



D. Louis de Tavel

Cedendum Tempori
Meliora spero

THEATRE
DE MONSIEUR
FAVART,

OU RECUEIL

Des Opera-Comiques & Parodies qu'il a données depuis quelques années.

Avec les Airs, Rondes & Vaudevilles Gravés.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez PRAULT, Fils, Quay de Conty, vis-à-vis la descente du Pont-Neuf, à la Charité.

M. D. C. C. XLVI.

TABLE DES PIECES

Contenues dans ce premier Volume.

MOULINET PREMIER,

PARODIE

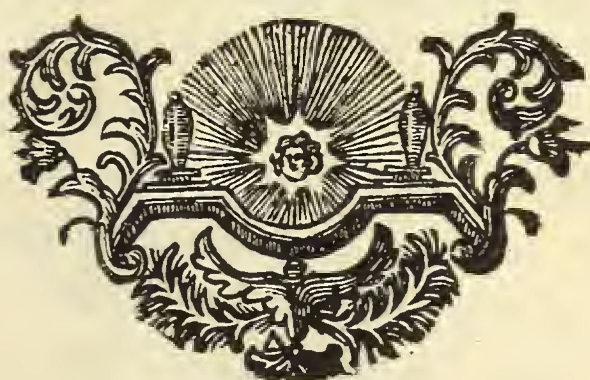
DE

MAHOMET SECOND,

TRAGEDIE.

LUDERE, NON LÆDERE.

Le prix est de vingt-quatre sols.



A PARIS;

Chez la Veuve ALLOUEL, Quai de G[illegible]
à la Croix blanche.

M. DCC. XXXIX.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

EPISTRE.

MOULINET A MAHOMET.

REçoi, cher Mahomet, un hommage ſans fard ;
Cette Epiſtre eſt le fruit de ma reconnoiſſance :
A Moulinet tu n'as aucune part,
Mais cependant il te doit la naiſſance,
Et je ſuis ton Enfant bâtard.
Comment cela ? C'eſt un myſtere.
Je vais le dévoiler : la Folie eſt ma mere ;
En t'écoutant débiter avec art,
Ces nobles ſentimens que le Public admire ;
A ta conduite ſans écart,
A mille traits qui bravent la Satyre,
L'Amour, en ta faveur, la perça de ſon dard.
Elle ſent auſſi-tôt une bizarre verve ;
Et dans ſon cerveau Calotin,
Me conçoit, ainſi que Jupin
Conçut la divine Minerve.
Trois jours, à me former, elle s'évertua,
Et puis. . . . . adſhit . . . . m'éternua.

De cette boutade ou saillie ;
Tu ne dois pas être irrité ;
Ta gloire n'est point avilie ;
Depuis long-temps, toi seul as mérité,
L'honneur que te fait la Folie.

AU LECTEUR.

AIR. *De tous les Capucins du monde*, ou
Bouchez Naïades vos Fontaines.

N'Examinez point, je vous prie,
Cet avorton de la Folie ;
Il fut fait sans attention,
Joüé dans un désordre extrême ;
Imprimé sans réflexion,
Et l'on doit le lire de même.

MOULINET.

MOULINET PREMIER,
PARODIE
DE MAHOMET SECOND.

Á

ACTEURS.

MOULINET, Commandant d'un parti d'Houzards.

LA RANCUNE, ſon Lieutenant.

TITATA, Marêchal des Logis, *joüé par la petite Tante.*

RABATJOYE, Houzard & Domeſtique de Moulinet.

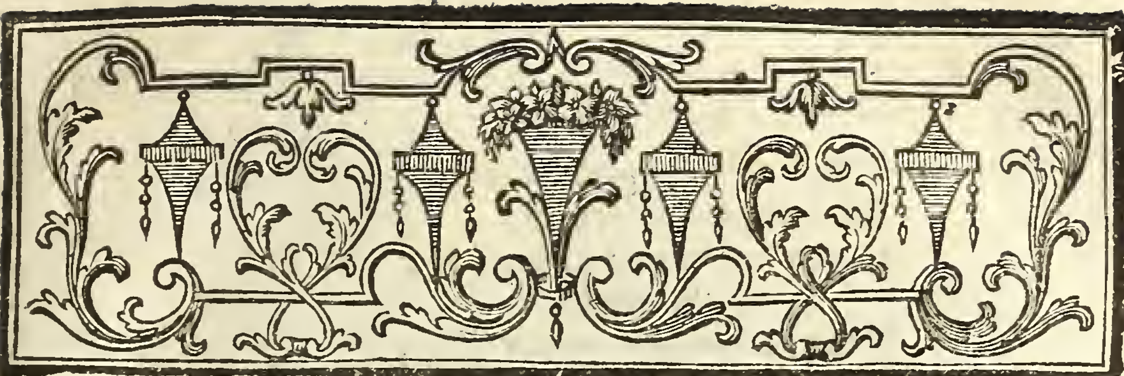
SABREDEBOIS, Houzard attaché au Lieutenant.

NICODEME, Fermier, Pere de Colette.

COLETTE, Amante de Moulinet.

CLAUDINE, Payſanne & Suivante de Colette.

La Scéne eſt dans un Village.



MOULINET PREMIER,
PARODIE
DE MAHOMET SECOND.

SCENE PREMIERE.

LA RANCUNE, SABREDEBOIS.

LA RANCUNE.



Pproche, Sabredebois, tu n'es ici que pour m'entendre?

» Enfin voici le jour que Moulinet arrive,
» Avec le jeune objet dont ſon ame eſt captive.

Ce fier Commandant des Houzards, après avoir pillé ce Village l'année derniere, s'eſt amouraché de la fille du Fermier de ce Château.

AIR. *O Turlutaine.*

Elle court la pretantaine,
En croupe derriere lui ;
Notre amoureux Capitaine,
O Turlutaine,
Nous la raméne aujourd'hui,
Turlututantaleri.

C'eſt, dit-on, à deſſein de l'épouſer, il veut que ce ſoit moi qui prépare le divertiſſement de ſes Nôces : préparons lui plûtôt du fil à retordre.

SABREDEBOIS.

Mais, valeureux la Rancune, depuis que Moulinet ſoûpire aux pieds de Colette, il eſt devenu ſi benin qu'il va gagner tous les cœurs.

AIR. *Reveillez vous belle endormie.*

De bonté ſon ame eſt remplie,
Pourquoi voulez-vous le trahir ?

LA RANCUNE.

A ſon pouvoir je porte envie,
C'en eſt aſſez pour le haïr.

Va, mon pauvre Sabredebois, je connois mieux que toi le Pelerin.

» Moulinet, je le ſçai, n'eſt point toûjours barbare,
» De contraſtes divers, aſſemblage bizare,
» Il tourne au moindre choc comme un Moulin à Vent ;
» Tantôt il eſt Gaſcon, tantôt il eſt Normand :
» Se laiſſant entraîner, aimant à contredire ;
» Burleſque Capitan, fade Amant qui ſoûpire,
» Il céde au vertigo qu'il ne peut maîtriſer,
» Et dans le ſeul excès il ſçait ſe repoſer.

Son mariage va ſervir de prétexte pour le perdre. Tandis qu'il s'eſt amuſé à promener ſa maîtreſſe, il a laiſſé ſes Houzards languir ici dans l'inaction. En qualité de Lieutenant je me ſuis acquis leur eſtime.

AIR. *Quand la Bergere vient des Champs.*

Je leur fais boire le matin,
Le brandevin,
J'excite leur eſprit mutin,
Je les inſpire,
Chacun ſoûpire,
Pour le butin.

Je ne manquerai pas de leur repréſenter que notre Chef eſt prêt à ſe fixer dans ce lieu en épouſant une Payſanne, & qu'en ſa faveur il nous défendra de piller le Villageois. Il n'en faut pas davantage pour les animer; nous avons une trop forte antipathie contre le Payſan.

SABREDEBOIS.

Vous avez raiſon.

LA RANCUNE.

Je ne crains que Titata notre Marêchal des Logis; c'eſt un étourdi qui ſe fait tout blanc de ſon épée, & qui n'obéït qu'à ſon Capitaine dont il a formé les mœurs. Eſperons toutesfois, c'eſt mon frere, je ſçaurai bien le gagner; de plus Nicodeme le Pere de Colette que l'on croyoit mort, vient d'arriver ſecrettement dans le Village.

AIR. *Nous autres bons Villageois.*

Avec ce bon Villageois,
J'ai fait autrefois la tampone,
Il étoit riche & Courtois,
Il aimoit le jus de la tonne;

Il logeoit dans cette maiſon,
C'étoit le Cocq de ce Canton:
Je veux qu'au gré de mon courroux,
Moulinet tombe ſous ſes coups.

Ce Payſan ne ſçait pas que ſa fille eſt au pouvoir de Moulinet. Je l'attends ici pour l'en inſtruire. Je l'apperçois. Tourne moi les talons, & ne reparois plus.

SCENE II.

NICODEME, LA RANCUNE.

NICODEME.

BOn jour, brave la Rancune, tu m'as toûjours témoigné de l'amiqué, quoique tu ſois du nombre de ces vauriens qui m'avons chaſſé de ce Châtiau. Ils n'ont laiſſé que les quatre murailles; queu changement! pour n'en pas pleurer de triſteſſe,

Air. *Les Trembleurs.*

Faudroit être un cœur de roche;
C'eſt-là qu'on tournoit la broche,
Le Célier étoit tout proche,
Et la table étoit ici:
C'eſt là que ma pauvre femme,
Eſt morte ſous votre lame,
Ce ſouvenir me fend l'ame,
Hélas! on m'a tout ravi!

LA RANCUNE.

Hé bien, veux-tu te vanger ?

NICODEME.

Oui, mais je ne soms pas le plus fort.

LA RANCUNE.

Laisse faire. Tu sçais que je t'avertissois jadis fidellement de nos entreprises, moyennant bouteille.

NICODEME.

Oui, vous êtes un bon diable.

LA RANCUNE.

Je trouve un moyen de chasser Moulinet de ta maison & du Village.

NICODEME.

Comment ça ?

LA RANCUNE.

On t'aura dit, sans doute, qu'après avoir couru les Champs avec une Paysanne de ce lieu, il la raméne aujourd'hui.

NICODEME.

J'en avons entendu marmotter queuque chose.

LA RANCUNE.

AIR. *Vous m'entendez bien.*

Tu dois sçavoir que les Houzards
En Amour sont des Egrillards,
Et de quelle maniere

NICODEME.

Hé bien ?

LA RANCUNE.

Aiment les Gens de Guerre,

NICODEME.

Je m'en doutons bien.

C'est-à-dire, que votre Capitaine est de sthimeur-là.

LA RANCUNE.

Air. *Ah, ah, le plaisant personnage, le Maître fou que voilà.*

Son ardeur est extrême
Pour son jeune tendron,
Ce bel objet qu'il aime,
Le connois-tu ?

NICODEME.

Morgué non.

LA RANCUNE.

Mon pauvre Nicodeme !
Ah ! Ah !
C'est ta fille elle-même.

NICODEME.

Ah ! que nous dites-vous-là !

» Ma fille entre ses bras, que ma douleur est forte !
» Non, alle est innocente, ou bian alle en est morte.

LA RANCUNE.

J'admire ta bonne opinion.

NICODEME.

Air. *Tu croyois en aimant Colette.*

Ma fille a l'honneur trop fidelle,
Ne se laisse pas amuser ;
Il n'a pû rian obtenir d'elle,
Car an dit qu'il veut l'épouser.

LA RANCUNE.

Ce n'est pas toujours une régle.

NICODEME.

Oh dame, vous m'embarrassez trop ; vous pourriais

bian avoir queuque magniere de raiſon. Cela m'inquiéte, morguenne; ne pourrions-nous pas trouver une invention pour l'ôter à Moulinet?

AIR: *Ne m'entendez-vous pas.*

Ce maudit fier à bras
Rend mon chagrin extrême;
Il eſt puiſſant, il l'aime...
Mon cher, ne tardons pas,
Tirons-là de ſes bras.

LA RANCUNE.

C'eſt auſſi mon deſſein, mais il faut ménager la choſe.

NICODEME.

Oh! point tant de ménagemens, ça preſſe, voyez-vous; les filles empiront diablement vîte entre les mains de vous autres.

LA RANCUNE.

Hé bien, va m'attendre au Cabaret prochain: nous jaſerons de cela plus librement. J'entends notre Commandant, ſauve-toi. (*ſeul*) Il faut avouer que je ſçai bien conduire une conſpiration.

SCENE III.

MOULINET, LA RANCUNE, *suite.*

MOULINET.

» DAns ce triste Château qu'a pillé mon courage,
» Moulinet votre Chef aujourd'hui s'emménage.
» Avec les Paysans demeurons à couvert,
» Et passons en repos notre quartier d'hyver.
» Méprisons ces Houzards avides de rapines,
» Que le guain, non l'honneur, au butin détermine.
» Comme à tout enlever ils mettent leur vertu,
» Le Paysan par eux est volé, non vaincu.

AIR. *Qu'on ne me parle plus de Guerre.*

Qu'on ne me parle plus de Guerre,
Que le calme régne à son tour;
Je laisse dormir mon tonnerre,
Je m'humanise en ce séjour.
Pendons au croc le cimeterre,
Buvons, fumons, faisons l'amour.

» Aux Villageois tremblans annoncez ma clémence,
» Ils peuvent revenir chez eux en assûrance.
» Un amour doucereux enchaîne mon penchant;
» Je deviens honnête homme, & ne suis plus méchant.
» Dites à l'Univers que je permets qu'il vive.
» Aux pieds d'un jeune objet ma valeur est captive;
» Une fille du lieu va recevoir ma foi,
» Ce n'est point m'abaisser, c'est l'élever à moi.

AIR. *Tambour, que tu causes d'allarme à mes amours.*

Je ferai son mari,
Elle sera ma femme;
Si l'on murmure ici,
Regardez cette lame,
Tambours,
Partez, que l'on annonce mes amours.

LA RANCUNE.

» La fille d'un manant, votre femme!

MOULINET.

Obéi.

(*Il sort.*)

SCENE IV.

LA RANCUNE *arrête un des Suivans de Moulinet.*

LA RANCUNE.

» OUi, nous t'obéirons. Approche, mon ami,
» De mes complots secrets inutile complice...
» Mais tu feras bien mieux de n'entrer point en lice;
» Ta figure, ton geste, ainsi que tes discours,
» Des beautés de l'intrigue interromproient le cours.
» Nous n'avons pas besoin d'un si sot caractére;
» Sors.... J'apperçois Colette, envoyons-lui son pere.

SCENE V.

COLETTE, CLAUDINE.

CLAUDINE.

ENfin, belle Colette, nous revoyons notre Clocher.

COLETTE.

AIR. *Nous voyageons par tout le monde.*

Claudine après un long voyage,
Ah quel bonheur!
Nous revenons dans ce Village
Avec l'honneur;
J'ai ſauvé de plus d'un hazard
Ma vertu.

CLAUDINE.

Peſte!
Vous trouvez dans votre Houzard
Un amant bien modeſte.

Il vous a cette obligation; il ne valoit d'abord pas mieux que les autres: Combien de fois vous a-t-il menacée!

AIR. *Nous avons pour vous ſatisfaire.*

Il peſtoit, juroit comme quatre,
Voyant ſes feux humiliés;
Mais hélas! tout prêt à vous battre,
Je l'ai vû tomber à vos pieds.

Cependant on ne croira rien de ſa retenuë, nous venons de reſpirer l'air de la Ville avec lui ; entre nous cela ne donne pas un trop beau verni à notre réputation. Une Payſanne revient de-là avec un certain fumet de Coquette qui frappe les connoiſſeurs. On vous chanſonnera vous & votre amant.

COLETTE.

AIR. *Vîte ma charmante Manon.*

Mon Amant eſt trop circonſpect,
En amour il n'eſt pas Grec,
Un reſpect
Auſſi ſec
N'eſt pas ſuſpec ;
Le monde ne pourra jaſer,
Il vient ici m'épouſer,
Et j'attends
Ces inſtans
Depuis long-temps.
Je chéris les Villageois,
Je plains l'état où je les vois,
Je rendrai leur ſort plus doux ;
Si ce Houzard eſt mon Epoux ;
Je le hais ;
Mais
Pour pouvoir
Voir
Tous les Payſans
Contens
Je m'immolle à leur ſûreté.

CLAUDINE.

Ah quelle charité !

Je ne ſuis pas la dupe du prétexte.

A IR. *Petite Brunette aux yeux doux,*

L'Hymen vous plaît, je vois cela,
On ne diroit pas qu'elle y touche ;
Une fille ſur ce point-là
Fait toujours la petite bouche.

Croyez-moi, ne diſſimulez plus, & livrez-vous à la joye.

COLETTE.

Ah ! J'ai un preſſentiment que cette maiſon me ſera funeſte. Claudine, c'eſt ici.

A IR. *Le fameux Diogene.*

Que l'on perça ma mere,
Que l'on ſabra mon pere,
La mort vint m'en priver ;
Et c'eſt ici peut-être
Que je ceſſerai d'être...
Je ne puis achever..

CLAUDINE.

Voilà un Payſan qui vous examine beaucoup.

SCENE VI.

NICODEME, COLETTE, CLAUDINE.

NICODEME.

VLa note fille, qu'alle eſt brave ! Je la reconoiſſons ; mais ne faiſons ſemblant de rian ; je voulons voir ſi alle me reconnoîtra itou ; tirons-li les vars du nez.

COLETTE.

Quel eſt ce bonhomme ?

NICODEME.

Madame, je venons pour remarcier vos biaux yeux de ce qu'ils avons adouci ces fripons d'Houzards, an dit comme ça que je pourrons revenir cheux nous, & qu'à vote conſidération ils ne nous tarabuſteront plus ; ç'a nous rend biau joyeux, & ſtapandant j'ai envie de pleurer.

COLETTE.

Pourquoi donc ?

NICODEME.

C'eſt que, reverence parler, j'avions une fille aſſez drolette, que ces garnemens m'avient enlevée, & je la retrouvons ; mais on m'apprend qu'alle s'eſt apprivoiſée avec eux.

COLETTE.

AIR. *Tes beaux yeux ma Nicole.*

Quel trouble je ſens naître,
Avec moi quel rapport!
Votre fille peut-être,
Eſt innocente encor.

NICODEME.

Ah ! peut-être eſt bon là.

COLETTE.

Faites vous reconnoître ;
Ce viſage abbatu,
Bientôt fera renaître,
Sa premiere vertu.

NICODEME.

Vous me la baillez belle ; est-ce que ça repousse comme une asparge. Laissez-moi pleurer.

COLETTE.

» Vous m'attendrissez trop, ce trouble m'embarasse ;
» Ah ! qui que vous soyez, votre douleur me glace ;

NICODEME.

» Colette !

COLETTE.

Hé bien, Monsieur, pourquoi me nommiez vous ?

NICODEME.

» Chére Colette !

COLETTE.

Hé bien. . . . O mouvement trop doux !
» A ces sons étouffés, à ce visage blême,
» A ces yeux effarés, est-ce vous Nicodême ?

NICODEME.

Tu l'as deviné ; mais ne m'embrasse pas encore que je ne sachions ta conduite.

Air. *A la façon de Barbarie.*

Comment as-tu passé le tems,
Depis plus d'une année ?
Avec ces méchans garnemens,
T'es-tu bian gouvarnée ?

COLETTE.

Belle demande ! ah voyez donc,
La faridondaine
La faridondon.

NICODEME.

Ne t'a-t-on pas traitée ici biribi,
A la façon de Barbari.

COLETTE.

COLETTE.

Nani.

NICODEME.

AIR. *Nous sommes Houzards.*

Avec un Houzard,
L'honneur court un très-grand hazard.
De tout, un franc soudar
Tire part,
Et traite, sans égard,
Une fille comme un rempart.

COLETTE.

Avec Moulinet, je proteste
Que mon cœur n'a jamais succombé;
Auprès du Sexe il est modeste
Comme le seroit un jeune Abbé.

NICODEME.

Comme un Abbé! dis-tu?
Ah! tout est perdu.

Ventregué, comme dit st'autre, rian n'est pis que liau qui dort, on se défie de la force & non de la manigance.

AIR. *Le Bois de Boulogne.*

Accoûtumé d'être Vainqueur,
L'Officier veut brusquer un cœur;
Le Crésus veut en faire emplette,
Mais l'Abbé le prend en cachette.

COLETTE.

Ah! mon Pere, n'ayez aucun soupçon contre moi; j'ai toute ma vertu.

NICODEME.

AIR. (*noté, à la fin.*)

Ah, tanmieux! Mon chagrin amer
Se dissipe comme un éclair;
Je t'en crois un peu trop en l'air:
Mais, sur ce point, le plus grand Clerc
N'y voit pas clair.

Approche, que je t'embrasse: Mais ce n'est pas le tout; tant va la cruche à liau qu'à la parfin alle se brise, & je craignons pour l'avenir. Défie-toi de l'Amour, il faut l'arracher drès qu'il prend pied; car, vois-tu,

AIR. *Ici je fonde une Abbaye.*

Il faut que tu te l'imagine
Comme un Arbrisseau qui produit
Queuques douceurs en sa racine,
Biaucoup d'amartume en son fruit.

COLETTE.

Vous avez raison.

NICODEME.

Oh, dame! il ne faut pas toûjours se fier sur sa sagesse, gnia de çartains momens où le cœur prend feu comme de la poudre: toi qui vis depis long-tems avec les gens de Guerre,

AIR. *Pan pan pan, la Poudre prend.*

Accoute une comparaison.
Tu sçais ce que c'est qu'un Canon?
As-tu veu, morgué, comme il pette,
Drès qu'on approche une allumette?
Pan, pan, pan,
La Poudre prend,
Tout est en feu dans un instant.

COLETTE.

Oui, vous m'éclairez, & je pourrois faire ici quelque sottise.

» Abandonnons ces lieux, oüi, cachez moi, mon Pere;
» Dans l'abîme des flots, au centre de la Terre.

NICODEME.

Queu diantre de cachette me propose-tu? Je n'entends rian à ton jargon; comme il est changé! Laisse-moi faire, je connoissons tous les agets du Châtiau, & je vais penser comment je pourrons en sortir.

COLETTE.

Ah! ne me laissez point seule.

NICODEME.

Qui t'a rendu si peureuse?

COLETTE.

Non, vous ne sortirez pas encore.

NICODEME.

Comme tu sautes à mon cou! Laisse-moi donc. Queuqu'un viant. Alle ne me quittera pas qu'on ne nous ait surprins. Queu malice!

SCENE VII.

MOULINET, NICODEME, COLETTE, CLAUDINE.

MOULINET.

Air. *Oh oh, ah ah,*

DIeux! Qu'eſt-ce que je voi!
Mon amour eſt trahi!
Quel es-tu? Réponds moi?
Que viens-tu faire ici?
Oh oh! ah ah!
Eh, comment donc? Pourquoi cela?

Parles, & n'attends pas que cent coups d'Etrivieres...

NICODEME.

Oh, je ne ſis pas à ç'a près. Je ly ordonnions de te bailler taloche toutes les fois que tu vienrois batifoler autour d'alle.

Air. *Ah fripon, comment donc.*

Tu li tendois finement l'hameçon!

MOULINET.

Tu le prends-là ſur un drôle de ton!
Qui t'a chargé de lui donner leçon?
Pour t'en payer, je vais te faire pendre:
Ah, fripon, ſur quel ton? Comment donc?

NICODEME.

C'eſt le ton qu'il faut prendre;

AIR. *De nécessité, nécessitante.*

Je suis son Papa,

MOULINET.

Qui toi?

NICODEME.

Moi-même,
Et mon nom s'appelle Nicodême,

MOULINET.

Toi son pere?

NICODEME.

Et, morgué, oui son Pere;
Du moins à ce que m'a dit sa Mere.

N'est-il pas vrai, Colette? Rends-ly témoignage de ça.

MOULINET.

» Va, je te reconnois: c'est toi qui m'as blessé,
» Lorsque de ce Château mes Houzards t'ont chassé;
» Tu fis bien ton devoir, tu deffendois ton Hôte:
» Je t'ai battu, pillé; ce n'étoit pas ma faute.
» Ne me reproche plus une injuste rigueur,
» Crime de la Victoire & non pas du Vainqueur.

NICODEME.

Vla une plaisante magnere de s'excuser; quoiqu'il en soit, n'espere rian de Colette, je n'ai qu'à ly dire, sois sage, alle le sera d'abord.

MOULINET.

» Ah! si des Paysans le repos t'interesse;
» Surtout, garde-toi bien de m'ôter ma Maîtresse;
» Elle arrête mes coups. Tu sçais que les Soldats,
» Avec les Villageois, vivent en Chiens & Chats;

» Colette ici suspend mon ardeur militaire ;
» Mes Houzards ne vont plus à la petite Guerre :
» Mais si je la perdois . . . Vos Poulets, vos Chapons,
» Tout seroit enlevé jusques à vos Maisons!

NICODEME.

Vous voulez que Colette nous acquitte envars vous.

MOULINET.

Oh, ne soupçonne pas le respect le plus singulier.

AIR. *Lustucru.*

Tous deux, sous la même tente,
Nous avons logé long-tems :
Mais l'ardeur que je ressens
Est innocente,
J'ai respecté sa vertu,
L'eusses-tu crû ?

COLETTE.

Oui, mon Pere, c'est moi qui l'ai mis sur ce pied-là.

MOULINET.

» J'ai volé tous vos biens; mais je suis généreux,
» Je ne vous retiens plus, soyez libres tous deux :
» Admire cet effort où ma clémence brille.
» Tu peux me refuser ou me donner ta fille.

NICODEME.

Si c'est pour la bonne chose, touchez-là ; si c'est pour l'autrement. *Néant.*

MOULINET.

Je prétends être son Epoux.

AIR. *Fille qui voyage en France.*

Et mon respect l'abandonne,
Si de moi tu ne fais choix,

NICODEME.

Je vous trouve l'ame bonne;
Qu'elle ſubiſſe vos loix,
Je vous la donne:
Vous avez de trop bons droits,
Sur ſa parſonne.

Je n'avons garde de vous la refuſer.

MOULINET.

Ce n'eſt pas aſſez, charmante Colette, le ſuffrage d'un Pere n'eſt rien pour moi, ſi votre bouche ne le confirme. M'aimez-vous ? Parlez, vous êtes libre, enfin.

COLETTE.

AIR. *Ces filles ſont ſi ſottes, lanla.*

(*Colette tire un Canif.*)
Colette l'a toûjours été.
Pour peu que la témérité,
Eût ſurpris ma foibleſſe,
Pour vanger l'honneur irrité,
J'euſſe imité Lucrece,
Lon la,
J'euſſe imité Lucrece.

AIR. *Tu n'manieras pas mon Minet.*

Car j'avois caché ce ſtilet,
Dans la fente, dans la fente,
Car j'avois caché ce ſtilet,
Dans la fente de mon Corcet;

AIR. *Landerirette.*

Mon honneur, au premier effort,
Fuyoit dans les bras de la mort,

NICODEME.

Landerirette!
Tu lui bailles l'amphigouri,
Landeriri.

COLETTE.

AIR. *J'en jure par vos yeux,*

Mais j'avouë en ces lieux,
Que si tu m'aimes bien,
Je t'aime encore mieux;
Je ne risque plus rien,
Tu n'es pas dangereux.

» Je te connois assez pour ne te craindre plus, Cette preuve suffit. (*Elle jette le Canif.*)

NICODEME.

Je l'avions, morgué, bian dit, qu'alle étoit sage!

MOULINET.

AIR. *L'autre nuit j'apperçûs en songe.*

La voilà cette rare Gloire,
Qui toûjours a flatté mes vœux;
Un Objet libre & vertueux,
M'accorde une tendre Victoire:
Je vais savourer la douceur,
Des prémices d'un jeune cœur.

Je crains que ce bonheur ne m'échappe. Venez vîte, cher Beaupere, vous ferez dresser le Contrat à votre fantaisie; car, ma foy, je n'entends rien à tout cela.

AIR. *L'allumette.*

J'ai grand besoin de vos avis,
Vous m'instruirez pour le ménage;
Chez nous, jamais de Pere en Fils,
Nous n'en avons connu l'usage.

Au revoir Colette.

SCENE VIII.

COLETTE, CLAUDINE.

CLAUDINE.

COmment, vous ſoupirez encore ?

AIR. *Tallaleri, tallaleri, tallalalire.*

Pourquoi marquer de la triſteſſe,
Rien ne doit plus vous émouvoir ;
Dans ce moment plein d'allegreſſe,
Colette ſerrez ce mouchoir,
N'avez-vous pas ſujet de rire ?

Allons donc.

Tallaleri, tallaleri, tallalalire.

COLETTE.

Ne prends point garde à mes larmes ; dans le fonds, je n'en ſuis pas moins joyeuſe, & l'on pâme de joye ainſi que de triſteſſe.

CLAUDINE.

Oh ! j'en ſuis très-perſuadée.

AIR. *Les Echos.*

L'approche du mariage,
D'une fille émeut le cœur ;

Elle pleure, c'eſt l'uſage,
Cela prouve ſa pudeur;
C'eſt un papa que l'on quitte,
En gémit-on tout de bon?
Non.
On fait un peu l'Hypocrite;
Oui, l'œil pleure: mais l'eſprit
Rit.

COLETTE.

Que nous veut Rabatjoye? Son air triſte m'eſt de mauvais augure.

SCENE IX.

RABATJOYE, CLAUDINE, COLETTE.

RABATJOYE.

NIcodeme m'a chargé de vous donner ce billet.

COLETTE *prenant le billet avec émotion.*

Que peut-il me marquer?

SCENE X.

MOULINET, COLETTE, CLAUDINE.

MOULINET.

AIR. *Je ne ſçais pas écrire.*

Vous m'avez l'air tout inquiet,

COLETTE.

Tenez, regardez ce billet
Que l'on vient de m'écrire;
Il préſage quelque malheur :
Liſez-le vous-même, Monſieur,
Car je ne ſçai pas lire.

MOULINET *lit.*

Ma fille, les Houzards murmuront, glia queuque Anguille ſous roche. N'en dis rian à Moulinet : mais fais-li differer ton mariage juſqu'à ce que je ſoyons mieux inſtruits. NICODEME.

COLETTE.

Quel revers ! Cher Moulinet, vous en fremiſſez !

MOULINET.

» Je frémis de l'affront, & non pas du danger.

Mes Houſards murmurent de notre mariage ! Ah ! faquins, je vous apprendrai ſi nous avons beſoin de votre conſentement. Pour les braver, je veux qu'ils ſoient

tous de la nôce ; mais je vous vois frémir à votre tour.

» Vous m'insultez ; trembler ou pour vous ou pour moi,
» N'est-ce pas m'accuser de foiblesse ou d'effroi.

COLETTE.

Ah ! je vous jure que je ne tremble que pour vos Houzards ; vous êtes un peu brutal de votre naturel, &....

MOULINET.

Ah ! si vous ne voulez les voir tous réduits en poudre, gardez-vous bien de m'irriter contre eux.

COLETTE.

Moi, vous irriter contre eux ! Je suis trop douce pour cela.

AIR. *Du haut en bas.*

C'est la douceur
Qui rend une femme amusante,
C'est la douceur
Qui fait l'éloge de son cœur.
J'ai toujours été bienfaisante :
En moi, la vertu dominante
C'est la douceur.

Mais à propos, où est donc mon pere ? Il m'inquiéte, je vais le chercher. (*Elle sort.*)

MOULINET.

Parbleu, voilà une sortie bien ménagée ! Elle a bien fait, cependant, de céder la place à Titata.

SCENE XI.

MOULINET, TITATA.

TITATA.

» LE Grivois Titata demande à te parler.

MOULINET.

» Parle, pourquoi viens-tu ?

TITATA.

Pour te faire trembler.

AIR. *De la Milice. Non non, ingrat, tu n'iras pas.*

Crains le dépit de tes Soldats,
Ils te mettront dans l'embarras ;
Ne ſonge plus à ta Colette,
Ventrebleu tu dois être las
De courtiſer cette fillette,
Qui depuis long-temps ſuit tes pas.

MOULINET.

AIR. *Il a la fine montre au gouſſet.*

Tu veux donc m'impoſer des Loix ?
Morbleu ! ſur le Cheval de bois,
Je prétens qu'on te place ;
Encor te fais-je grace.

TITATA:

Hé bien avant de m'y envoyer, écoute du moins les leçons d'un bon vivant qui t'aime, & qui parle

comme il penſe. J'oſe t'interroger. A quoi diantre t'amuſe-tu dans ce Château ?

MOULINET.

Tu ſçais que je ne fais que d'y arriver.

TITATA.

AIR. *Ah ! ſi j'avois connu Monſieur de Catina.*

Tout juſques au Goujat s'écrie à haute voix,
Quoi donc ſur notre Chef la Gloire perd ſes droits ?
Tandis qu'il fait l'amour, faut-il que ſes Grivois
Dépenſent leur argent, & ſouflent dans leurs doigts ?

AIR. *Je l'aimerai toujours, ce pauvre corps !*
Je l'aimerai toujours quoiqu'il ſoit mort.

Ce n'eſt plus ce grand homme
Si fier & ſi mutin,
Qui nous eût juſqu'à Rome
Conduit pour le butin.
Nous l'avons donc perdu, ce pauvre corps !
Ah ! faut-il le pleurer avant ſa mort !

MOULINET.

Hé bien, ventrebleu ! ils verront de quel bois je me chauffe.

TITATA

Ce n'eſt point contre eux qu'il faut t'armer, c'eſt contre toi-même. Un brave Commandant de Houzards s'amuſer à filer le parfait amour ? Quelle honte !

AIR. *Ma mere a du pouvoir beaucoup,*
Elle a plus d'or & plus d'argent que vous.

Tu veux même, ſans examen
Te mettre au rang des dupes de l'hymen.

Apprends que le ſort nous fit naître
Pour en faire, & jamais pour l'être.

» Ainſi donc, tu bravas & le fer & la flâme,
» Pour porter le butin aux genoux d'une femme!

AIR. *Changement pique l'apétit.*

Sais-tu bien qu'en toute rencontre
Déja du doigt chacun te montre,
Et qu'on te montrera des deux
Si tu deviens plus hazardeux.

Tu rougis? Allons morbleu, courage! Que la Gloire parle à ton cœur: Tuons, pillons, ſaccageons.

AIR. *Je ſuis pour les Dames, moi,*
Je ſuis pour les Dames.

Dans les combats j'ai formé ta jeuneſſe,
Reprens ta fermeté,
N'écoute plus une vaine tendreſſe;
Imite ma fierté.
Quoi! je te voi
Céder à ta foibleſſe?
Je hais la moleſſe, moi,
Je hais la moleſſe.

MOULINET.

C'en eſt trop! Sors d'ici, malheureux.

TITATA.

Tu m'as menacé du châtiment; ſarpedié! je vais le mériter.

AIR. *Servantes quittez vos Paniers,*
La mode eſt déplaiſante.

Armes ta main d'un Evantail,
Et laiſſe ton Epée;

D'une Femme prends l'attirail ;
Va t'enfermer dans un Serail,
Puiſqu'aujourd'hui, de ton poitrail,
La Gloire eſt échappée.

AIR. *Les filles de Nanterre.*

Mais ton amour chancelle,
Ton cœur eſt ébranlé :
J'ai le prix de mon zéle,
La gloire t'a parlé.

MOULINET.

Je n'y puis plus tenir.... Ah ! ne te flatte pas que j'abandonne Colette, je l'épouſerai ſur ta mouſtache.

AIR. *Des ruës.*

Que l'on s'aprête
Soldats, Tambour,
Dans ce grand jour,
A voir la Fête
De mon amour.
Ma nôce aujourd'hui ſe fera.
Si quelqu'un gloſe ſur cela,
Morbleu ! ſa tête
En ſautera.

Va porter ma réponſe à mes Houzards.

TITATA *à part.*

Il menace. Il eſt troublé. J'en augure bien. Laiſſons-le réflechir.

SCENE

SCENE XII.

MOULINET.

NOn, non, Colette, tu m'es trop chere; c'eſt toi qui m'as rendu honnête homme, & l'on s'oppoſe envain à ma flâme.... A ma flâme? Ah! que ce mot commence à me paroître fade! Je parle le jargon d'un petit Maître de Robe.... Mon orgueil admire la fermeté de Titata, ſes reproches réveillent mon courage; cependant,

AIR. *Je voudrois bien me marier,*
Je ne ſçai comment faire.

Je voudrois bien me marier,
Je ne ſçai comment faire.
J'entends la Gloire me crier:
Que fais-tu téméraire?
Et le tendre Amour me prier
De terminer l'affaire.

Ah! puiſque la Gloire balance déja l'Amour, elle l'emportera ſans doute.

SCENE XIII.

MOULINET, NICODEME.

NICODEME.

Ah! mon Gendre, je venons vous dire adieu; j'emmenons Colette : ſon honneur, ſa vie, votre intérêt, tout ordonne quelle batte aux champs.

MOULINET

» Tout l'ordonne, dis-tu? Eh l'ai-je commandé?

Air. *Des fraiſes, des fraiſes, des fraiſes.*

Vos Houzards l'y voulont mal,
Ils machinont ſa perte,
Ils feriont du bacanal.
Fuyons leux courroux brutal
Alerte, alerte, alerte.

» Laiſſe-nous tous les deux enfiler la Venelle.

MOULINET.

» Par quelle autorité veux-tu diſpoſer d'elle?

NICODEME.

» Par le droit que j'avons.

MOULINET.

Eh qui te l'a rendu?

NICODEME.

» Je ſuis ſon pere, enfin.

MOULINET.

Quelle preuve en as-tu?

» Mais laissons ce discours, ta frayeur m'injurie ;
» En tout autre que toi mon bras l'auroit punie.

NICODEME.

AIR. *Refrain.*

Mon Gendre, en verité,
Vous avez bien de la bonté.

» Mais nous laissons Colette exposée au Rebelle.

MOULINET.

» Je l'adore, je vis, & tu trembles pour elle ?

NICODEME.

» Ma foi, je craignons tout.

MOULINET.

Va, tu n'es qu'un poltron;
» Pour moi, je ne crains rien.

NICODEME.

Tu n'es qu'un fanfaron.

AIR. *Lere-là lere lan-là.*

Tout ton parti s'est revolté.

MOULINET.

Punissons sa témerité.

NICODEME.

Seul, contre tous, que peux-tu faire ?
Lere là, lerelanlà.
» Tu périras toi-même.

MOULINET.

Eh bien, tampis pour vous ;
» Ma chûte, ventrebleu, vous écrasera tous.

NICODEME.

Pargoi, laisse-nous plûtôt partir : La belle chienne d'amiqué qu'il nous porte-là !

SCENE XIV.

RABATJOYE, MOULINET, NICODEME.

RABATJOYE.

AH ! mon Capitaine, venez vîte ! vos Houzards jurent après vous, comme tous les Diables, au ſujet de votre mariage.

MOULINET.

Hé bien, ils me verront. Nicodeme, raſſembles tes Payſans, reprens ton ancien poſte dans ce Château : que tout ici t'obéiſſe.

SCENE XV.

MOULINET, NICODEME, COLETTE.

COLETTE.

AH ! Monſieur, quel péril nous menace ! Que viens-je d'apprendre !

MOULINET.

» Calmez-vous. Ce n'eſt rien. Trois cens têtes à bas ;
» Et le reſte en priſon, il n'y paroîtra pas.

COLETTE.

Vous n'y ſuffiriez pas. Attendez.

AIR. *Adieu donc, ma Nanon.*

Je vais, de cet orage,
Faire ceſſer le cours;
Je cauſe du tapage,
Je dois plier bagage:
Quittons-nous pour toujours.
Adieu donc, mes amours.

MOULINET.

Que me propoſez-vous, Colette? Ah! n'accordons point ce triomphe à mes Soldats; reſtez: leurs efforts ne peuvent rien contre ma conſtance.

AIR. *Ce ſont les filles de la Chapelle.*

Car après le ſerment, ma belle,
Qui nous joint tous deux en ce jour;
Je vous ſerai toujours fidéle
Juſqu'à la fin de mon amour.

» Notre hymen ſe fera, n'alterez point vos charmes,
» Il eſt temps de verſer du ſang, & non des larmes.
» L'attentat de mes gens ne me fait point fremir,
» Je ne veux qu'un regard pour les anéantir.

SCENE XVI.

NICODEME, COLETTE.

COLETTE.

AH! mon pere, ne quittez pas cet étourdi, il va se faire tuer... On va me ravir mon Epoux.

NICODEME.

Il ne l'est pas encore, guieu marci. Peste! comme alle y va!

COLETTE.

AIR. *De tous les Capucins*, ou *Bouchez Nayades vos Fontaines.*

O Ciel! quel revers pour ma flâme!
Moi qui croyois être sa femme!
Quoi rester en si beau chemin!
Permets-nous, Fortune ennemie,
Avant de finir son destin,
De finir la cérémonie.

NICODEME.

AIR. *Flon, flon, flon.*

Ne pleure pas, ma fille,
Ton amant, dans le fond,
Mérite qu'on l'étrille
En double carillon.
Flon, flon, flon.

COLETTE.

Ah! mon pere, qu'osez-vous dire?

NICODEME.

Entre nous, il nous a fait trop de mal.

COLETTE.

AIR. *Une fille sans un ami.*

Mais il nous comble de bienfaits. (*bis*)

NICODEME.

Il est liberal à nos frais,
Sa fureur m'est presente.

COLETTE.

S'il a pillé tous vos effets,
Il m'en payra la rente.

De plus, ne l'avez-vous pas accepté pour Gendre?

NICODEME.

Je ne pouvions faire autrement: mais, enfin, des Paysans devont-ils s'intéresser pour des Houzards?

COLETTE.

Pourquoi non? Moulinet s'est emparé par force de ce Château, vous en êtes le Concierge, vous devez le servir comme votre Maître légitime.

» Osez interroger votre cœur combattu,
» Le préjugé lui parle, & non pas la vertu.

NICODEME.

Ça ne me paroît pas trop juste; mais pisque tu dis que c'est mon devoir: Une fourche, un mousqueton, que j'aille défendre Moulinet, & mourir pour li.

COLETTE.

Mon pere, où courez-vous?

NICODEME.

Dame! accorde-toi donc? Irons-je? N'irons-je pas? Mais, que nous veut encore Rabatjoye?

SCENE XVII.

NICODEME, COLETTE, RABATJOYE.

COLETTE.

He bien, qu'elles nouvelles?

RABATJOYE.

Perſonne n'a oſé tirer le Sabre contre notre Commandant, le Lieutenant ſeul lui a fait tête. Voici comme la choſe vient d'arriver: Dès que la Rancune apperçoit Moulinet,

AIR. *La Magnote.*

Tout auſſi-tôt de ce hargneux
La mine ſe renfrogne,
Il dit retrouſſant ſes cheveux
Et crachant dans ſa pogne:
Morbleu, c'eſt à toi que j'en veux;
Vien-ça que je te frotte:
Entre nous deux, entre nous deux,
Entre nous deux la Magnote.

Mais, ſans s'étonner, Moulinet le joint, le terraſſe, lui met les menottes, & le fait conduire en Priſon.

NICODEME.

C'eſt bian fait.

RABATJOYE.

Oh! vous n'êtes pas au bout.

AIR. *Il ne faut qu'un coup de baguette.*

Tout eſt ſoumis au Commandant;
Mais quittez vîte ces retraites.
(*Montrant Colette.*)
Fuyez le péril où vous êtes;
On veut, qu'à la tête du Camp,
Elle paſſe par les baguettes.

COLETTE.

Ah Ciel!

NICODEME.

Parguienne, te vla bien chanceuſe!

AIR. *Petite la Valiere.*

Prenons tous deux la fuite.

COLETTE.

Mon pere il n'eſt plus temps,
Je veux reſter au gîte.

NICODEME.

Mais, tu perds le bon ſens!

COLETTE.

Je cours braver l'excès
De leur rage inhumaine;
Et pour ces beaux projets
Débarraſſons la Scéne. (*Elle ſort.*)

NICODEME.

Fais donc comme tu l'entendras.

AIR. *T'as l'pied dans le margouilli*

T'as l'pied dans le margouilli,
Tir-t'en, tir-t'en, tir-t'en taine,
T'as l'pied dans le margouilli,
Pour quant à moi je m'enfuis.

SCENE XVIII.

MOULINET.

JE viens de ranger mes Houzards à la raiſon, cela me met en humeur de faire tapage, je ne ſçai pas pourquoi.

„ Et je ſens dans mon cœur le crime de retour.

Colette en pâtira, je pourrois à préſent l'épouſer ſans obſtacle : mais je me pique d'être ſingulier. Je la quitte.

AIR. *Le branle de Metz.*

Je chéris trop cette fille,
Et c'eſt peu de la banir ;
Ma fureur va la punir
De ce qu'elle eſt ſi gentille.
Morbieu ſi je la tenois,
Comme je l'étrille l'étrille,
Morbleu ſi je la tenois,
Comme je l'étrillerois.

Mais je n'en aurai jamais le courage.

AIR. *Refrain.*

Si-tôt que je la vois,
Mon cœur eſt tant à ſon aiſe !
Si-tôt que je la voi,
Je ne dépens plus de moi.

AIR. *Comment faire.*

J'aime Colette tendrement ;
De l'épouser j'ai fait serment.
Si j'y manque je suis faussaire :
Mais si l'hymen devient mon lot,
On va me traiter comme un sot !
Comment faire ?

SCENE XIX.

MOULINET, TITATA.

MOULINET.

BArbare ! Viens jouir du trouble où tu m'as jetté.

TITATA.

» J'ai prévû ces combats ;
» Ce que peut Titata, c'est de t'offrir son bras.

MOULINET.

A quoi veux-tu qu'il me serve ?

TITATA.

A te défaire de ta Maîtresse.

MOULINET.

Eh, qui te dit que c'est mon dessein ?

TITATA.

Mon zéle l'a deviné.

MOULINET.

Ah ! cruel, si tu connoissois Colette comme moi, tu penserois bien differemment !

AIR. *Pour le badinage, bon.*

Mais pour excuſer l'amour
Je croi ton cœur trop novice;
Je te voudrois voir un jour,
Comme un autre, entrer en lice.

TITATA.

Pour le badinage bon;
Pour le mariage non.

AIR. *D'une certaine façon.*

D'une certaine façon
Dès qu'on porte la cocarde;
Il faut ſe tenir en garde
Quand l'Hymen tend l'ameçon.
C'eſt ſa gloire qu'on haſarde
D'une certaine façon.
A languir comme un Oyſon
On mérite la nazarde.
Moi, j'épouſe à la Houzarde
D'une certaine façon.

Je ne m'arrête point à toutes ces fadaiſes d'amour.

AIR *Je ſuis un bon Soldat titata.*

Je ſuis un franc Soldat,
Ti ta ta,
Ne cherche qu'à ſe battre;
Pour aller à l'aſſaut
Tôt tôt tôt,
Moi tout ſeul j'en vaux quatre.

» Moulinet peut ici par ſa valeur extrême,
» S'enrichir au pillage; & que fait-il? Il aime.

MOULINET.

» Hé bien c'en eſt donc fait? on m'y force, il le faut;
» Renonçons à l'honneur, & ſoyons un maraut.

AIR. *Les Trembleurs.*

Puiſque ma douceur vous bleſſe ;
Puiſqu'on traite de foibleſſe
Le repos où je vous laiſſe,
Soyons Loup avec les Loups.
Oui, dans ma fureur extrême,
Je roſſerai ce que j'aime ;
Je t'aſſomerai toi-même :
Tout périra ſous mes coups.

Mais que dis-je ? Moi ! porter la main ſur Colettte ! Ah ! qu'elle fuye !... Va, je te l'abandonne, ſauve-la de ma fureur ou de ma foibleſſe ; ſi je la revois, je ne réponds de rien.

AIR. *Tu croyois en aimant Colette.*

Elle vient,

TITATA.

Que je la redoute !
Adieu tout l'effet de mes ſoins.

MOULINET *à Titata.*

Qu'on ſe retire.

TITATA.

Ah ! je me doute ;
Qu'il ne vous faut pas de témoins.

SCENE XX.

MOULINET, COLETTE.

COLETTE.

MOn abord vous ſurprend.

AIR. *Sur le Pont d'Avignon.*

Vous ne me cherchez plus, je vais partout ſeulette,
Avouez-le, Monſieur, vous n'aimez plus Colette.

AIR. *De quoi vous plaignez-vous ?*

De moi vous plaignez-vous?
Ai-je donc pû vous déplaire ?
De moi vous plaignez-vous?
Vous n'êtes pas jaloux.
Votre perſonne m'eſt chére ;
Pour vous rendre ſatisfait,
Tout ce que j'ai dû faire,
Ne l'ai-je donc pas fait ?

MOULINET.

Je ne dis pas le contraire.

COLETTE.

AIR. *Cher Amant tu m'abandonne.*

Cher Amant tu m'abbandonne,
Qui s'y ſeroit attendu,
Faiſons puiſque tu l'ordonne,
De néceſſité vertu.

AIR. *Lize au bord de la Seine.*

Je te rends ta promesse,
Je dégage ta foi;
J'étouffe ma tendresse:
Mais j'y perds plus que toi;
Car qui voudra de moi?

» J'ose ici seulement vous faire une priere,
» Ne la rejettez point, Monsieur, c'est la derniere:
» Aimez les Paysans, devenez plus humain,
» N'enlevez point leur lard, ne buvez point leur Vin,
» Respectez leurs moitiés, épargnez leur Volaille,
» A leurs Troupeaux craintifs, ne livrez plus bataille;
» Pour les mieux proteger, souvenez-vous toûjours,
» Que j'étois Paysanne & que j'eus vos amours.

MOULINET.

AIR. *Cela m'est bien dur!*

Je n'ai pas prévû ces allarmes;
A mes yeux pourquoi vous montrer?
Triomphez, vous voyez mes larmes,
Ai-je bonne grace à pleurer?
Contre vos traits je n'étois pas en garde;
Ah! quand je regarde,
Ces beaux yeux dont le charme est sûr,
Cela m'est bien dur!

(*tendrement.*) (*vivement.*)
» Je vous aime Colette.... Evite ma presence,
» Tu cours plus de danger, ici, que tu ne pense,
(*tendrement.*)
» Plus que jamais vos yeux font sur moi leur effet,
(*avec fureur.*)
» Ah! si vous connoissiez le cœur de Moulinet;
» Oui, l'amour d'un Houzard est un amour impie,
» Prêt à rosser l'objet qu'il aime à la folie.

COLETTE.

AIR. *Oh ricandaine.*

Mais je crois qu'il perd la raiſon!
Oh ricandaine, Oh ricandon :
Rêvez-vous mon petit Mignon,
De grace rappellez-vous donc,
Ah! ſi bruſquement paſſe-t'on,
D'une amoureuſe émotion,
Aux fureurs de l'ambition?
Ricandaine.

MOULINET.

Ventre-bleu! Tourne ailleurs tes pas;
Sur toi j'exercerois mon bras,

COLETTE.

Tu feras ce que tu voudras,

MOULINET.

Oui je t'étrillerai,
Oh ricandaine,

COLETTE.

Moi je l'endurerai,
Oh ricandé.

MOULINET.

» Mais pour être plûtôt débarraſſé de toi,
(*Il tire un Piſtolet.*)
» Il faut que je te tuë.... Allons morbleu.... reçoi....

COLETTE.

AIR. *Tourne, tourne, tourne c'eſt ton payement.*

En chemin votre bras demeure,
Pourſuivez donc votre deſſein,

Lâchez

Lâchez le coup, je tends le sein ;
Puisque vous voulez que je meure,
Tirez, tirez, tirez votre Pistolet,

MOULINET.

Je n'ai rien dans le bassinet.

COLETTE.

AIR. *Le Meunier avec la Boulangere.*

Je me livre à ce courroux ;
Que j'expire sous vos coups,
Je vous le pardonne.

MOULINET.

Que vous êtes bonne!

AIR. *Quand Pierrot coupit.*

La Gloire inhumaine
M'excite au forfait ;
L'Amour qui m'enchaîne
Me dit en secret :
Moulinet,
Turlututu renguaîne, renguaîne, renguaîne.

AIR. *Non je ne ferai pas, ce qu'on veut que je fasse.*

Je sens qu'à tes genoux ma foiblesse m'entraîne,
Je voulois te tuer mais l'entreprise est vaine,
Tout prêt à t'immoler l'Amour t'a fait quartier ;
Le crime est imparfait, le remords est entier,

» C'est à moi bien plûtôt à me casser la tête,
» Oui, c'est bien dit, mourons .. Colette, tu m'arrête !
» Que d'amour !

COLETTE.

Ah, Monsieur, faut-il comme un nigaud,
S'homicider soi-même ? Epousez-moi plûtôt.

MOULINET.

Par ma ſoi je crois que tu penſes juſte. Décidons; Colette, veux-tu vivre & devenir ma femme ?

COLETTE.

Pardi, belle demande !

MOULINET.

AIR. *Dans notre Village chacun vit content.*

Sui-moi, mon aimable,
Pour l'être à l'inſtant
Au milieu du Camp.

COLETTE.

Mais le lieu n'eſt pas convenable.

MOULINET.

Bon ! nous épouſons
Où nous nous trouvons.

COLETTE.

Je n'oſe encore me flatter de rien, vous m'avez promis tant de fois de m'épouſer ſans l'accomplir, qu'il ne faut plus compter ſur votre parole.

MOULINET.

» Ah ! jamais mon ardeur pour vous ne fut ſi forte ;
» Je vous aime à la rage, où le Diable m'emporte. . . .
» Que dis-je ? malheureux ! Tu me connois brutal
» Si tu ne ſors d'ici tu te trouveras mal.
» Pour la derniere fois, évite-moi, te dis-je.

COLETTE.

» Ah, vous me faites peur ! & tout mon ſang ſe fige !
» Il devient Maniaque ! On devroit le lier.
» Adieu donc, pour jamais, il le faut oublier.

SCENE XXI.

MOULINET.

» JE te laiſſe partir, & je t'aime Colette,
» Ah! je change, morbleu, comme une Girouette.

SCENE XXII.

MOULINET, NICODEME.

NICODEME.

AHi, ahi, ahi!

MOULINET.

Quels cris ſe font entendre ?

NICODEME.

AIR. *Le long de çà, le long de là.*

Morgué le tour eſt indigne.
Vos Houzards, inſolemment,
M'ont fait un affront inſigne,
Ils m'ont frappé vivement
Le long de çà, le long de là,
Le long de l'échigne,
Par derriere & par devant.

Je me ſis expoſé comme un ſot, & je ne ſai comment; mais courez vîte au ſecours de ma fille, ils voulont itou la paſſer par les baguettes.

MOULINET.

» S'ils l'oſoient attenter, qu'ils craignent mes fureurs.
» Non jamais l'Univers n'auroit vû tant d'horreurs!

SCENE XXIII.

CLAUDINE, NICODEME, MOULINET.

CLAUDINE.

De la joye! de la joye! Colette a déſarmé les Houzards; ils la trouvent ſi belle qu'ils voudroient tous l'épouſer.

NICODEME.

Oh, diable! je ne voulons point de ces Gendres là.

CLAUDINE.

Titata vous la raméne.

SCENE XXIV. & derniere.

MOULINET, TITATA.

TITATA.

TRiomphe, Moulinet, la beauté de Colette a parlé pour toi.

AIR. Marche Françoise. *Ratapatapan ſuivant le Regiment.*

Voyant ſur ſon ſein blanc,
De fripons d'amours un groupe,
On s'écrie à l'inſtant,
Sarpedié, la belle enfant!
Nous excuſons ſon Amant,
Qu'elle ſoit de la Troupe,
Et qu'il la méne en croupe;
Rata pa ta pan,
Suivant le Régiment.

Nous te permettons de l'épouſer.

MOULINET.

Parbleu, vous n'en ſerez pas dédit, je vous prens au mot.

AIR. *Si l'Amour a des tourmens, c'eſt la faute des Amans (de l'Opera d'Alceſte.)*

Enfin Colette me reſte,
Aucun ne me la conteſte,

N'allons pas à contre-tems,
Faire un dénouëment funeste,
Si l'amour a des tourmens,
C'est la faute des Amans.

Donnez-moi votre main.

COLETTE.

La voici. Courons signer le Contrat.

NICODEME.

Qu'on fasse la nôce tout-à-l'heure ; tandis qu'il est dans la bonne veine, je vais envoyer les Ménêtriers.

COLETTE.

Toutes réflexions faites : l'Amour nous privoit de notre Commandant. L'Hymen va nous le rendre.

AIR. *Non je ne ferai pas ce qu'on veut que je fasse.*

Tant qu'on nourrit l'Amour, par la seule esperance,
Il veut avoir le prix de sa persévérance;
Mais au but desiré quand l'Hymen le conduit,
Il en meurt de plaisir dès la premiere nuit.

FIN.

COMPLIMENT DE MOULINET AU PUBLIC

A la clôture du Théatre de l'Opera Comique, le 21. Mars 1739.*

AIR. *Des Pendus.*

AVant d'abandonner ces lieux,
Moulinet vous fait ses adieux;
Ce départ ne vous touche guére,
Bientôt vous allez voir mon frere
Sur le Théatre Italien,
Peut-être n'y perdrez-vous rien.

On a crû ne devoir que travestir & parodier simplement une Tragédie qui a mérité, à si bon droit, vos suffrages. On laisse le soin d'en faire la critique à des plumes plus aguerries dans ce genre.

AIR. *Ah! si j'avois connu Monsieur de Catina.*

Nous avons essayé d'en effleurer le miel,
Un autre plus mordant peut en tirer le fiel:
Pour peu que mon Cadet se livre à mon penchant;
Si je suis plus mauvais, il sera plus méchant.

Mais cela est fort naturel.

* Nota. *La Parodie a été représentée pour la premiere fois, le 15. Mars 1739.*

AIR. *De néceſſité néceſſitante.*

Le bon ſang toujours dégénére,
Mon frere & moi nous avons beau faire ;
Chacun dans notre petite ſphere,
Nous ne vaudrons jamais notre pere.

A mon égard, Meſſieurs, ſi je vous ai ennuyé, je ne vous ai pas ennuyé long-temps. Quoiqu'il en ſoit, il me reſte à vous remercier de l'accueil favorable dont vous avez paru honorer un enfant qui n'eſt pas venu à terme, & qui meurt dans le temps qu'il devroit naître. Ce m'eſt toujours une conſolation d'avoir pour témoin de ma fin une ſi brillante Aſſemblée.

AIR. *Les Echos.*

Aujourd'hui la Salle eſt pleine ;
Quel plaiſir de vous y voir !
Qu'ainſi la Foire prochaine
Puiſſe combler notre eſpoir !
Veux-tu, Fortune inconſtante,
Nous rendre après tant d'échecs
Secs,
Qu'en l'an mil ſept cent quarante
Nous revoyions le Public
Hic.

FIN.



APPROBATION.

J'AY lû par l'ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuſcrit qui a pour titre : *Moulinet Premier*, *Parodie de Mahomet ſecond*. Fait à Paris ce 1er. Avril 1739. *Signé*, JOLLY.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requeſtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris; Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, Salut. Notre bien amé PIERRE PRAULT, Libraire-Imprimeur de nos Fermes & Droits à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il ſouhaiteroit faire imprimer ou imprimer & donner au Public, *la Bibliotheque de Campagne*, *ou Recüeil d'Avanture choiſies*, *Nouvelles*, *Hiſtoires*, *Contes*, *bons mots & autres Pieces*, *tant en Proſe qu'en Vers*, *pour ſervir de récréation à l'eſprit*, *en ſix volumes : le Livre des Enfans*, *& le Glaneur François*, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege ſur ce neceſſaires, offrant pour cet effet de le faire imprimer ou imprimer en bon papier & beaux caracteres, ſuivant la feüille imprimée & attachée pour modele ſous le contreſcel des Preſentes. A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ledit Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Preſentes de faire imprimer ou imprimer leſdits Livres ci-deſſus ſpécifiés, en un ou pluſieurs volumes, conjointement ou ſeparément & autant de fois que bon lui ſemblera, ſur papier & caracteres conformes à ladite feüille imprimée & attachée ſous notredit contre-ſcel, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant letems de ſix années conſecutives, à compter du jour de la datte deſdites Preſentes : Faiſons défenſes à toutes ſortes de perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéïſſance : Comme auſſi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire leſdits Livres ci-deſſus expoſés, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns Extraits ſous quelque prétexte que ce ſoit, d'augmentation, changement de titre, même en feüille ſéparées, ni

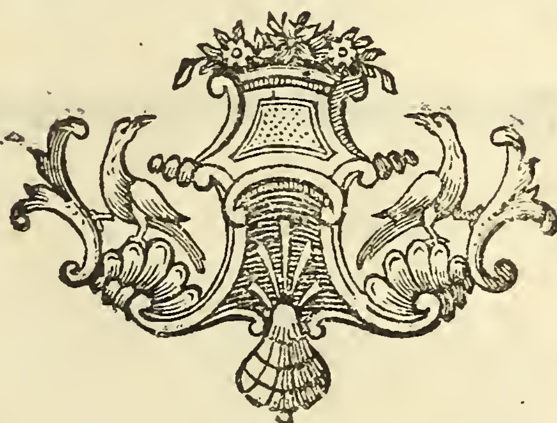
d'impression étrangere ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous depens, dommages & interêts; à la charge que ces presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la datte d'icelles. Que l'impression de cet Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs; & que l'Impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725 Et qu'avant que de l'exposer en vente, les Manuscrits ou Imprimés qui auront servi de copie à l'Impression desdits Livres seront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & feal Chevalier Garde des Seaux de France, le Sieur Chauvelin, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin; le tout à peine de nullité des presentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant ou ses ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement: Voulons que la Copie desdites presentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenuë pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foy soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Chartre Normande & Lettres à ce contraires: Car tel est notre plaisir. Donné à Versailles le seiziéme jour du mois de Mars, l'an de grace mil sept cent trente-six; & de notre Regne le vingt-uniéme. Par le Roy en son Conseil, *Signé*, SAINSON.

Registré sur le Registre IX. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N° 264. F° 241. *conformément aux anciens Reglemens, confirmés par celui du* 28. *Fevier* 1723. *A Paris ce* 28. *Mars* 1733. Signé, G. MARTIN, *Syndic*.

LA SERVANTE JUSTIFIÉE,

OPERA COMIQUE

DE MESSIEURS F***. ET F***.

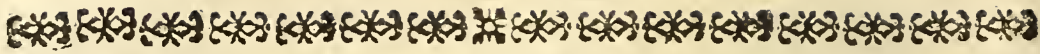


A PARIS,

Chez PRAULT fils, Quai de Conti, à la descente du Pont-Neuf, à la Charité.

M. DCC. XLIV.

AVEC APPROBATION.



ACTEURS.

Madame BERTRAND, Meûniere.

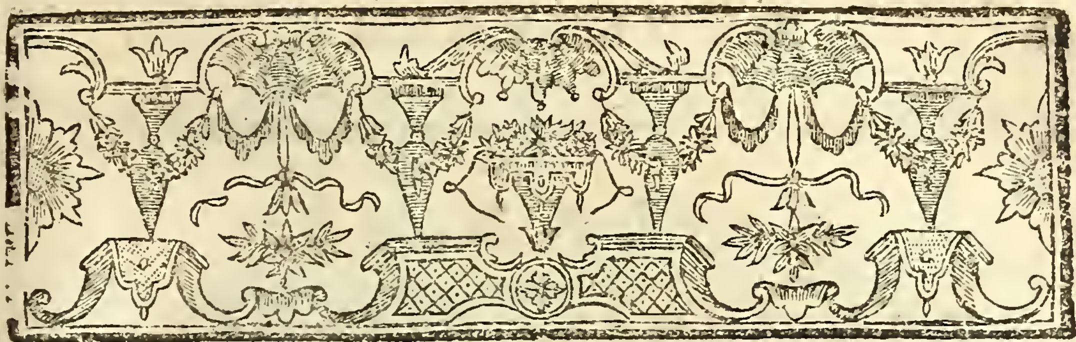
LA COMMERE CLIQUET.

COLIN, Garde-Moulin.

LISON, ſervante de Madame Bertrand.

Monſieur GRIFFAUD, Tabellion.

La Scéne eſt dans un Village.



LA SERVANTE JUSTIFIÉE, *OPERA COMIQUE.*

SCENE PREMIERE.

LE TABELLION.



NFIN, c'eſt donc aujourd'hui que Madame Bertrand doit me rémettre les deux cens écus qu'elle donne à Liſon : tout ſeroit perdu, ſi elle alloit s'appercevoir que cette fille eſt aimée de Colin ; heureuſement que les pauvres enfans ont ſi bien fait juſqu'à préſent, qu'ils n'ont point encore été découverts.

SCENE II.

LA COMMERE CLIQUET,
LE TABELLION.

LA COMMERE.

AIR. *Ah ! Que Colin vient de me faire rire !*

AH ! Que Colin vient de me faire rire !
A ma Commere, allons vîte le dire.
Rien n'eſt ſi drôle que cela !
Ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah,
Ah, ah.

LE TABELLION *à part.*

Bon ! Voici le mauvais eſprit, la plus méchante langue !...

LA COMMERE.

Rien n'eſt ſi drôle que cela !
Ah, ah, &c.

LE TABELLION.

Eh ! De quoi riez-vous donc ſi fort, Commere Cliquet ?

LA COMMERE.

D'une choſe qui ne fera pas rire Madame Bertrand, Monſieur le Tabellion.

LE TABELLION.

Elle le ſaura donc bientôt.

LA COMMERE.

J'ai une attention particuliere pour tout ce qui regarde mes amis. Par exemple, mon Compere Griffaut, quand vous étiez en peine de vous éclaircir ſur certaines choſes :

AIR. *Où le mettrons-nous, ma Commere ?*

C'eſt moi qui vous fit ſavoir
Que votre femme alloit le ſoir,
Avec Lubin,
Au Bois voiſin :
Vous m'entendez bien, vous le ſavez bien ;
Vous eûtes le plaiſir, Compere,
De ne plus douter de rien.

LE TABELLION.

Oui, oui, oui.

LA COMMERE.

Cela vous ſatisfit beaucoup, n'eſt-ce pas ?

LE TABELLION.

Aſſurément. Mais qu'avez-vous donc appris de nouveau ?

LA COMMERE.

Que Madame Bertrand eſt une franche dupe ; elle publie, dans le Village, qu'elle eſt aimée de ſon Garde-Moulin.

AIR. *Il faut, quand l'amour nous presse.*

Si l'on croit ce qu'elle chante,
Colin suit par tout ses pas:
Vraiment, la Maîtresse n'est pas
Ce qui le tente;
Il trouve bien d'autres appas
Dans la Servante.

LE TABELLION.

Eh, où, diable, avez-vous pris cela?

LA COMMERE.

Oh, vous ne conviendrez pas du fait. Vous tremblez que l'amour de Colin, s'il étoit découvert, ne portât préjudice à Lison, que vous appellez votre filleule.

AIR. *Je voudrois bien me marier.*

Cette friponne de Lison,
Je le sai, vous est chere;
Vous ne l'aimez pas sans raison:
On dit même, Compere,
Que vous étes, de ce tendron,
Un tant-soit-peu le pere.

LE TABELLION.

Voilà toujours de vos coups de langue.

LA COMMERE.

AIR. *C'eſt le trantran.*

Ce bruit ne vous fait point d'outrage.
Ne voit-on pas que tous les jours,
A la Ville, comme au Village,
On ſe prête un commun ſecours :
Entre bons voiſins ; c'eſt l'uſage,
Ce que l'on reçoit, on le rend ;
C'eſt le trantran, tantran, trantran,
Le trantran du ménage.

LE TABELLION *à part.*

Il n'y a pas moyen d'arrêter ſon babil. Allons avertir Liſon de ſe tenir ſur ſes gardes. (*Il ſort.*)

SCENE III.

Madame BERTRAND, LA COMMERE CLIQUET.

LA COMMERE.

ALlons trouver Madame Bertrand. Ah ! La voici fort à propos. Hé bien, qu'eſt-ce, ma Commere ? Comment gouvernez-vous Colin ?

Madame BERTRAND.

AIR. *Tout drès l'matin.*

Perſonne, comme ce garçon,
N'a cœur à la beſogne ;
Quoique très-vif, c'eſt un mouton,
Point jureur, point yvrogne ;
Il n'engendre point de chagrin ;
Toujours en train ;
Tout drès l'matin,
Il fait tourner mon moulin.
Oh, oh, oh, oh, oh ; ah, ah, ah, ah, ah,
On n'en trouve point, enfin,
Comme Colin. (*bis.*)

LA COMMERE.

Croyez-vous cela ?

Madame BERTRAND.

AIR. *Un Meunier aimable.*

Oui, Colin m'enchante,
Très-fort je lui plais,
Je m'en trouverai contente ;
J'entens bien mes intérêts :
Depuis long-temps, il eſt fait à mon tracas ;
Et, depuis que j'ai ce gas,
Mon moulin ne chaume pas,

LA COMMERE.

AIR. *Et zon, zon, zon.*

Il vous aime toujours ?

Madame BERTRAND.

Comme à ſon ordinaire.

LA COMMERE.

Ah, les belles amours !

Madame BERTRAND.

Quoi ? Quel eſt ce myſtere ?

LA COMMERE.

Et zon, zon, zon,
Votre amant, ma Commere,
Et zon, zon, zon,
Eſt celui de Liſon.

Madame BERTRAND.

Qu'eſt-ce ? Que voulez-vous dire ?

LA COMMERE.

AIR. *Le cul dans une hote.*

J'ai vû Colin qui tenoit
Un beau Sanſonnet ;
J'ai remarqué qu'il le ſifloit
Avec un ſoin extrême,
Et qu'il l'inſtruiſoit
A dire, je vous aime.

Madame Bertrand.

Eh, pourquoi, s'il vous plaît, voulez-vous qu'il prenne ce soin pour Lison ?

la Commere.

Pourquoi ? C'est qu'il continuoit ainsi :

Air. *Du haut en bas.*

Ma petite Lison ignore
Tout mon amour ;
Plus de mille fois, chaque jour,
Tu lui diras que je l'adore,
Sans pouvoir exprimer encore
Tout mon amour.

Madame Bertrand.

Quel conte !

la Commere.

Mais rien n'étoit plus touchant que de lui entendre dire : Sansonnet, mon fils.

Air. *Sur tous les maux que m'a fait ma Silvie.*

Je te prépare un charmant esclavage ;
D'être à Lison tu dois être flatté :
Si, comme toi, je ne suis pas en cage,
Je n'ai pas moins perdu ma liberté.

Il en dégoisoit encore bien d'autres.

Madame Bertrand.

Je ne puis le croire.

LA COMMERE.

Vous devez en être certaine.

Madame BERTRAND.

Quoi, Colin me trahiroit ! S'il en étoit capable... Je veux m'en éclaircir. Lison ! Oui, je vais bientôt m'en éclaircir.

LA COMMERE.

Je vous laisse avec elle. Faites votre profit du petit avertissement que je vous donne.

SCENE IV.

Madame BERTRAND, LISON.

Madame BERTRAND.

QU'est-ce donc, Mademoiselle Lison ? J'apprens de jolies choses ?

LISON *troublée.*

Qu'est-il arrivé ?

Madame BERTRAND.

Quel air interdit !

LISON.

Je m'en vais, car il me semble que vous voulez me gronder.

Madame BERTRAND.

Que je vous gronde, ou non, reſtez ici, je vous prie.

LISON.

Vous ſavez combien j'ai d'ouvrage à faire.

Madame BERTRAND.

Vous ferez votre ouvrage quand je vous aurai parlé.

LISON.

AIR. *Quand elle coud, elle eſt contente.*

Nous avons, tantôt, bien à moudre.

Madame BERTRAND.

Quand il ſera temps, on moudra.

LISON.

J'ai beaucoup de ſacs à recoudre.

Madame BERTRAND.

Tels qu'ils ſont, on s'en ſervira.
C'eſt tout l'emploi d'une Servante,
Quand elle coud, elle eſt contente.

LISON.

AIR. *Attendez-moi ſous l'orme, Monſieur l'Aventurier.*

Mais, pour le blanchiſſage...

Madame BERTRAND.

Blanchiſſe qui pourra.

LISON.

J'ai laiſſé le fromage.

Madame BERTRAND.

Le prenne qui voudra.

LISON.

Il faut du moins que j'aille...

Madame BERTRAND.

Où voulez-vous courir?

LISON.

Empâter la volaille.

Madame BERTRAND.

Eh, laiſſez-la maigrir.

Venons au fait, Mademoiſelle. On m'a rapporté que Colin vous aime, & que vous cherchez à lui plaire.

LISON.

Moi!

AIR. *Je ſuis un précepteur d'amour.*

J'aurois grand tort, aſſurément,
De vouloir attendrir ſon ame;
Si j'ai pû lui plaire un moment,
Je ne lui plairai plus, Madame.

Madame BERTRAND.

C'eſt donc à dire que vous vous êtes apperçue que vous lui plaiſiez?

LISON.

Eh, non, vraiment, ce n'eſt pas comme cela que je l'entens.

Madame BERTRAND.

AIR *du Grondeur.*

Tout-à-l'heure, la Commere
Du fait vient de m'informer :
Vous voulez, en vain, vous taire,
Le tout va ſe confirmer.
Sur un tel point, ma colere,
Que rien ne peut déſarmer,
Vous fait un crime de plaire,
Tout auſſi grand que d'aimer.

AIR. *Tarare ponpon.*

Je m'apperçois, enfin,
Que vous prenez, ma mie,
Trop ſoin de votre teint,
Sans doute pour Colin ;
Songez-y, je vous prie.
Il vous ſiéd bien, ma foi,
D'être ici plus jolie
Que moi ?

LISON.

J'y aurai attention, Madame.

Madame BERTRAND.

Mais voici Colin. O ciel ! Tout ce que ma Commere m'a rapporté n'eſt que trop véritable. Voilà la cage, voilà l'oiſeau. Je l'entens, je crois, qui répete, je vous aime...

LISON *à part.*

Je tremble.

SCENE V.

Madame BERTRAND, LISON, COLIN.

COLIN *au fond du Théatre, tenant une cage.*

AIR. *Pour voir un peu comment ça fera.*

POur elle je grille en ma peau ;
D'en parler, je n'ai le courage :
Le don d'une fleur, d'un oiſeau,
Souvent dit plus qu'un beau langage.
Portons-lui ce Sanſonnet-là,
Pour voir un peu comment ça fera.

Madame BERTRAND *ſe cachant derriere Liſon.*

Je n'en puis plus douter. Ah, coquine de Servante !

COLIN *à part, ne voyant que Lison.*

La voilà, cette chere Lison, que je trouve heureusement seule. (*haut en approchant.*) Mademoiselle Lison, voulez-vous bien me faire le plaisir de.... (*appercevant Madame Bertrand.*) de vous ranger, que je présente cela à Madame Bertrand?

Madame BERTRAND.

A moi!

COLIN.

Eh, oui, voirement.

Madame BERTRAND.

AIR. *Eh, eh, eh, eh.*

Quoi, c'est à moi que s'adresse
Ce beau moineau guilleret?

COLIN *riant.*

Eh, eh, eh, eh, eh, eh.

Madame BERTRAND.

Je t'ai crû l'ame traîtresse,
De ce soupçon j'ai regret.

COLIN.

Eh, eh, eh, eh, eh, eh, eh.
Ce matin, avec adresse,
Pour vous prouver ma tendresse,
J'ai tendu mon trébuchet;
De ma main, daignez, Maîtresse,
Recevoir ce Sansonnet.

Madame

Madame BERTRAND *prenant la cage.*

Ah ! Je respire !

LISON.

Vous voyez bien, Madame ?

Madame BERTRAND.

Que je suis agréablement surprise !

AIR. *Que je regrette mon amant !*

L'aimable oiseau, qu'il est joli !

COLIN.

De plus, il peut vous être utile ;
Vous babillerez avec lui,
Quand il faudra que j'aille en ville :
Il parlera,
Chantera,
Sifflera,
Dégoisera
Ce qu'il saura ;
Je croi qu'il vous amusera.

Madame BERTRAND.

Pour ça, il faut avouer que la Commere Cliquet est une grande médisante ; elle vouloit me persuader que c'étoit pour Lison, & que tu l'aimois.

COLIN.

Moi, aimer Lison !

Madame BERTRAND.

AIR. *Ton humeur est, Catherine.*

J'en étois triste & rêveuse.

COLIN.

Vous pouvez vous rassurer.
Voyez la belle morveuse,
Pour me faire soupirer.
Veut-elle donc, en tendresse,
L'emporter, à dix-huit ans,
Sur sa prudente maîtresse,
Qui vit depuis si long-temps?

Madame BERTRAND.

Cela ne conviendroit guéres, assurément.

COLIN.

Et pis j'ai le cœur haut. Vous étes d'une bien pu grande qualification qu'elle.

Madame BERTRAND.

Va, ma pauvre Lison, je suis fâchée de la querelle que je t'ai faite; je ne manquerai pas de donner aujourd'hui au Tabellion ce que je lui ai promis pour t'établir.

COLIN.

Voilà parler en brave femme, ça.

Madame BERTRAND.

Je vais, tout de ce pas, relancer cette babillarde de

Cliquet, &, de là, chercher de l'argent chez mes Fermiers.

COLIN.

Et moi, m'est avis que le jour ne se passera pas, sans que j'ayons besoin des Ménétriers; je m'en vais les retenir. Mais, morgué, attendez-moi donc, Madame Bertrand, je ne sai pas comme vous faites; mais je ne peux pas vous quitter un moment, c'est pu sort que moi.

Madame BERTRAND.

Oh, le gentil garçon! Que je serai heureuse avec lui! Je ne veux plus différer notre mariage.

(*Colin suit Madame Bertrand.*)

SCENE VI.

LISON *seule.*

Colin suit Madame Bertrand! Je ne sai que penser.

AIR. *Les Pendus.*

Il me tire d'un embarras,
Pour me remettre dans un autre:
Je craignois de fâcheux éclats.
Colin me tire d'embarras.

Mais, auſſi, ne voudroit-il pas
Rompre un lien tel que le nôtre ?
Il me tire d'un embarras,
Pour me remettre dans un autre.

SCENE VII.

LE TABELLION, LISON.

LISON.

AH ! Mon Parain, vous me voyez bien en peine.

LE TABELLION.

Je ſuis bien en peine auſſi, ma Filleule. Madame Bertrand a dit qu'elle me livreroit aujourd'hui les deux cens écus, parce que c'eſt le jour de ta fête, & je n'ai point encore entendu parler d'elle.

LISON.

AIR. *Le ſeul flageolet de Colin.*

L'amour de ſon Garde-moulin
Occupe ſa cervelle ;
Elle n'a des yeux que pour Colin,
Le reſte eſt bagatelle :
J'ai bien peur que Colin, à la fin,
N'ait des yeux que pour elle.

LE TABELLION.

AIR. *Et sur-tout prenez bien garde, &c.*

Allez, Lison, ne craignez rien,
Colin vous aime toujours bien
De cœur, d'amour, d'affection;
Mais, sur-tout, prenez bien garde à fuir l'occasion.

Souvenez-vous des raisons que je vous ai dites, & contraignez-vous. Tenez, écoutez-moi. Si Colin vient d'un côté, allez-vous-en tout-aussi-tôt de l'autre; entendez-vous?

LISON.

Oui, mon Parain.

LE TABELLION.

Adieu.

SCENE VIII.

LISON, COLIN.

LISON.

MOn Parain a raison. Si Colin vient par-ici, je m'en irai tout-aussi-tôt par-là. Ah!

(*Elle se trouve vis-à-vis de Colin.*)

COLIN.

AIR. *Qu'elle est jolie, ma brunette!*

Je viens trouver la follette
Qui m'a su charmer;
Colin, la voyant seulette,
Se sent enflammer.
Qu'elle est jolie, ma brunette!
N'oseroit-on l'aimer?

LISON.

Ah, ah, c'est vous, Monsieur Colin!

COLIN.

Comme vous dites ça? Est-ce que vous n'avez pas bien deviné que c'étoit vous que je cherchois, quand ste maudite Madame Bertrand s'est rencontrée vison-visu de moi?

LISON.

AIR. *Vive Michel Nostradamus.*

A d'autres, c'est une défaite.

COLIN.

C'étoit à vous, belle brunette,
Que je venois conter fleurette;
Et vous deviez bien être au fait:
C'étoit à vous, belle brunette,
Que j'apportois le Sansonnet.

LISON.

Est-il bien vrai, Colin?

COLIN.

Oui, pargué, Lison.

AIR. *Le Tambourin.*

Je ne sai ce que ça veut dire,
Drès que je vous vois, je soupire ;
Je pense à vous soir & matin :
Ce minois fin & mutin,
Je ne sai quoi m'inspire ;
Et, quand vous regardez Colin,
Son cœur fait tac tique, tique tac, tic tac tac,
Comme son moulin.

LISON.

Cela ne sera rien. Je me trouve aussi je ne sai comment, dès que je vous apperçois. Par exemple, j'étois en colere contre vous, & j'oublie, en vous voyant, que je suis fâchée.

COLIN.

Donnez-moi donc votre main, que je la baise.

LISON.

Oh que nanni ! On m'a défendu ça.

COLIN.

Queu conte !



SCENE IX.

LISON, COLIN, LA COMMERE CLIQUET *à la fenêtre qui les examine.*

LA COMMERE.

AH ! ah ! Qu'eſt-ce que je vois ?

LISON.

AIR. *Tant de valeur & tant de charmes.*

Oui, mon Parain m'a fait entendre
Qu'il ne faut point donner ſa main.

COLIN.

Je ſuis à plaindre.

LISON.

Non, Colin;
Puiſque vous pouvez me la prendre.

LA COMMERE.

Ce ſont eux; examinons.

COLIN.

Je vous entens, ma chere Liſon, vous me permettrez de baiſer votre main quand vous n'y penſerez pas.

LISON.

Oh ! Cela n'arriveroit jamais.

COLIN.

Pourquoi ?

LISON.

C'eſt que je penſe toujours que cela va m'arriver.

COLIN.

Ça s'appelle avoir de bonnes penſées.

LA COMMERE.

Fort bien.

COLIN.

Ah, que je ſuis content ! Mais ce n'eſt pas aſſez, chere Liſon.

AIR. *Çà que je te mette.*

Çà, çà que je mette
Dans ta gorgerette,
Çà, çà que je mette
Ce petit bouquet.

LISON.

Le mien, mon poulet,
Va te ſervir d'aigrette.

(*Enſemble, s'attachant réciproquement leur bouquet.*)

Çà, çà que je mette
Ce petit bouquet.

LA COMMERE.

Cela va à merveille.

COLIN.

Oh çà, Lison, c'eſt aujourd'hui ta fête; morgué, je voudrois bien t'embraſſer ſans que ça te fâche; mais ton Parain t'aura encore défendu ça, ſans doute?

LISON.

Oui. Mais, Colin, dis-moi pourquoi eſt-ce qu'on défend ſi fort à une fille de ſe laiſſer embraſſer par un garçon?

COLIN.

Et, voirement, c'eſt qu'ils diſions qu'il y a du mal à ça.

LISON.

Mais, s'il y du mal, pourquoi eſt-ce que cela arrive tous les jours?

COLIN.

Oh, c'eſt que c'eſt un mal qui fait du bien.

LISON.

Il y a donc là-dedans du bien & du mal?

COLIN.

Oui. Mais écoute-moi, Liſon; quand c'eſt le jour de la fête, le mal n'y eſt plus, & le bien y eſt tout fin ſeul.

LISON *ſe laiſſe embraſſer.*

Oh, dame, dès que c'eſt comme ça, c'eſt différent.

LA COMMERE.

Ils s'embraſſent ! Ah ! Commere Bertrand, où étes-vous ?

COLIN.

Morgué quand viendra le temps que je pourrons nous embraſſer ſans contrainte ?

AIR. *Comme deux ſeaux dans un puits.*

Met la main là,
Ma petite maîtreſſe,
Met la main là.

LISON.

Tiens, Colin, la voilà.

(*Ils ſe touchent dans la main.*)

COLIN.

Morgué, ce ſeroit grand dommage de laiſſer trop long-temps, com' ça, languir notre tendreſſe, & j'agirai avant qu'il ſoit demain.

LISON.

De bon cœur, je ferai la moitié du chemin.

AIR. *Dieux, quel moment !*

Mon cœur t'engage ici ſa foi,
Tu peux compter ſur moi,
Je ne ſuis point volage ;
Je n'aimerai que toi,
Non, rien que toi,

Et ſans partage :
Mon cœur t'engage ici ſa foi.

LA COMMERE *haut.*

Oh, pour le coup, cela n'eſt pas douteux.

LISON.

Qu'eſt-ce que j'entens ?

LA COMMERE.

Ah, pauvre Madame Bertrand ! Courons vîte la chercher.

(Elle ſe retire de la fenêtre.)

SCENE X.

COLIN, LISON.

LISON.

AH ! Colin, nous ſommes perdus, la Commere Cliquet étoit à ſa fenêtre.

AIR. *Olire, olire, ola.*

Elle a tout apperçû.

COLIN.

Quel malheur imprévû !

LISON.

Elle ira tout redire.

COLIN.

Olire, olire.

LISON.

Elle ira tout redire.

COLIN.

Olire, ola.

Il faut ici de l'entendement ; j'imagine quelque chose. Rentre vîte dans le Moulin, voilà Madame Bertrand qui revient du Village ; je te répons qu'elle ne m'échapera pas. Vas donc vîte.

SCENE XI.

COLIN, Madame BERTRAND.

COLIN.

EH! Madame Bertrand, où allez-vous donc ? Venez un petit moment par-ici. Morguenne, il y a je ne sai combien que je suis là à vous attendre.

Madame BERTRAND.

Et moi, mon pauvre Colin, je viens de déclarer dans tout le Village, que notre mariage s'alloit faire.

COLIN.

Sanguoi, que je ſuis joyeux de vous voir! Jamais, morgué, çà ne m'a tant fait de plaiſir.

Madame BERTRAND.

Le pauvre enfant! As-tu averti les Ménétriers?

COLIN.

Oui. Mais, pargué, faites-moi un plaiſir, Madame Bertrand, je vous prie.

Madame BERTRAND.

Qu'eſt-ce que c'eſt?

COLIN.

Donnez-moi votre belle main à baiſer?

Madame BERTRAND.

AIR. *Entre l'amour & la raiſon.*

T'amuſer à baiſer ma main?
Avant peu, n'es-tu pas certain
D'obtenir toute la perſonne?

COLIN.

Donnez toujours, pour m'obliger;
(*Il lui baiſe la main.*)
L'échantillon me fait juger
Que la piéce doit être bonne.

Madame BERTRAND.

AIR. *Mademoiſelle, parez votre chapelle.*

Que Colin eſt joli
Et poli!

Eſt-il un galant plus accompli ?
De ton amour parfait,
Tu me donnes, poulet,
Preuve nouvelle.

COLIN *lui offre un bouquet.*

J'ai, pour marquer mon zéle,
Encor certain bouquet.
Mad'moiſelle,
Parez votr' chapelle. *bis.*

Madame BERTRAND.

AIR. *Le Seigneur Turc a raiſon.*

Un bouquet ! Mais comment donc ?
Rien n'eſt plus honnête.
Ce n'eſt pas ma fête.

COLIN.

Bon !
Cette raiſon vous arrête ?
Il n'importe quel jour c'eſt ;
De la beauté qui nous plaît,
C'eſt tous les jours la fête.

Vous voudrez bien que je l'attache moi-même ?

Madame BERTRAND.

Qui pourroit, mon cher Colin, te refuſer quelque choſe ?

(*Colin lui attache le bouquet.*)

COLIN.

Oh çà, Maîtreſſe, je vous ai baiſé la main, mais ce n'eſt pas aſſez.

AIR. *Vantez-vous-en.*

Tenez, morgué, je vous demande
Encore une faveur plus grande.

Madame BERTRAND.

Mais il n'en eſt pas, mon poulet.

COLIN.

Oh que ſi fait. (*bis.*)
Je n'oſe le dire tout net:
Mais votre minois m'affriande?

Madame BERTRAND.

Tu veux m'embraſſer, mon enfant?

COLIN *l'embraſſe.*

Vantez-vous-en. (*bis.*)

Madame BERTRAND.

Eh, mais! Colin...

COLIN.

Oh, dame! Drès que vous ne m'en refuſez pas la permettance, c'eſt tout comme ſi vous me la bailliez.

Madame BERTRAND.

AIR. *Ton joli, belle Meûniere.*

Tu t'y prens d'une maniere,
Mon petit Colin,

A ſoumettre la plus fiere :
Tu ſeras demain
Le maître de la Meûniere ;
Et de ſon moulin.

COLIN.

Puiſque vous étes de ſtimeur-là, je m'en vais, de ce pas, dire à Monſieur Griffaud qu'il nous barbouille un mot de Contrat. Touchez là, Madame Bertrand.

Madame BERTRAND *lui donne la main.*

Volontiers.

COLIN.

AIR. *Je vais toujours le même train.*

Je ne ſuis qu'un pauvre garçon,
Mais j'ai le cœur & le bras bon :
Avec moi, point de temps perdu ;
Je ſuis vigilant, entendu.
Beaucoup font les olibrius,
A cauſe qu'ils ont du QUIBUS ;
Pour moi, j'ai des talens
Qui ſont plus excellens.
Morgué, la femme qui m'aura,
Jamais de rien ne chommera. (*bis.*)

(*Il ſort.*)

SCENE XII.

Madame BERTRAND *ſeule.*

JE ne ſaurois mieux faire, que de finir avec ce garçon-là ; il achalande ma maiſon.

AIR. *Ah, ah, ah ! Venez-y toutes, mes jeunes filles, &c.*

Il n'eſt point de Fermiere,
Qui n'apporte ſon grain
A Colin ;
Et, la journée entiere,
Il chante ce refrain :
Ah, ah, ah ! Venez-y, toutes
Les belles jeunes filles, moudre
A notre moulin.



SCENE XIII.

LA COMMERE CLIQUET, Madame BERTRAND.

LA COMMERE.

AIR. *Jupin, de grand matin.*

JE n'en puis plus, ma foi ;
Enfin je vous voi,
Commere, écoutez-moi ;
C'eſt cela
Qui vous ſurprendra.
J'ai vû de mes yeux,
Tout-à-l'heure, en ces lieux... ;
Reſpirons un moment,
J'ai trop couru...
J'ai vû très-clairement,
Qui l'auroit crû ?...
Je vous tairois à tort
Tout ce micmac,
Le ſecret me charge fort
L'eſtomach.
Commere, pour le coup,

J'en ſai beaucoup,
Je vais vous compter tout
De bout en bout :
Vous ne me direz plus
Que je fais des caquets ſuperflus.

Madame BERTRAND.

Qu'y a-t-il encore de nouveau ?

LA COMMERE.

AIR. *Que j'eſtime mon cher voiſin !*

Veuve qui cherche de l'emploi
Dans l'amoureux myſtere,
Ne doit jamais garder chez ſoi
Fille en âge de plaire.

Madame BERTRAND.

Qu'eſt-ce à dire ?

LA COMMERE.

Je vous conſeille de renvoyer au plûtôt Liſon. Comment, ma Commere, une Servante aller ſur les briſées de ſa Maîtreſſe ? Jour de Dieu ! Si j'étois à votre place, je lui torderois le col.

Madame BERTRAND.

Et à propos de quoi, s'il vous plaît ?

LA COMMERE.

Oh ! Pour cette fois ici, j'ai vû Colin & Liſon ſe donner des témoignages d'amitié, qui ne ſont pas équivoques.

AIR. *Nanon dormoit.*

En ce lieu-là,
J'ai vû de ma fenêtre,
Où vous voilà,
J'ai vû le petit traître
Prendre à Lison la main.

Madame BERTRAND.

N'est-ce que cela?
C'est moi, c'est moi, qui l'ai laissé prendre à Colin.

LA COMMERE.

C'est elle, c'est elle; elle le prend bien.

AIR. *Bin bi berlot.*

Ensuite, le petit coquet
Offre à Lison la rose & le muguet.

Madame BERTRAND.

C'est à moi, Commere Cliquet.

LA COMMERE.

Je vous croi.

Madame BERTRAND.

C'est à moi,
Ma Commere Cliquet.

LA COMMERE.

AIR. *Daphnis la vit, Philis le vit.*

Leur tendresse est réciproque.

Madame BERTRAND.

Et cessez votre caquet.

LA COMMERE.

Avec Colin, Lison troque
Un baiser pour un bouquet.

Madame BERTRAND.

C'est moi, c'est moi, ma chere.

LA COMMERE.

Colin le met
Dans son corset.

Madame BERTRAND.

C'est dans le mien, Commere.

LA COMMERE.

Oui, c'est dans le sien?

Madame BERTRAND.

AIR *des Billets doux*.

Quand on est prêt de s'épouser,
Cela, je croi, peut s'excuser.

LA COMMERE.

Ah! Vous me faites rire.
Je sai vos droits sur ce garçon;
Si je n'avois pas vû Lison,
Je n'aurois rien à dire.

Madame BERTRAND.

Quel entêtement!

LA COMMERE.

Oui, oui, quel entêtement? Ce n'est pas tout. Je

les ai vûs ſe toucher dans la main, & ſe donner une foi mutuelle.

Madame BERTRAND.

Hé bien, oui. Que trouvez-vous à dire à cela ?

LA COMMERE.

AIR. *Nous autres, bons Villageois.*

Votre Colin admiroit
De Liſon la taille mignonne.

Madame BERTRAND.

C'eſt la mienne.

LA COMMERE.

Il ſe miroit
Dans les beaux yeux de la friponne.

Madame BERTRAND.

C'eſt dans les miens.

LA COMMÈRE.

Liſon, enfin,
Regardoit tendrement Colin,
D'un air doux, naïf, enfantin.

Madame BERTRAND.

C'étoit moi, rien n'eſt plus certain.

Vous m'avez priſe pour Liſon; ah, ah, ah.

LA COMMERE.

Bon, bon, riez; ah, ah, ah.

Madame BERTRAND.

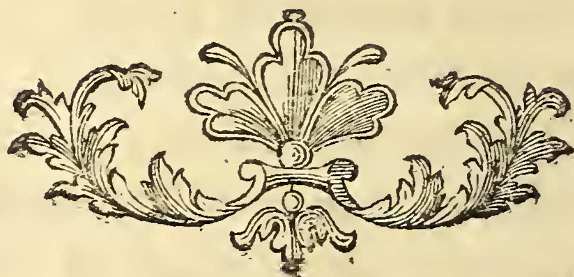
La pauvre Madame Cliquet!

LA COMMERE.

La pauvre Madame Bertrand !

AIR. *Je passe la nuit & le jour.*

Vous ne la renverrez donc pas ?
Madame BERTRAND.
Pourquoi ? J'en suis trop bien servie.
LA COMMERE.
Voisine, c'est un autre cas.
Vous en tenez, ma bonne amie ;
Je vous laisserai vivre en paix :
Et, désormais,
Je les verrois,
Que jamais je n'en parlerois.
Madame BERTRAND.
Peut-on accuser, de la sorte, mon cher Colin ?



SCENE XIV.

Madame BERTRAND, LE TABELLION, LA COMMERE CLIQUET, LISON, COLIN.

LE TABELLION *à Colin & à Lison, au fond du Théatre.*

DEmeurez là tous deux. Bon-jour, Madame Bertrand.

Madame BERTRAND.

Bon-jour, Monsieur Griffaud. Colin ne vient-il pas de vous parler ?

LE TABELLION.

Oui. Il vient de me dire de faire son Contrat de Mariage ; & je l'ai fait.

Madame BERTRAND.

Bon ! A l'égard de ce que j'ai promis pour Lison ; le voilà.

LE TABELLION.

Donnez, (*bas, serrant la bourse.*) il y a long-temps que je l'attens.

Madame BERTRAND.

Vous vous intéressez à elle : Allez, tâchez de m'en débarrasser, & de lui trouver un parti.

LE TABELLION.

J'en ai un tout trouvé à présent.

Madame BERTRAND.

Plaît-il ?

LE TABELLION.

Ah çà, Madame Bertrand, parlons à cœur ouvert. Vous voulez donc absolument vous marier avec Colin ?

Madame BERTRAND.

Si je le veux ?

LE TABELLION.

AIR. *Entre l'Amour & la Raison.*

Avec défunt Monsieur Bertrand,
Votre bonheur ne fut pas grand :
Auriez-vous encore le courage
De risquer un nouveau lien ?

LA COMMERE *à Madame Bertrand.*

Vous, sur-tout, qui savez si bien
Adoucir l'ennui du veuvage.

Madame BERTRAND.

Allez, ce ne sont pas là vos affaires.

LE TABELLION.

AIR. *Il faut ſavoir en amourette.*

Vous n'étes pas égaux en âge.

Madame BERTRAND.

Vous raiſonnez comme un nigaud.

LE TABELLION.

Vous allez faire un mariage,
Pour vous trop tard, pour lui trop tôt.

Madame BERTRAND.

Je trouve Colin ſans défaut
Pour mon ménage :
Je ſai fort bien, Monſieur Griffaud,
Ce qu'il me faut.

Il y a une maxime qui eſt certaine.

LE TABELLION.

Quelle eſt-elle ?

LA COMMERE.

Ecoutons.

Madame BERTRAND.

AIR. *De tous les Capucins du monde.*

De deux cœurs que l'amour engage,
L'Hymen doit être le partage ;
Et c'eſt un attentat affreux,
C'eſt un forfait, c'eſt un outrage,
Que d'oſer s'oppoſer aux feux
De deux cœurs que l'Amour engage.

LE TABELLION.

Comment, un forfait!

Madame BERTRAND.

Oui.

LA COMMERE.

Un attentat!

Madame BERTRAND.

Sans doute.

LE TABELLION.

Et si ces deux cœurs engagés par l'amour, étoient ceux de Colin & de Lison?

LA COMMERE *faisant la révérence.*

Comme c'est la vérité, ma commere.

Madame BERTRAND.

Quoi, l'on me parlera toujours de Lison? Allez, vous radotez tous deux.

LE TABELLION.

Eh mais.... Voici Colin, vous pouvez l'interroger.

COLIN.

Bon-jour, Maîtresse. (*Il rit.*)

Madame BERTRAND.

Approche, mon cher Colin, approche; vois l'entêtement de Monsieur Griffaud & de la Commere Cliquet: ils veulent me soutenir que ce n'est pas moi que tu aimes.

COLIN.

Pargué, Madame Bertrand, cela ſeroit bien malhonnête à moi, ſi je n'avois pas de l'amitié pour vous; vous ne m'avez jamais fait de mal.

Madame BERTRAND *au Tabellion & à la Commere.*

Vous l'entendez.

COLIN.

Vous ne m'avez jamais fait que du bien.

Madame BERTRAND.

Qu'avez-vous à dire à cela?

COLIN.

Oui, morgué, j'ai une certaine amitié pour vous; mais, quand à l'égard de ſt'amitié qui fait faire les Contrats... oh dame... quand à l'égard de ſtelle-là, c'eſt pour Liſon que j'en ai.

Madame BERTRAND.

Comment!

LE TABELLION.

Oui; & le Contrat que j'ai fait, eſt celui de Colin & de Liſon.

LA COMMERE.

Une autrefois vous me croirez peut-être, ma Commere.

Madame BERTRAND.

Qu'eſt-ce que cela veut dire? Quoi, il ſeroit dit qu'une petite impertinente comme Liſon, l'auroit emporté ſur moi? Non, ma foi, cela ne ſera pas. Vous avez fait de mauvaiſe beſogne, Monſieur le Tabellion; & je vous ferai voir que ce Contrat-là ne vaut rien.

LE TABELLION.

Tarare.

COLIN *au Tabellion.*

Oh dame, je ſerois pourtant fâché, ſi vous alliez être pendu pour cela, Monſieur Griffaud.

LE TABELLION.

Pendu! Pourquoi donc, s'il vous plaît?

LISON *s'avance.*

Pardonnez-moi, Madame.

Madame BERTRAND.

Quoi, vous paroiſſez! Quel pardon me demandez-vous? Et que pouvez-vous me dire?

LISON.

AIR. *De tous les Capucins du monde.*

De deux cœurs que l'amour engage,
L'Hymen doit être le partage;
Et c'eſt un attentat affreux,
C'eſt un forfait, c'eſt un outrage;

Que d'oser s'opposer aux feux
De deux cœurs que l'Amour engage.

LE TABELLION.

Vous-même avez débité la maxime.

LA COMMERE *à Madame Bertrand.*

Elle est justifiée par vos propres raisons.

Madame BERTRAND.

Ah ! Je suis au désespoir.

COLIN.

Il faut pourtant bien, Madame Bertrand, que vous nous pardonniez ste petite bagatelle-là.

LE TABELLION *à Madame Bertrand.*

S'il ne s'agit que de vous épouser, pour vous empêcher de vous livrer au désespoir, vengez-vous sur moi; je suis votre homme.

LA COMMERE.

Ma foi, prenez-le au mot, ma Commere; autant ce magot-là qu'un autre.

LE TABELLION.

Pardonnez tout; cédez à Colin votre moulin, dont vous n'avez plus que faire étant ma femme; & ne songeons plus qu'à nous réjouir.

Madame BERTRAND.

Soit. (*à Colin*) Tiens, voilà ton Bouquet, & je vais tordre le cou à ton Sanſonnet...

(*Elle ſe retire, le Tabellion & la Commere la ſuivent.*)

COLIN.

Je m'en mocque.

SCENE XV.

COLIN, LISON.

COLIN.

AIR. *Les Garçons de Surenne.*

DOnne-moi ta main blanche;
Je ne te plaindrai rien,
Tout ira bien:
Le ſoir, j'aurons l'éclanche:
Je moudrai ſans repos,
D'un air diſpos,
Tout le Lundi & le Mardi,
Le Mercredi, le Jeudi, le Vendredi, le Samedi;
Sans excepter Dimanche.

FIN.

LA CHERCHEUSE D'ESPRIT,

OPERA COMIQUE.

De Monſieur FAVART.

Le prix eſt de vingt-quatre ſols.



A PARIS,
Chez PRAULT, Fils, Quai de Conti, vis-à-vis la deſcente du Pont-Neuf, à la Charité.

M. DCC. L.

LA CHERCHEUSE D'ESPRIT.

OPERA COMIQUE.

ACTEURS.

Madame MADRE', riche Fermiere.

Monſieur SUBTIL, Tabellion.

Monſieur NARQUOIS, Savant.

NICETTE, fille de Madame Madré.

ALAIN, fils de Monſieur Subtil.

L'EVEILLE'.

FINETTE.

Le Théatre repréſente un Village. La Maiſon de Madame Madré eſt dans le fond.



LA CHERCHEUSE D'ESPRIT.

OPERA COMIQUE.

SCENE PREMIERE.

M. SUBTIL, Mad. MADRE'.

M. SUBTIL.

H! Je vous rencontre à propos, ma Commere Madré, j'allois vous voir.

Mad. MADRE'.

Par quel hazard, Monsieur Subtil ?

M. SUBTIL *mystérieusement.*

Je viens vous dire que j'ai dessein de me remarier.

Mad. MADRE'.

De vous remarier ! C'eſt fort bian fait. J'ai envie auſſi de me remarier, moi.

M. SUBTIL.

Ah, ah ! Je ſuis charmé de cette conformité. Cela m'encourage à vous faire ma demande.

Mad. MADRE'.

Vous voulez m'épouſer ? Je vous devine.

M. SUBTIL.

Pas tout-à-fait.

Mad. MADRE'.

Comment l'entendez-vous donc ?

M. SUBTIL.

C'eſt votre fille que je vous demande en mariage.

Mad. MADRE' *étonnée.*

Ma fille ! Ma fille Nicette !

M. SUBTIL.

Oüi, Nicette, votre fille.

Mad. MADRE'.

Vous badinez !

M. SUBTIL.

Nanni, ma foi.

AIR *des Feüillentines.*

Je veux être ſon époux.

Mad. MADRE'.

Entre nous,
Compere, qu'en feriez-vous ?

M. SUBTIL.

Belle demande, Madame,
J'en ferois . . . . parbleu, j'en ferois ma femme;

Mad. MADRE'.

AIR. *Je ne vous ai vû qu'un ſeul petit moment.*

Elle votre femme !

M. SUBTIL.

Oüi vraiment.

Mad. MADRE'.

Hélas !

C'eſt une choſe qui ne ſe peut pas.

M. SUBTIL.

AIR. *Si la jeune Iris a pour moi du mépris.*

Expliquez-vous mieux :
Je ne ſuis pas ſi vieux.

Mad. MADRE'.

Qu'importe.

M. SUBTIL.

Mon amour vous exhorte
A me rendre content.

Mad. MADRE'.

Nicette eſt un enfant ;

M. SUBTIL.

Qu'importe.

J'en ſuis enchanté !

AIR. *Tes beaux yeux, ma Nicole.*

Sa taille eſt raviſſante,
Et l'on peut déja voir
Une gorge naiſſante
Repouſſer le mouchoir :
Elle a par excellence,
Un tein ... des yeux ... elle a ...

Elle a ſon innocence
Qui ſurpaſſe cela.

Mad. MADRE'.

Mais, ignorez-vous que Nicette eſt la ſimplicité même ?

M. SUBTIL.

Tant-mieux, morbleu !

Mad. MADRE'.

Vous auriais la une jolie ſtatuë.

AIR. *Que je ſuis à plaindre en cette débauche.*

Machinalement elle coud, tricote,
Et jamais ne lâche un mot.

M. SUBTIL.

Bon, tant-mieux, tant-mieux.

Mad. MADRE'.

Mais elle eſt ſi ſotte ...

M. SUBTIL.

Je riſquerai moins d'en être ſot.

Mad. MADRE'.

Comment, un homme d'eſprit comme vous, Procureur & Notaire Royal, qui pis eſt, épouſer une Agnès !

M. SUBTIL.

C'eſt pour la rareté du fait.

Mad. MADRE'.

Vous voulez vous diſtinguer.

M. SUBTIL.

Ma défunte n'avoit que trop d'eſprit, de par tous les diables !

Mad. MADRE'.

C'eſt ſingulier, que vous autres gens de pratique, ruſés & malins de votre naturel, vous trouviais toûjours des femmes plus ruſées & maleignes que vous.

M. SUBTIL.

C'eſt pour éviter ce malheur, que je veux épouſer Nicette. L'heureuſe ſimplicité !

Mad. MADRE'.

Oüi, hom ! Je ne ſçai où j'ai pêché cette beſtiole.

M. SUBTIL.

AIR. *J'offre ici mon ſçavoir faire.*

Que diriez-vous donc, ma chere,
Que diriez-vous d'Alain mon fils ?

Mad. MADRE'.

Moi je dis qu'Alain vaut ſon prix.

M. SUBTIL.

Eſt-il un plus ſot caractere !

Mad. MADRE'.

Moi je dis qu'Alain vaut ſon prix.

M. SUBTIL.

De moi ce nigaud ne tient guere.

AIR. *Je voudrois bien me marier.*

De vous il tient peu, je le croi,

Ainsi disoit sa mere.

M. SUBTIL.

Je ne sçai qu'en faire, ma foi,

Mad. MADRE'.

Si vous vouliez, compere,
Je saurois bian qu'en faire, moi,
Je saurois bian qu'en faire.

Tenez, Monsieur le Tabellion, ce garçon-là ne vaut rien pour votre étude; pardi, mettons-le au labour; il y a moyen de s'accommoder, troc pour troc, je vous donne Nicette, vous me donnerez Alain.

M. SUBTIL.

Quoi! vous voudriez être la femme de ce benet-là.

Mad. MADRE'.

Chacun a ses petites raisons, mon compere, nous ne manquons pas d'esprit, vous & moi.

AIR. *C'est fort bien fait à vous.*

Craignez-vous l'artifice,
Fatal à maint époux?
Prenez une novice;
C'est fort bian fait à vous:
Mais moi, que je choisisse
Pour engager ma foi,
Un garçon sans malice,
C'est fort bian fait à moi.

Allons, déterminez-vous.

M. SUBTIL.

Parbleu, Nicette mérite bien que je vous accorde Alain, touchez-là.

Mad. MADRE'.

C'est marché fait.

M. SUBTIL.

J'irai tantôt chez vous, dresser les articles des Contrats.

Mad. MADRE'.

Et nous ferons nos nôces à l'abri de celles de ma Niéce, qui épouse aujourd'hui l'Eveillé, comme vous le sçavez.

M. SUBTIL.

C'est bien dit. J'apperçois Nicette, laissez-moi la pressentir un peu sur cette affaire.

Mad. MADRE' *à part.*

J'ai peur qu'il ne se repente ....!

SCENE II.

NICETTE, Mad. MADRE', M. SUBTIL.

Mad. MADRE' *à Nicette.*

VENEZ-ÇA. Commè ça se tient; levez la tête; saluez Monsieur, & répondez sur ce qu'il vous dira.

(*Nicette saluë niaisement.*)

M. SUBTIL.

AIR. *Si cela est, hé bien tampis.*

Approchez mon aimable fille,

(à part.)

Ah que je la trouve gentille !

(à Nicette.)

Votre douceur
Gagne le cœur.

NICETTE.

Le cœur ?

M. SUBTIL.

Pour vous Nicette je ſoupire ;
C'eſt l'effet d'un regard que vous m'avez lancé.

NICETTE.

Lancé !

M. SUBTIL.

Soulagez mon martyre ,
Pour jamais l'amour m'a bleſſé.

NICETTE.

Bleſſé !

Mad. MADRE'.

L'entretien me fait rire !

M. SUBTIL.

De ces yeux ſi jolis
Tous les coups ſont partis ;
Je meurs d'amour.

NICETTE.

Hé bien , tampis.

Mad. MADRE' *à M. Subtil.*

Vous lui parlez Hébreu. (*à Nicette*) Nicette, Monſieur le Tabellion ſe préſente pour être votre mari.

M. SUBTIL.

Oüi, ma belle enfant.

AIR. *L'éclat de mon bonheur.*

Je viens de vous choiſir
Pour ma petite femme.
Aurez-vous du plaiſir
En m'épouſant ?

NICETTE.

Oh dame!

M. SUBTIL.

Hé bien ?

Mad. MADRE'.

Achevez-donc.

NICETTE.

Oh dame, ...
Je n'en ſçai rien.

Mad. MADRE'.

Comment, eſt-ce ainſi qu'on doit répondre ?

NICETTE.

Eh! mais, je ne peux pas ſçavoir ça, moi.

Mad. MADRE'.

Il faut faire une révérence & dire : *Oüi, Monſieur.*

M. SUBTIL.

Ma chere Nicette, eſt-ce que vous avez de la répugnance pour moi ?

NICETTE *faiſant la révérence.*

Oüi, Monſieur.

Mad. MADRE'.

La petite impertinente!

NICETTE.

Vous m'avez dit de dire comme ça.

Mad. MADRE'.

Oüi, d'abord; mais à préſent il faut dire *non.*

M. SUBTIL *à Nicette.*

Je vous demande ſi vous me trouvez digne d'être votre mari?

NICETTE.

Non, Monſ. . . . . Je dis non, ma mere.

M. SUBTIL.

Eh! laiſſez la parler comme elle voudra; ſes réponſes me font voir qu'elle n'entend pas le langage des Amans.

AIR. *Ces filles ſont ſi ſottes.*

Cela me prouve ſon honneur.

(*à Nicette.*)

Oüi, vous avez, mon petit cœur,
Des tréſors que j'admire.
De la vertu, de la pudeur;

Mad. MADRE'.

Répondez, petite fille.

NICETTE.

Cela vous plaît à dire,
Monſieur,
Cela vous plaît à dire.

Mad. MADRE'.

Quels diſcours ! quel eſprit matériel !

M. SUBTIL.

AIR. *Adieu voiſine.*

Je ſçaurai bien le déboucher.
Ah l'aimable innocence !
Rien encore n'a pû l'anticher :
Quel plaiſir, quand j'y penſe !
Ah quel plaiſir de défricher
Son ignorance !

Mad. MADRE'.

AIR. *Dormir eſt un tems perdu.*

Son eſprit ne ſortira
Jamais de ſa coſſe ;
Toûjours bête elle ſera
Après comme avant la nôce ;
Moi je n'ignorois de rien,
Dès ſon âge . . . . .

M. SUBTIL.

On ſçait fort bien
Que vous fûtes précoſſe.

Vous l'intimidez. (*à Nicette*) Venez-ça, répondez à votre fantaiſie. Oüi, oüi, votre mere le veut bien.

Mad. MADRE' *à Nicette.*

Parlez, parlez.

M. SUBTIL.

Ecoutez-moi.

AIR. *Ma femme eſt femme d'honneur.*

Avec vous je veux m'unir ;

Je me flate d'obtenir
Votre main, ma chere.

NICETTE.

Ma main! Pourquoi faire?

M. SUBTIL.

Je vais me marier avec vous.

NICETTE.

Marier!

M. SUBTIL.

Oüi, je vous chérirai avec tendresse; il faut de son côté, qu'une femme ait beaucoup d'amitié pour son mari; m'aimerez-vous bien?

NICETTE.

Oüi, Monsieur.

M. SUBTIL.

Elle dit oüi, ma comere; que je suis content!

AIR. *Ce qui n'est qu'enflure.*

Sur cet aveu plein d'appas,
Mon bonheur se fonde.

NICETTE.

Quoi, Monsieur, ne doit-on pas
Aimer tout le monde,
Aimer tout le monde?

M. SUBTIL.

Ce ne seroit pas là mon compte.

Mad. MADRE'.

C'en est trop. Je perds patience.

M. SUBTIL.

Ne la chagrinez pas, elle est telle que je desire.

Mad. MADRÉ.

Laiſſez-là donc, pour ſonger au reſte.

(à Nicette.)

AIR. *Pourquoi vous en prendre à moi.*

Allez chercher de l'eſprit,
Nigaude, pécore,
Allez chercher de l'eſprit.

NICETTE.

Pourquoi me gronder encore ?

M. SUBTIL.

Contre elle qui vous aigrit ?

Mad. MADRÉ.

Allez chercher de l'eſprit,
Nigaude, pécore,
Allez chercher de l'eſprit.

NICETTE.

Mais je ne ſçai pas où l'on en trouve.

Mad. MADRÉ *s'en va en hauſſant les épaules.*

Hom !

M. SUBTIL *rit.*

Ah, ah, ah. Sans adieu, belle Nicette.



SCENE III.

NICETTE *ſeule.*

QUE je ſuis malheureuſe ! Ma mere me dit tous les jours, allez chercher de l'eſprit, & quand je demande où il y en a, elle hauſſe les épaules & ſe moque de moi.

AIR. *Quel déſeſpoir.*

Quel déſeſpoir
D'être ſans eſprit à mon âge,
Quel déſeſpoir
Je pleure du matin au ſoir.
Il faudra voir
Si l'on en vend dans le Village,
Quel déſeſpoir
Je pleure du matin au ſoir.

(*Appercevant M. Narquois qui ſe promene en liſant.*)

Je vois un habile homme,
Que pour l'eſprit on renomme.

SCENE IV.

M. NARQUOIS, NICETTE.

NICETTE *continuë en abordant M. Narquois.*

MOnſieur, dites-moi comme
Je dois faire pour m'en pourvoir.

M,

M. NARQUOIS.

Il faut sçavoir . . .

NICETTE.

Daignez, non pas pour grosse somme ;
M'en faire avoir,
Si vous en avez le pouvoir.

M. NARQUOIS.

Expliquez donc la chose,

NICETTE.

Excusez-moi, si j'ose . . .

M. NARQUOIS.

Expliquez donc la chose.

NICETTE.

C'est . . .

M. NARQUOIS.

Elle hésite, elle rougit.

NICETTE.

C'est qu'il s'agit.
C'est que je voudrois une dose . . .

M. NARQUOIS.

De quoi ?

NICETTE.

D'esprit.
Voulez-vous m'en faire crédit ?

M. NARQUOIS.

Ah! ah!

NICETTE.

On dit com' ça, Monſieur Narquois, que vous êtes bien ſçavant ; & que vous avez été obligé de quitter Paris parce que vous aviez trop d'eſprit ?

M. NARQUOIS.

C'eſt la vérité, ma fille.

NICETTE.

Je ne puis donc mieux m'adreſſer pour en avoir.

M. NARQUOIS.

Air. *Je veux garder ma liberté.*

Cela ne s'acquiert qu'à grands frais.

NICETTE.

Ah ! Monſieur, quel dommage !
Je n'ai pas de grands moyens ; mais
En attendant davantage,
Prenez mon anneau

M. NARQUOIS.

Gardez ce Joyau ;
Je n'en puis faire uſage.

J'agis ſans intérêt, mon enfant ; mais de quelle eſpéce d'eſprit voulez-vous ? car il y en a de pluſieurs ſortes.

NICETTE.

Dame, je veux du meilleur.

M. NARQUOIS.

De cet eſprit, chef-d'œuvre de l'art, brillanté par l'imagination, & rectifié par le bon ſens !

NICETTE.

Je ne connois pas ces gens-là.

M. NARQUOIS.

AIR. *Confiteor.*

On peut définir cet eſprit,
Saillie aimable & raiſonnée,
Ou, comme un de nos Auteurs dit,
C'eſt la raiſon aſſaiſonnée.
Mon enfant, vous comprenez bien.

NICETTE.

Comme ſi vous ne diſiez rien.

M. NARQUOIS.

L'eſprit que vous me demandez eſt une choſe bien rare!

NICETTE.

Comment avez-vous trouvé le vôtre?

M. NARQUOIS.

En feuilletant de bons Livres.

NICETTE.

C'eſt donc pour feuilleter des livres, que ma mere s'enferme dans le cabinet de Monſieur le Bailli?

M. NARQUOIS.

Cela peut être.

NICETTE.

Prêtez-moi celui que vous tenez.

M. NARQUOIS.

Pourquoi faire?

NICETTE.

Pour le feuilleter; afin de trouver tout d'un coup de l'eſprit comme vous.

M. NARQUOIS.

Ah, ah! l'eſprit ne ſe trouve pas ſi promptement.

Le mien eſt le fruit d'une longue étude, j'ai commencé par les Humanités.

NICETTE.

Je ſuis déja fort humaine.

M. NARQUOIS.

Enſuite, j'ai étudié la Rhétorique, la Philoſophie, le Droit.

NICETTE.

Et ma mere a-t-elle auſſi étudié tout cela ?

M. NARQUOIS.

Non vraiment.

NICETTE.

AIR. *Suivons l'Amour c'eſt lui qui nous mene.*

Oh ! bien, tenez, c'eſt trop de myſtere,
Monſieur Narquois, donnez-moi plutôt
Du même eſprit dont ſe ſert ma mere ;
Car c'eſt, je crois, de celui qu'il me faut.

M. NARQUOIS.

C'eſt-à-dire, que vous demandez de l'eſprit naturel.

NICETTE.

Naturel, ſoit.

M. NARQUOIS.

Oh, oh ! celui-là eſt un préſent de la nature, que l'éducation ne ſauroit donner.

NICETTE.

Comment ?

M. NARQUOIS.

AIR. *O reguingué o lon lan la.*

On peut fort bien le cultiver ;

Mais non pas en faire trouver.

NICETTE.

Vous voülez me faire endéver.

M. NARQUOIS.

Ma fille en cette conjonꝍture,
L'art ne peut rien ſans la nature.

NICETTE.

Eſt-ce que vous n'avez pas de ſteſprit-là, vous?

M. NARQUOIS.

J'en ai ; mais . . . . .

NICETTE.

Mais vous ne voulez pas m'en donner. C'eſt bien vilain.

AIR. *Tu n'as pas le pouvoir.*

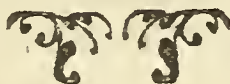
En vous j'ai mis tout mon eſpoir,

M. NARQUOIS.

J'aurois beau le vouloir, *bis.*
Hélas! malgré tout mon ſçavoir,
Je n'ai pas ce pouvoir. *bis.*

NICETTE.

Il me quitte. Je ne connois rien de plus chiche que ce Vieillard-là.



SCENE V.

L'EVEILLE', NICETTE.

L'EVEILLE'.

AIR. *La agaçante. Je vous aime Céliméne.*

FInette avec moi s'engage,
Ma parsonne l'attendrit ;
Je l'empaumons par mon langage
Morgué, vivent les gens d'esprit.
La fortune me rit ;
J'épousons la parle du Village.
La fortune me rit.
Morgué, vivent les gens d'esprit.

NICETTE.

Ah ! vous en avez ? Donnez-m'en, Monsieur l'Eveillé.

L'EVEILLE'.

AIR. *Vien, ma Bergere, vien seulette, o lon lan la landerira.*

Que voulez-vous de moi, Nicette ?
O lon lan la landerira.
Tatigué qu'alle est joliette
O lon lanla landerirette,
Que d'agrémens elle a déjà.

NICETTE.

AIR. *Vous en venez, vous en venez.*

L'esprit seroit mieux mon affaire ;

J'en demande mon néceſſaire.

L'EVEILLE'.

Oh ! Puiſque vous en déſirez,
Vous en aurez, vous en aurez,
Je prévoi bian que vous en aurez;
Que vous en aurez.

NICETTE.

Voyez ce vilain Monſieur Narquois, il m'a dit com ça, que ça ne ſe pouvoit pas.

L'EVEILLE'.

Bon, bon! Vla encore un biau olibrius; il n'a de l'eſprit qu'en latin, j'en avons en françois.

AIR. *Le tout par nature.*

Oh quant à l'égard de ça,
De reſte j'en avons là.
Comme moi Finette en a,
Et bian-tôt, je vous jure,
Comme à nous il vous viandra;
Le tout par nature.

NICETTE.

Et ça ne peut-il pas ſe donner ?

L'EVEILLE'.

Oüi, vraiment.

AIR. *Tout cela m'eſt indifférent.*

En voici la comparaiſon :
Lorſque l'on greffe un ſauvageon,
La ſéve, par ce ſtratagême,
Se communique & fait profit. . . .
Il en eſt ainſi tout de même,
On peut ſe bailler de l'eſprit.

NICETTE.

Et ne pourriez-vous m'en faire avoir dès-à-présent ?

L'EVEILLÉ.

Moi ? Eh mais... Tatiguoi ! Alle est bien drollette !

AIR. *Oh ricandaine, oh ricandon.*

Et pourquoi non, mon biau tendron,
Oh, ricandaine, oh ricandon.
Quoique j'ayons l'air un peu rond,
J'en sçavons long.
Avec ce petit bec mignon,
Votre recharche mon trognon,
N'est pas vaine.
Le joli minois que voilà !
Pour vous il me parle déja.
(*Il rit*)
Ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah !
Ça puisque l'esprit est sur jeu,
Par la jarni, je sens bien que . . . ;
Oüi, je vous en baillerai.
O ricandaine,
Je vous en donnerai,
O ricandé.

NICETTE.

AIR *Donnez, Amans, mais donnez bien.*

Vaudeville du Magnifique.

Vos bontés me rendent confuse.
Me ferez-vous de tels présens !
A moi qui n'ai que quatorze ans.

L'EVEILLÉ.

Jamais l'esprit ne se refuse . . . .
Laissez faire je vous donnerai tout ce que j'en ai.

NICETTE.

AIR. *Non je ne veux pas rire.*

(à part.)

Me donner tout l'eſprit qu'il a!
Vaux-je la peine de cela?

L'EVEILLE'.

Oüi, ma petite reine.
Vous en valez bian la peine,
Vous en valez bian la peine,
Oüi-da,
Vous en valez bian la peine.

NICETTE.

AIR. *Allons la voir à Saint Cloud.*

D'un pareil bien-fait, hélas!
Je ſerai reconnoiſſante.
Sur-tout ne me trompez pas;
Car je ſuis bien innocente.

L'EVEILLE'.

Pargué j'en ſerois bian fâché.

NICETTE.

Il faut me faire bon marché;
Car je ne ſuis pas riche.

L'EVEILLE'.

Et moi je ne ſuis pas chiche.

Je ſis un garçon fort ſarviabe, fort charitabe, je ne demandons que vot' amiquié.

NICETTE.

C'eſt trop juſte.

L'EVEILLE'.

AIR. *Vaudeville du retour de Fontainebleau.*

Gardez-vous, ſur cet entretien,
De jaſer avec Finette.
Allez, je vous inſtruirons bien;
Ça, commençons, belle Nicette.

SCENE VI.

L'EVEILLE', FINETTE, NICETTE.

FINETTE *retirant l'Eveillé.*

EH gué gué gué gué comme il y va,
La la la la la la la la la la la la la la la.

L'EVEILLE'.

Me vla pris comme un Renard.

NICETTE.

Pardi, ma couſine Finette, vous êtes bian inſupportable de venir nous interrompre comme ça mal-à-propos.

FINETTE.

Oui da!

AIR. *L'autre jour Colin d'un air badin.*

(*à l'Eveillé.*)

Avec ce tendron,
Vous vouliez donc
Ici me faire niche?

L'EVEILLE'.

Qu'appréhendez-vous?

FINETTE.

Craignez mon couroux.

L'EVEILLÉ.

Queu tranſport jaloux!
Je ne lui fais pas les yeux doux.

FINETTE.

De conter fleurette
Vous n'êtes pas chiche;
Laiſſez-là Nicette,
Tôt, que l'on déniche.
Pour cette poulette,
L'Eveillé me triche,
Tout prêt d'être mon mari,
Fi.

L'EVEILLÉ.

AIR. *Tourlouririrette lironſa.*

Ecoutez-moi, belle brunette,
Et calmez ce bruſque dépit. (*Il rit.*)

FINETTE.

Je crois encore qu'il en rit.

L'EVEILLÉ.

C'eſt ... c'eſt ... c'eſt que Nicette
Charche par tout de l'eſprit. ...
Queu mal fait-on quand on l'inſtruit?

NICETTE.

AIR. *Tarare ponpon.*

M'empêcher d'en avoir, vous n'êtes guere bonne;
Mais il m'en donnera
Pour cette bague-là,

FINETTE.

Doucement, ma mignone,
Je lui défends.

NICETTE.

Pourquoi ?

FINETTE.

Oh l'Eveillé n'en donne
Qu'à moi.

NICETTE.

Eh mais ; vous en avez tant ?

FINETTE.

On n'en ſauroit trop avoir.

NICETTE.

Laiſſez-là dire, Monſieur l'Eveillé. Donnez-m'en toujours.

L'EVEILLE'.

AIR. *C'eſt la choſe impoſſible.*

Oh Finette ne le veut pas.

NICETTE.

Franchement cela me chagrine.
Que dois-je faire en pareil cas ?
Ayons recours à ma couſine.
Je compte ſur vous pour cela ;
Donnez-m'en donc.

L'EVEILLE'.

Qu'alle eſt riſible,
C'eſt la la la la la la la la
C'eſt la choſe impoſſible.

FINETTE.

Allez, l'Eveillé ſe moque de vous, ça ne ſe donne point, ça vient tout ſeul.

NICETTE.

Eh quand ça vient-il donc ?

FINETTE.

Dame, ça vient .... ça vient quand ça vient; queu queſtion elle fait-là ?

NICETTE.

AIR. *Ah ah ah venez-y toutes les belles jeunes filles moudre.*

Ne puis-je ſçavoir comme
Cet eſprit me vienra ?

L'EVEILLE'.

Ce ſera
Lors qu'auprès d'un jeune homme,
Le petit cœur fera
Ti ta ti ta ti ta ta,
Et que vous ſentirez naître
Un deſir preſſant de connoître
Ce qui cauſe ça.

NICETTE.

Je n'y entends rien.

L'EVEILLE'.

C'eſt que vous ne ſçavez pas ce que c'eſt que l'eſprit.

NICETTE.

Qu'eſt-ce que c'eſt donc ?

L'EVEILLE'.

L'eſprit, c'eſt ... c'eſt une belle choſe !

NICETTE.

Hé bien ?

L'EVEILLE'.

Ça sart biaucoup aux filles.

NICETTE.

Hé bien ?

L'EVEILLE'.

C'est . . . .

FINETTE.

Oh c'est, c'est ... qu'alle aille apprendre d'Alain ce que c'est.

L'EVEILLE'.

Pargué ça doit faire un bel atelage !

AIR *Ah que Colin l'autre jour me fit rire.*

Quil vous en donne, Alain en est le maître.

NICETTE.

Alain, Alain, cela pourroit-il être ?
On dit, hélas !
Qu'il n'en a pas.

L'EVEILLE' & FINETTE, *(en s'en allant.)*

Ah ah ah ah ah ah ah ah ah ah ah ah.

SCENE VII.

NICETTE *seule.*

AIR. *Il faut que je file, file.*

TOut le monde m'abandonne,
Ça me fait sécher sur pié.

Ne trouverai-je perſonne,
Pour moi de bonne amitié,
Qui m'en donne, donne, donne,
Qui m'en donne par pitié.

AIR. *Au bout, au bout, au bout du monde.*

Ne perdons pas encore courage,
Informons-nous dans le Village,
Je ferai tant que j'en aurai.
Quêtons à la ronde,
S'il le faut, j'irai
Au bout, au bout, au bout du monde.

AIR. *Roſſignolet du vert bocage.*

Je mettrai fin par cette emplette,
A mon chagrin.

SCENE VIII.

NICETTE, ALAIN.

ALAIN.

Suite de l'Air précédent.

VOus voilà donc! Bon jour, Nicette,

NICETTE.

Bon jour, Alain.

ALAIN (*rit niaiſement.*)

He, he, he, he.

NICETTE.

Qu'avez-vous à rire?

ALAIN.

He, he, j'en ai envie toutes les fois que je vous rencontre.

NICETTE.

Eſt-ce que j'ai la mine riſible ?

AIR. *Philis en cherchant ſon Amant.*

Tout chacun ſe moque de moi.

ALAIN.

Ce n'eſt pas pour ça, jarniguoi ;
Dam', tenez, je ne ſçai pourquoi,
Je ris d'aiſe, à ce que je croi,
Quand je vous voi.

Eſt-ce qu'ous n'êtes pas itou bian aiſe de me voir, vous ?

NICETTE.

Oüi, Alain.

ALAIN.

Stapendant vous avez l'air triſte.

NICETTE.

C'eſt que je ſuis fâchée.

ALAIN.

AIR. *Tu n'as pas ce qu'il me faudroit.*

Hé bien ! Qu'eſt-ce qui vous chagreine ?

NICETTE.

Ah ! Je n'ai point d'eſprit, Alain.

ALAIN.

Quoi ! C'eſt ça qui vous met en peine ?
Non plus que vous, je n'en ai brin ;
Je n'en eus jamais & j'ignore
A quoi l'eſprit me ſarviroit.
Je puis ſans ça bian vivre encore.

NICETTE.

NICETTE.

Oh! Moi, je ſens bien qu'il m'en faudroit.

AIR. *Ton himeur eſt Cathereine.*

C'eſt, dit-on, choſe fort belle,
Aux filles ça ſart biaucoup.

ALAIN.

Où cette drogue croît-elle?

NICETTE.

Ça ſe trouve tout d'un coup.

ALAIN.

Là-deſſus je veux m'inſtruire.

NICETTE.

Un pareil deſir me tient.
Tout ce que je puis vous dire,
C'eſt que ça vient, quand ça vient.

Sans ma couſine, l'Eveillé m'auroit peut-être donné de l'eſprit.

ALAIN.

Je ſis fâché de n'en point avoir, je vous en ferois préſent.

NICETTE.

Je ne ſais; j'aimerois mieux vous avoir ſtobligation-là qu'à d'autres.

ALAIN.

Je ne demanderois qu'à vous faire plaiſir.

NICETTE.

Je voudrois bien vous faire plaiſir auſſi.

ALAIN.

Je ne ne sai comme ça se fait, vous me revenez mieux que toutes les filles du village.

NICETTE.

Et vous, vous me plaisez mieux que Robin, mon Mouton.

ALAIN.

Tatiguoi! sans savoir c'en que c'est que l'esprit vous me donnez envie d'en avoir.

NICETTE.

AIR. *Dans notre Village chacun vit content.*

Cherchons-en ensemble;
Quand nous en aurons,
Nous partagerons.

ALAIN.

Vous avez raison, ce me semble,
J'en trouvarons mieux,
Quand nous serons deux.

NICETTE.

Si j'en trouve par hazard, en mon particulier, je vous en ferai part aussitôt.

AIR. *Une Vielle d'argent lirette.*

Tout, à la bonne franquette,
Se partagera.
La part sera bien-tôt faite,
Dès qu'il m'en viendra,
Tout sera pour vous, Nicette,
Tout pour vous sera.

Je n'en veux avoir que pour vous.

NICETTE.

C'eſt bian honnête, mais il faut que ça ſoit en commun. Allons en chercher au plutôt.

ALAIN.

Par où faut-il aller ?

NICETTE.

Je n'en ſai rien.

ALAIN.

Attendez. . . . .

AIR. *Un jour le bon Pere Abraham prêchoit avec inſtance.*

On trouve de tout à Paris.
On en vend là ſans doute ;
Ne vous embaraſſez du prix,
J'en aurons, quoiqu'il coûte.
Enſemble, allons-y de ce pas,
Eh ! Que ſait-on ? Peut-être, hélas,
J'en trouverons en route.

NICETTE.

Partons, c'eſt bien dit.

SCENE IX.

Mad. MADRE', NICETTE, ALAIN.

Mad. MADRE'.

AIR. *Jen' lui, jen' lui donne pas, mais je lui laiſſe prendre.*

ALain, où voulez-vous aller

Avec cette innocente ?
Demeurez, je dois vous parler,

(à Nicette.)

Et vous, impertinente,
Pourquoi lui donnez-vous le bras ?
D'un petit air si tendre.

NICETTE.

Jen' lui, jen' lui donne pas ;
Mais je lui laisse prendre.

Mad. MADRE'.

AIR. *N'oubliez pas votre houlette, Lisette.*

Ne les laissons point seuls ensemble,
Je tremble
Qu'ils n'y prennent plaisir.
Pouvez-vous de la sorte agir,
Sans rougir petite pecore ?

NICETTE.

Excusez-moi, Maman, j'ignore
Encore,
Lorsque l'on doit rougir.

Mad. MADRE'.

Allez, petite fille, allez mettre un fichu.

NICETTE.

Je n'ai pas froid, ma mere.

Mad. MADRE'.

Allez, vous dis-je, & que je ne sache pas que vous parliez davantage avec Alain ; entendez-vous ? Que je ne sache pas ça.

NICETTE.

Non, ma mere.

(Elle sort en regardant Alain à plusieurs reprises, Alain la regarde aller.)

SCENE X.

Mad. MADRE', ALAIN.

Mad. MADRE'.

A Quoi vous amuſez-vous, Alain, avec une morveuſe? Vous ne dites mot. Un garçon d'eſprit répondroit queuque choſe.

ALAIN (*d'un ton chagrin.*)

Oh! je n'ai pas d'eſprit, moi.

Mad. MADRE'.

Hé bien, je vous en ferai avoir.

ALAIN (*d'un air joyeux.*)

Tout de bon!

Mad. MADRE'.

Oüi.

ALAIN.

Oh, oh! tamieux. Que je vous ſerai bien obligé!

AIR. *Je ne ſais pas écrire.*
Vaudeville des Billets doux.

Jamais mon pere ne m'apprit
Comme il faut avoir de l'eſprit.

Mad. MADRE'.

J'en ferai mon affaire.
Je vous inſtruirai dès ce jour,
L'eſprit vient en faiſant l'amour.

ALAIN.

Je ne ſais pas le faire.

Mad. MADRE'.

C'eſt encore ce que je veux vous montrer. L'eſprit ne ſe façonne que par le commerce du biau ſeſque.

ALAIN.

Montrez, montrez-moi ça.

Mad. MADRE'.

Faut premiérement que vous choiſiſſiez une amoureuſe.

ALAIN.

Qu'eſt-ce que c'eſt que ça, une amoureuſe ?

Mad. MADRE'.

AIR. *On n'aime point dans nos Forêts.*

Une Belle qu'on aime bien ;
Suppoſons que ce ſoit moi-même,

ALAIN *d'un air riant.*

Oh, tenez, ne ſuppoſons rien,
C'eſt déja fait.

Mad. MADRE' *à part.*

C'eſt moi qu'il aime.

ALAIN.

Je viens de choiſir à l'inſtant.

Mad. MADRE' *à part.*

Ah ! qu'il me rend le cœur content.

C'eſt cet aveu que je demandois.

ALAIN.

Hé bien, ſtamoureuſe ? comme vous dites ?

Mad. MADRE'.

AIR. *Que je regrette mon amant.*

Il faut l'aborder joliment.

Et d'une maniere galante,
On lui fait un doux compliment;

ALAIN.

Fort bien.

Mad. MADRE'.

Après on lui présente
D'un air coquet,
Un bouquet,
De muguet,
Ou d'œillet,
Qu'on lui met
A son corcet.

ALAIN.

Allez, allez, cela vaut fait.

Mais qu'est-ce que c'est que faire un compliment?

Mad. MADRE'.

Par exemple, c'est recomparer sa Belle aux fleurs, au biau jour, enfin, à ce qu'on trouve de plus agriable.

ALAIN.

Bon, revenons à stamoureuse.

Mad. MADRE'.

AIR. *Quand la Bergere vient des Champs tout dandinant.*

Ensuite on lui baise la main,
D'un air badin,
Mon cher Alain,
Quelquefois même plus malin,
Zeste, on l'embrasse,
Avec audace.

ALAIN.

Le tour est fin!

Et l'esprit?

Mad. MADRE'.

L'eſprit alors commence à venir. (*en lui donnant ſon bouquet.*) Eprouvons ſi vous avez bian retenu tout ce que je vous ai dit ? Vla mon bouquet.

ALAIN *prend le bouquet & le met à ſon côté.*

Donnez.

Mad. MADRE'.

AIR. *Eſt-ce que ça ce demande.*

Il n'entend pas.

ALAIN.

J'entends fort bien
Toute la manigance.

Mad. MADRE'.

Oüi, mais voyez s'il en fait rien.

ALAIN.

Baillez-vous patience.

Mad. MADRE'.

Répétez donc
Votre leçon.

ALAIN.

Oh ce n'eſt pas la peine,
Alain tantôt,
Sera moins ſot,
De ça ſoyez çartaine.

Mad. MADRE' *à part.*

On lui a dit apparemment que je dois l'épouſer. (*à Alain.*) Vous ſavez donc. . . . . .

ALAIN.

Hé, oüi, oüi, je ſavons . . . . . ſuffit.

Mad. MADRE'.

A propos, vous êtes de la nôce de Finette ; je vous choisis pour mon meneux, & je vais acheter des rubans pour vous, comme ça se pratique.

ALAIN.

Bon, bon. (*à part.*) Je donnerai tout ça à Nicette.

Mad. MADRE'.

Suivez-moi.

ALAIN, *bas à Nicette qui paroît.*

Oh ! oh ! Attendez-moi là, mon Amoureuse.

SCENE XI.

NICETTE *avec des fleurs dans ses cheveux, & un fichus mis à l'envers.*

MA mere emmeine Alain. Pourquoi ne veut-elle pas que je lui parle ? Depuis ste deffense là, j'ai toutes les envies du monde de me trouver avec lui. Il me vient mille choses dans la tête. D'où vient donc que je soupire ? Rêvons un peu, sur tout ça.

SCENE XII.

NICETTE, L'EVEILLE', FINETTE.

L'EVEILLE'.

QUeu délice, Finette ! Dans eune heure, je serons mari & femme.

AIR. *Diverſité flatte le goût.*

Tu ne feras plus le dragon,
Belle brunette, ſi ma bouche
Vole un baiſer ſur ton menton,
Ou ſur ton petit bec mignon.

(Il veut embraſſer Finette, elle le repouſſe.)

FINETTE.

Tout doux!

L'EVEILLE'.

Quelle mouche
Te pique donc ?
Tu fais la mitouche
Hors de ſaiſon;
Mais je touche
Biauté farouche,
Au moment d'en avoir raiſon.

FINETTE.

Nous verrons ça, patience.

L'EVEILLE' *continuë.*

Tatigué qu'alle a l'œil fripon !
Alle animeroit un ſouche;
Auprès d'elle, jarni coton,
J'ai de l'eſprit comme un démon.

NICETTE *ſortant de ſa rêverie.*

On parle d'eſprit. Ecoutons.

FINETTE.

Pour moi j'en ons û dès que je t'ai vû, & bien fin à préſent qui m'attraperoit.

L'EVEILLE'.

Te ſouviant-il de la premiere fois que je te rencontris ?

FINETTE.

Oh, que oüi.

NICETTE.

Je vais ſavoir comment l'eſprit leux eſt venu.

L'EVEILLE'.

AIR. *Et la Belle trouva bon.*

Me promenant à l'écart,
Un jour au fond d'un bocage
Je t'aviſis, par hazard,
A l'abris d'un épais feuillage,
Tu dormois tranquillement.

FINETTE.

Oh vraiment, j'en faiſois ſemblant.

NICETTE.

Fort bien.

L'EVEILLE'.

Même AIR.

Que ton air étoit charmant!
J'admire d'une cachette,
J'approche enfin doucement,
Et je baiſe ta main blanchette;
Tu t'éveille en te fâchant.

FINETTE.

Oh vraiment j'en faiſois ſemblant.

Mais pendant que tu rappelles le paſſé, tu ne ſonges pas au préſent.

L'EVEILLE'.

T'as morgué raiſon. Aprête-toi, j'allons venir te charcher pour nous marier.

NICETTE.

Vlat'il pas qu'elle l'empêche encore d'en dire davantage.

SCENE XIII.

FINETTE, NICETTE.

FINETTE.

Air. *Toujours va qui danse.*

Les soins, les soucis, l'embarras,
Sont les fruits du mariage;
On a des enfans sur les bras,
Il faut faire un ménage;
Mais de toutes ces peines-là,
Un époux récompense,
Ta la la la la la la la,
Toûjours va qui danse.

NICETTE *appelle Finette, comme elle est prête d'entrer dans la maison.*

Ma cousine! Ma cousine! (*à part.*) Il faut que je l'éloigne de cheux nous, Alain va venir me trouver.

FINETTE.

Qu'est-ce que c'est?

NICETTE.

(*à part vivement.*) Elle en instruiroit ma mere. (*haut niaisement.*) Monsieur le Tabelion m'a dit de vous dire comme ça qu'ous alliez cheux lui toute à l'heure, toute à l'heure.

FINETTE.

Eſt-ce qu'il y auroit queuque anicroche à mon mariage. Voyons ça.

SCENE XIV.

NICETTE *ſeule.*

J'Apperçois Alain, je vais lui dire tout ce que j'ai entendu. Mais commençons par eſſayer les ſemblans de ma couſine.

(*Elle ſe met ſur le gazon & fait ſemblant de dormir.*)

SCENE XV.

ALAIN, NICETTE.

ALAIN.

AIR. *Je ſommeille.*

HOlà, belle Nicette, holà.
Où donc êtes-vous ? La voilà
Qui ſommeille.
Avec ces rubans ornons-la ;
Mais prenons garde que cela
Ne la réveille.

Même AIR.

Mordi le tour ſeroit malin ;
Mais je crains trop . . . .

NICETTE.

Alain, Alain,
Je ſommeille.

ALAIN.

J'en ai biaucoup à vous conter;
Ça, ça, ça, que pour m'écouter
On ſe réveille.

Même AIR.

Elle dort, aprochons, tout doux . . .
Je n'oſerois, retirons-nous.

NICETTE.

Je ſommeille.

ALAIN.

Nicette c'eſt aſſez dormi,
C'eſt la voix d'Alain votre ami
Qui vous réveille.

NICETTE *ſe leve & préſente la main à Alain.*

Allons, baiſez-moi la main, afin que je faſſe ſemblant de me fâcher. Je ſai comme vient l'eſprit.

ALAIN.

Oh, je le ſai bien itou. Allez. L'eſprit vient de l'amour.

NICETTE.

De l'amour!

ALAIN.

J'allons vous expliquer ça: quand on a choiſi une amoureuſe, c'eſt-à-dire, queuqu'un qu'on aime bien; on li fait un compliment, & pis encore, on li donne des fleurs.

NICETTE.

C'eſt drôle.

ALAIN.

AIR. *La fille de Village*, ou *Attendez-moi ſous l'orme.*

On prend la main encore.

NICETTE.

Enſuite que fait-on ?

ALAIN.

Puis on la baiſe encore.

NICETTE.

L'eſprit ainſi vient donc ?

ALAIN.

Puis on embraſſe.

NICETTE.

Encore !

ALAIN.

Oh l'on n'y manque point,
Et d'encore en encore,
L'eſprit vient à ſon point.

J'allons en faire l'expérience. Allons. Prenez que vous vla. Vous allez voir, vous allez voir.

(*Il va au fond du Théatre & revient le bouquet à la main & le chapeau ſous le bras, en diſant :*)

D'une magniere galante (*il fait la révérence, & dit:*) le compliment à ſteure. Mademoiſelle Nicette, vous êtes belle..... belle..... comme..... comme vous-même. Je ne ſai, mordi, rien de plus biau à quoi vous recomparer. (*d'un ton plus familier.*) L'eſprit viant-il ?

NICETTE.

Non. Mais j'ai bonne eſpérance, ça me rend joyeuſe.

ALAIN.

AIR. *De l'amour je ſubis les loix, je n'en fais plus un vain myſtére.*

Recevez donc ce biau bouquet.

NICETTE.

Très-volontiers.

ALAIN.

Il faut, Nicette,
Que je l'attache à ce corcet.

NICETTE.

Très-volontiers.

ALAIN *après avoir attaché le bouquet.*

L'affaire eſt faite ;
Prenons & baiſons cette main.

(*Il baiſe la main de Nicette.*)

NICETTE *émuë.*

Alain . . . Alain . . . mon cœur palpite.

ALAIN.

Le mien galope auſſi ſon train.

NICETTE.

Cher Alain,
Quel ſujet nous agite.

AIR. *Dieux quel moment !*

C'eſt de l'eſprit aſſurément,
Qui nous vient bruſquement :

ALAIN.

ALAIN.

Je penſons tout de même.
Eprouvons encore ça. (*il lui baiſe encore la main.*)
Je ſens en ce moment . . . .
Ah ! quel moment !

NICETTE.

Un trouble extrême.

ENSEMBLE.

C'eſt de l'eſprit aſſurément.

ALAIN.

Je n'aurons que faire d'aller à Paris pour en charcher. Mais ce n'eſt pas le tout.

NICETTE.

Je m'en doute bien, car il me ſemble que l'eſprit ne commence qu'à me venir, & c'eſt ſi peu. . . .

ALAIN.

Oh, il y a encor l'embraſſement.

NICETTE.

Ah ciel ! J'entens touſſer Monſieur le Tabelion. Le vla. Cachez-vous derriére moi.

SCENE XVI.

NICETTE, ALAIN, M. SUBTIL.

M. SUBTIL.

BElle Nicette, je viens pour dreſſer les articles de mon mariage avec vous. Mais vous me paroiſſez émuë;

NICETTE *en serrant la main d'Alain qui est caché derriére elle.*

C'est que je suis à côté de ce qui me fait plaisir.

M. SUBTIL.

Je lui fais plaisir? L'aimable enfant! Que cette ingénuité a de charmes!

NICETTE *d'un ton niais affecté.*

Rendez-moi un service, Monsieur Subtil; la nôce de ma cousine se fait cheux nous; je n'ai pas achevé d'y ranger: si ma Mere venoit elle gronderoit. Allez au devant d'elle pour l'amuser, elle est allée par là bas.

AIR. *Va t'en voir s'ils viennent Jean.*

Empêchez-la, que d'ici,
Elle ne s'approche;
L'Eveillé, Finette aussi,
Je crains leur reproche:
Ces causeurs avec maman
De moi s'entretiennent.

M. SUBTIL.

Rassurez-vous, belle Nicette, je vais faire le guet, (*en s'en allant.*) Qu'il est doux de garder ce qu'on aime!

SCENE XVII.

NICETTE, ALAIN.

NICETTE *acheve l'air ci-dessus vivement lorsque M. Subtil est éloigné.*

VA-t-en voir s'ils viennent, Jean,
Va-t-en voir s'ils viennent.

ALAIN.

Qu'eſt-ce que c'eſt que ſon mariage avec vous ?

NICETTE.

Il dit qu'il ſera mon mari, je ne ſai pas ce que ça ſignifie ; mais il faut que le mariage ſoit bian joli ; puiſque l'Eveillé & ma couſine ſont ſi aiſes de ſe marier.

ALAIN.

AIR. *Vite à Catin un verre.*

Oh, ne vous en déplaiſe,
Je ſerois, tatiguoi,
Fâché que vous ſoyez bian aiſe
Avec un autre qu'avec moi.

NICETTE *avec ſentiment.*

Je ſens bien auſſi que je ne pourrois être bien aiſe ſans vous. Puiſque c'eſt ainſi, marions-nous nous deux.

ALAIN.

Bon, comme ça.

NICETTE.

Comment ferons-nous ? Faut prendre conſeil de l'eſprit.

ALAIN.

AIR. *Pour voir un peu comme ça fera.*

C'eſt raiſonner fort prudemment,
Il réglera notre conduite.
J'en étions à l'embraſſement ;
De ma leçon c'eſt une ſuite.
Belle Nicette, éprouvons-la,
Pour voir un peu comment ça fra.

(*L'Eveillé qu'on ne voit point, chante.*)

AIR. *Quel plaisir d'être avec vous!*

Quel plaisir
Vien me saisir!
Voici le moment qui va nous unir.

ALAIN *avec dépit.*

Peste soit de l'importun!

NICETTE.

C'est l'Eveillé, cachez-vous dans not' maison, je vais bien vîte le renvoyer.

SCENE XVIII.

L'EVEILLE', NICETTE.

L'EVEILLE'.

Reprise de l'AIR ci-dessus.

QU'il m'est doux de t'obtenir!
Ma brunette,
Joliette,
Quel plaisir
Viant me saisir!
Celle que j'aime,
Qui m'aime de même,
Va remplir
Tout mon desir,
Voici le moment qui va nous unir.

Nicette vot' couseine est-elle prête? Je venons la charcher.

NICETTE.

Oh vraiment, elle eſt fâchée que vous l'ayez fait trop attendre. Elle eſt ſortie.

L'EVEILLE'.

Queu conte ! Eh, où eſt-elle allé ?

NICETTE.

O dam' .... écoutez. (*elle parle bas à l'Eveillé.*)

SCENE XIX.

Mad. MADRE', L'EVEILLE', NICETTE.

Mad. MADRE' *à M. Subtil qu'elle fait entrer dans la maiſon pendant que Nicette parle à l'Eveillé.*

ENtrez toujours M. Subtil, je vais vous envoyer Alain & Nicette.

NICETTE *à l'Eveillé.*

Ne dites pas que je vous l'ai dit, au moins.

L'EVEILLE'.

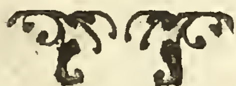
Non, non. Gramerci. (*en s'en allant.*)

*Fin de l'*Air *ci-deſſus.*

Quel plaiſir vient me ſaiſir !
Voici le moment qui va nous unir.

NICETTE *appercevant ſa mere.*

Ah, vla bien autre choſe !



SCENE XX.

Mad. MADRÉ, NICETTE.

Mad. MADRÉ.

QUe faites-vous ici petite fille ? Ah, ah; vla un fichu plaisament mis.

NICETTE.

Dame, je suis si simple.

Mad. MADRÉ.

Pourquoi ces fleurs dans vos cheveux ? Vla qu'est nouveau : je ne prétens pas qu'ous vous ajustiais comme ça ; quand vous serez mariée, à la bonne heure, on ne trouvera plus à redire à vos actions.

AIR. *Baise moi donc, me disoit Blaise.*

A votre gré vous pourrez faire.

NICETTE.

Hé bien, hé bien, mariez-moi ma mere
Que ce soit plûtôt que plus tard ;
Car, tenez, j'ai tant de bétise,
Que je pourrois bien, par mégard,
Faire encore quelque sotise.

Mad. MADRÉ.

Vot' mariage va se tarminer tout-à-l'heure. Vot' mari futur est cheux nous.

NICETTE *vivement.*

Est-ce que vous le savez ?

Mad. MADRÉ.

Eh, vraiment oüi.

NICETTE.

Vous l'avez donc vû entrer?

Mad. MADRÉ.

Eh oüi, vous dis je. Qu'elle eſt bête!

NICETTE.

Et vous permettez que je me marie avec lui? Non avec d'autres?

Mad. MADRÉ.

Oüi, oüi, eſprit bouché, je le permets, je le veux; je l'ordonne, & vous ſerez enſemble dès demain.

NICETTE.

Que je ſuis contente!

Mad. MADRÉ.

Quel empreſſement! Où court-elle?

NICETTE.

Alain, Alain.

Mad. MADRÉ *voyant ſortir Alain de chez elle, avec M. Subtil.*

Que vois-je!

SCENE XXI. & derniere.

M. SUBTIL, ALAIN, Mad. MADRÉ, NICETTE, L'EVEILLÉ, FINETTE.

M. SUBTIL.

NE puis je ſavoir, Alain, pourquoi je vous trouve chez Madame Madré?

FINETTE *à M. Subtil.*

Ah! vous vla, Monſieur le Tabelion. J'ai couru tout le Village pour vous trouver. On dit que vous avez à me parler.

M. SUBTIL.

Qui vous a dit cela?

FINETTE.

C'eſt Nicette.

L'EVEILLE' *à Finette.*

Pardi, Mademoiſelle Finette, eſt-ce que nous jouons aux barres? Queu caprice vous prend d'être fâchée contre moi?

FINETTE.

Qui vous a dit cela?

L'EVEILLE'.

C'eſt Nicette.

Mad. MADRE'.

Alain, qu'eſt-ce qui vous a fait entrer cheux nous?

ALAIN.

Hé, hé, hé, c'eſt Nicette.

Mad. MADRE'.

C'eſt Nicette, c'eſt Nicette. Expliquez-nous ça, morveuſe.

NICETTE.

Dam', ma mere, vous ſavez bien que vous m'avez dit com' ça: petite fille, que je ne ſçache pas qu'ous parliez avec Alain.

Mad. MADRE'.

Hé bien, eſt-ce ainſi que vous m'obéiſſez?

NICETTE.

Vraiment oüi. Afin que vous ne le ſachiez pas, ni

perſonne, j'ai envoyé Finette d'un côté, l'Eveillé de l'autre, M. Subtil a bien voulu avoir la bonté de faire le guet, & j'ai fait cacher Alain cheux nous.

L'EVEILLE'.

Pargué en vla d'une bonne!

M. SUBTIL.

Quelle innocente!

FINETTE *rit.*

Ah, ah, ah.

Mad. MADRE'.

Il eſt bien queſtion de rire?

NICETTE *vivement.*

AIR. *Loin que le travail m'épouvante.* De la Parodie d'*Atis.*

A préſent je ne dois plus feindre,
De vous je n'ai plus rien à craindre,
Alain m'épouſera demain,
Au plaiſir mon ame ſe livre,
Si je n'avois mon cher Alain,
Je crois que je ne pourrois vivre.

L'EVEILLE'.

Comme elle en dégoiſe!

FINETTE.

Qu'eſt-ce qui diroit ça?

Mad. MADRE' *à Nicette.*

Queu galimatias me faites-vous? Vous me paroiſſez bien alerte.

NICETTE.

C'eſt qu'Alain m'a donné de l'eſprit; vous ne me gronderez plus de n'en point avoir.

ALAIN.

Oh vraiment, je lui ai donné bien autre chose! Voyez, voyez, je lui ai donné encore votre bouquet & vos rubans; c'est mon amoureuse, j'ai bien retenu tout ce qu'ous avez dit.

Air. *Chacun à son tour, liron, lirette.*

Bon effet ça viant de produire,
Gramerci, Madame Madré,
Vous avez bien voulu m'instruire,
Morgué, je vous en sçais bon gré.
J'instruisons votre fille Nicette,
Je li montre à faire l'amour,
Chacun à son tour,
Liron lirette,
Chacun à son tour.

M. SUBTIL.

Que dites-vous à cela, Madame Madré?

Mad. MADRE'.

Vous même, Monsieur Subtil?

M. SUBTIL.

Je dis que je cherchois une Agnès & que je n'en trouve plus. Ils sont plus fins que nous, puisqu'ils nous ont attrapés; ainsi mon avis est qu'on les marie ensemble, pour arrêter les progrès de l'Esprit.

Mad. MADRE'.

Air. *Ne vous laissez jamais charmer, Iris, c'est une erreur extrême.*

Vous penseriez à les unir?
Connoissent-ils le mariage?

ALAIN.

L'esprit commence à nous venir;

J'en trouvarons bientôt l'uſage.

Mad. MADRÉ.

Je ne m'attendois pas à ce qui nous arrive!

M. SUBTIL.

Ni moi. Puiſqu'il m'eſt impoſſible de trouver ce que je déſirois; je vous épouſerai, ſi bon vous ſemble, Madame Madré.

Mad. MADRÉ.

Je voulois épouſer un Nigaud, mais ..... c'eſt la même choſe, je vous prends; laiſſons-les enſemble.

FINETTE *à Nicette.*

Je vous félicite, couſine.

AIR. *Non je ne ferai pas ce qu'on veut que je faſſe.*

De vous voir de l'eſprit, je ſuis fort ſatisfaite,
Alain, le ſot Alain, a dégourdi Nicette.

L'EVEILLÉ.

Morgué, c'eſt à bon droit, que le Proverbe dit:
Vivent, vivent les ſots, pour donner de l'eſprit.

Vla les violons qui viennent nous rejoindre; parguene en l'honneur de ça, danſons un petit branle, en attendant que tout not' monde ſoit raſſemblé.

FIN.

LES BATELIERS DE SAINT CLOUD, *OPERA COMIQUE*

*De Monsieur F***.*

Le prix est de 24 sols.



A BRUXELLES.

M. DCC. XLIV.



ACTEURS.

COLETTE.

MATURINE.

CLITANDRE.

Me THOMAS.

THOMAS.

NICOLAS.

La Scêne est à S. Cloud.



LES BATELIERS DE SAINT CLOUD.

SCENE PREMIERE.

MATURINE, COLETTE.

MATURINE.

QU'AS-TU donc, Cousine, il semble que tu veuilles m'éviter.

COLETTE *d'un ton d'impatience.*

Tien, je t'avourai franchement que j'attens queuqu'un.

MATURINE.

Dont la Compagnie te plaît mieux que la mienne.

COLETTE.

Tu l'as deviné.

MATURINE.

Gramerci, ma Cousine.

COLETTE.

La tienne me fait plaisir aussi, mais dam, c'est bian differant.

MATURINE.

J'entens, c'est queuque Amoureux.

COLETTE.

Il ne faut pas encore que mon pere & ma mere sachent ça.

MATURINE.

Est-ce queuqu'un du Village ?

COLETTE.

Du Village, da ? C'est bian un Monsieur de Paris : Monsieur Clitandre.

AIR, *J'étois malade d'amour.*

Il est galant & fait au tour,
A nul autre il ne cede ;
Il m'a dit, je perdrai le jour,
Si je ne vous possede ,
Je suis, je suis malade d'amour,
Apportez-y remede.

MATURINE.

Eh ! Quel remede demande-t'il ?

COLETTE.

Belle queſtion , de m'épouſer , & il veut que ça ſe faſſe au plutôt.

MATURINE.

Prens-y garde, Colette, il y a comme ça des Epouſeux ſi preſſés ſi preſſés d'épouſer, qu'ils ne ſe donnont pas la patience d'attendre la çarimonie.

COLETTE.

Oh ! je n'ai rien à craindre de Mr Clitandre.

MATURINE.

AIR: *Daphnis le vit , Philis le vit,*

Eſt-il bian çartain , Couſine ,
Qu'il veut te donner la foi ?

COLETTE.

Oui ſans doute , Maturine ,
Il eſt trop charmé de moi ;
D'abord que nous nous vîmes ,
Il s'attendrit , je m'attendris , & nous nous attendrimes.

MATURINE.

C'eſt aller bian vîte.

COLETTE.

AIR : *Mr. en verité vous avez bien de la bonté.*

Il me prit la main poliment,
Avec un air ſi tendre.

MATURINE.

Et tu le ſouffrois !

COLETTE.

Oui vraiment,
Je n'oſois m'en défendre ;
Doit-on montrer de la fiarté
Aux gens qui nous font politeſſe ?
Quelle rudeſſe !

MATURINE.

Colette, en verité.
Vous avez bien de la bonté.

COLETTE.

AIR, *Ton petit vilain Mouton,*

Tout en jaſant, tout en cauſant,
Il baiſe ma main doucement,
Si joliment, ſi drolement,
Puis il me la preſſe, ma Chere,
En me regardant tendrement,
Et moi, ſans y panſer, je ſerre
La ſienne auſſi.

MATURINE.

Cousine, tu fis mal.

COLETTE.

Moi ! je fis mal ? Tout au contraire,
Mais un plaisir sans égal.

Ça le rendit si joyeux, qu'il me dérobit un baiser.

MATURINE.

Et tu ne lui donnis pas tape.

COLELTE.

Eh pourquoi donc ? il ne me faisoit pas mal non plus lui : Oh dam ! je ne sai pas rendre le mal pour le bien.

MATURINE.

C'est ce qui me paroît, Ensuite ?

COLETTE.

Oh ensuite, il me dit bien des jolies choses, me fit bien des sermens, quil n'en auroit jamais d'autre que moi, & tout cela, pendant que ma mere étoit occupée à voir tirer les fusées volantes ; car pour moi j'étois si troublée, si troublée, que je ne voyois rien.

MATURINE.

Voyez ce que c'est.

COLETTE.

Je nous séparimes, & il envoyit exprès à S. Cloud, pour me rendre ce Billet...... Ah ! je l'ai perdu.

MATURINE.

Et si queuqu'un le trouve.

COLETTE.

Nia pas de risque, il n'est ni mâle ni fumelle, écoute, je le sai par cœur : ,, Faites ch oix d'un ,, endroit où je puisse vous parler sans témoin, ,, le tumulte de la Fête nous favorisera, j'ai bien ,, des choses à vous dire, qui concernent notre ,, Amour : V'la tout.

AIR, *Nâge toujours & ne t'y fi' pas.*

Tu vois que ce Monsieur la,
M'aime pour le mariage,
C'est pour m'assurer cela,
Qu'il doit venir au Village.

MATURINE.

Vas, vas, vas toureloure, vas;
Nâge toujours & ne t'y fi' pas.

COLETTE.

Aprés tout, s'il m'attrapoit, je m'en apperceverois bien, je ne sis pas dupe.

AIR, *Bon tems dure long-tems.*

Je veux d'un sur engagement,
Et qu'un Mari toujours Amant,
Ait pour moi de ces feux ardens,
Qui durent, durent long-tems.

MATURINE.

Pour plus de ſureté, je ne te quitte pas, & je t'aiderai à découvrir ſes ſentimens.

COLETTE.

Et ſi ça lui fait de la peine de te voir avec moi?

MATURINE.

Oh ! tampis pour lui; mais à propos, que deviendra donc ce pauvre Nicolas?

COLETTE.

Bon, ne voudrois-tu pas que j'épouſiſſe un ſot?

MATURINE.

Pardi, ce ſeroit autant de fait.

SCENE II.

NICOLAS, COLETTE, MATURINE.

NICOLAS *chante dans la Couliſſe.*

Refrain.

AS-TU vû l'feu, Giroſme, as-tu vû l'feu,
Giroſme, as-tu vû l'feu?

COLETTE.

AIR, *Car je ſuis tout embarelificorelicoté.*

Ah ! Maturine, te voilà!

Eloignons-nous vite.

NICOLAS *les arrêtant.*

Tout doucement, demeurez là,
Colette m'évite,
Quand je sis tout embarelificorelicoté
De son merite,
Quand je sis tout embarelificorelicoté
De sa biauté.

MATURINE.

Oh! nous n'avons pa le tems de t'écouter.

COLETTE.

Laissez-moi, Nicolas.

NICOLAS.

AIR, *Entre vous, jeunes filles.*
Qu'avez-vous donc, Colette?
Vous m'avez l'air piqué.
Oh guai!
Suivez-nous, ma Poulette,
Je rirons, jarnigué.
Oh guai!
Nous irons nous promener tous deux,
Nous jouerons à de petits jeux.
Ça, point de rigueur, mon petit Cœur.
Mettez-vous donc de belle humeur.
Palsangué, le jour d'aujourd'hui n'arive pas

tous les jours, il faut en profiter, pour se divertir com'les autres.

AIR, *Je suis un bon Jardinier.*

Mais quoi! vous parlez tout bas,
Et ne me répondez pas,
Pour vos biaux apas,
Vous savez, Helas!
Que l'amour me tourmente,
En voyant ce Minois si doux,
Je le sens qui s'augmente pour vous,
Je le sens qui s'augmente.

Mam'selle Colette, dites-nous donc queuque chose?

COLETTE.

Que veux-tu que je te dise?

MATURINE.

Eh! dis lui ..... qu'il s'en aille.

NICOLAS.

Com'vous êtes rude au Monde [à COLETTE] parguene, écoutez-nous?

COLETTE.

Hebien! parle, j'écoute.

AIR, *Quand je partis de la Rochelle, ma Lirette.*

Je viens comme un Alumette,
Vos yeux gresillent tout mon cœur,
Ma Lirette,

Pernez, piquié de mon ardeur.



Quand je vous vois, belle Brunette,
Le feu se prand à mon jabot,
Ma Lirette,
Vous m'enflamez comme un fagot.



Dans la riviere je me jette,
Je me baignons vingt fois le jour,
Ma Lirette,
Sans éteindre le feu d'amour.



Pour l'apaiser, chere Colette,
Faut la pompe de vos faveurs,
Ma Lirette;
Car sans vous, Belle, je me meurs.

COLLETTE.

Tu es tout feu, Nicolas: Adieu, adieu, y a trop de risque à t'aprocher.

MATURINE.

J'allons faire sonner le tocsin sur toi.

NICOLAS.

Attendez donc, Mam'selle Colette, vous ne vous en irez pas stefois-ci, sans qu'vous m'ayez avoué dumoins que vous m'aimez.

COLETTE.

Me lairas-tu tranquille aprés?

NICOLAS.

Je vous en donne ma parole.

COLETTE. (*en s'en allant.*)

Eh bian ! oui, je t'aime, au revoir : ah, ah, ah.

NICOLAS.

Jarnigué, queu plaisir, queu satisfation, mais elle me fuit, Maturine.

MATURINE.

C'est qu'elle t'aime, Nigaud.

SCENE III.

NICOLAS.

NICOLAS.

ALLE a raison, Colette me fuit, c'est bon seigne.

AIR, *Tomber dedans.*

Quand Jeane voit son Amoureux,
La fine Mouche rit sous cape.
Li baille une taloche ou deux,
Tout aussitôt de li s'échape,
Et court au Grenier se cacher ;

Et le Galant va li charcher.
Va li charcher (*bis*)
Et le Galant va li charcher.

Morgué, c'eſt un Garçon d'eſprit, & je ſis un ſot de ne pas aller charcher itou Colette.

SCENE IV.

CLITANDRE, NICOLAS.

CLITANDRE.

ENSEIGNEZ moi, mon Ami, la demeure de Me Thomas, Marinier.

NICOLAS.

C'eſt là. Je ſommes à ſon ſarvice, ſi vous voulez, j'allons l'avartir.

CLITANDRE.

Cela ne preſſe pas. C'eſt, dit-on, le Cocq du Village, un homme riche, qui a une Fille & une Niece aſſez aimable.

NICOLAS.

Ouais, ça m'a l'air d'un Dénicheux de Marles, n'en voudroit-il pas à Colette ? Tirons-li finement les vars du nez (*haut*) he, he, he, not

Bourgeois, m'eſt avis que vous cherchez plûtôt les Poulettes que le Cocq.

CLITANDRE.

Ce Drole eſt curieux.

NICOLAS.

N'auriez-vous pas déja jetté vot' plomb ſur Colette, par hazard.

CLITANDRE.

(*à part*) Diſſimulons (*haut*) tu te trompes, mon Ami.

NICOLAS.

Hom.... c'eſt donc ſur Matureine : Ah! je le vois bien, vous rien. En ce cas, touchez-là, je vous accorde ma protection.

CLITANDRE.

C'eſt trés-flateur.

NICOLAS.

C'eſt que j'aime Colette, moi, ſu vot' reſpect.

CLITANDRE.

Vous aimez Colette.

NICOLAS.

Oui, & vous Maturine aparamant.

CLITANDRE.

Comme tu devines (*à part*) faiſons-le jaſer.

NICOLAS.

Je gagerois queuque choſe, qu'il y a longtems qu'vous vous aimez.

CLITANDRE.

Tu gagnerois.

NICOLAS.

Je ſis charmé de l'avanture, par ainſi je nous aidrons comme Freres, & pargué, com'dit le Magiſter, *Aſinus Aſinum fricaſſe*, je vous rendrons ſarvice auprés de Maturine, en tout bien & tout honneur s'entend, & vous maiderez itou à épouſer Colette.

AIR, *Ventez-vous-en.*

Morgué, je meurs d'amour pour elle.

CLITANDRE.

Et ſur le cœur de cette Belle,
Tu ne produis pas même effet.

NICOLAS.

Oh que ſi fait! (*bis*)
Le Mariage eſt preſque fait.

CLITANDRE.

Pour moi, quelle triſte nouvelle!

NICOLAS.

Jaurons Colette avant un an,
Ventez-vous-en.

Je n'attends pu que le conſentement de ſon pere & de de ſa Mere, & le ſian, & pis c'eſt tarminé.

CLITANDRE.

CLITANDRE.

Ah! je refpire.

NICOLAS.

AIR, *Toujours, va qui danfe.*

Si je ne fis pas gros Seigneur,
J'aimons de meilleur courage,
J'ons peu d'argent, mais par bonheur,
Je fis propre à l'ouvrage;
Souvent avec ces talens-là,
On a la parfaranfe,
Eh! la, la, la, la, la, la, la, la,
Et toujours va qui danfe.

CLITANDRE.

Quelle preuve as-tu que Colette t'aime?

NICOLAS.

Alle viant de me l'avouer toute à l'heure, en riant comme une fole.

AIR, *Entrez, entrez petit Oifeau,* ou *j'ai fait l'amour, c'eft pour un autre.*

Je nous aimons, que c'eft piquié,
Quand je li dis mon amiquié,
Sans m'écouter, alle s'efquive,
Mais c'eft afin que je la fuive.

CLITANDRE.

Et tu n'y manques pas,

NICOLAS.

Tout franc, je n'ose, sarpedié, Maître Thomas ne se contente pas d'être jaloux de sa femme, il ne veut pas non pu que sa Fille ni sa Niece parlont à personne, mais morgué, tampis pour li, tamieux pour nous, n'y a que patience.

AIR, *Il réveille le Chat qui dort.*

Et malgré cet ordre sévere.
Je serons leux Epoux;
Pour s'assurer de nous,
Alles feront.... laissons les faire;
Qui gêne une Fille, a grand tort,
Il réveille le Chat qui dort.

Il est bon d'acorder par fois aux Filles queuques petites libartés, crainte qu'alles n'en pregnent de pu grandes.

CLITANDRE.

Tu raisones juste.

NICOLAS.

AIR, *Des Routes du Monde.*

L'honneur dans un jeune Tendron;
Est morgué, sans comparaison,
Comme un vin nouviau qui travaille,
Si l'on ne li baille un peu d'air,
Il fait écarter la futaille,
Et tout est au diable, & se perd.

CLITANDRE.

Ecoute, ne seroit-il pas à propos que je misse Colette dans ma confidence ?

NICOLAS.

C'est bien pensé, j'ons mis Matureine dans la nôtre, & je trouvarons tous quatre queque stratagême pour rompre les mesures du Daron.

CLITANDRE.

Fais-moi donc au plûtôt parler à Colette ?

NICOLAS.

Oh ! trés-évolonquier.

CLITANDRE.

Si mon Mariage réussit, tu peux être sûr qu'elle en sera la premiere récompensée.

NICOLAS.

Je vous en remarcie davance pour elle & pour moi, tenez, la v'la, Matureine est avec elle.



SCENE V.

CLITANDRE, COLETTE, MATURINE NICOLAS.

COLETTE. (*à Maturine.*)

MA Cousine, v'la Monsieur Clitandre.

NICOLAS.

Approchez, Matureine, c'est vot' Amoureux.

MATURINE.

Mon Amoureux !

NICOLAS.

Et oui, à quoi bon faire la Misterieuse ? je sçavons tout, y a long-tems qu'ous vous connoissez (*à Clitandre*) Cousin allez li parler pu loin, à cause.....

COLETTE.

Qu'est-ce à dire ? je ne souffrirai point qu'il aille avec elle.

CLITANDRE.

Ne vous allarmez point, belle Colette, vous ne nous quitterez pas.

NICOLAS.

Sans doute il a queuque chose à vous dire, Mam'selle Colette, éloignez-vous au plus vîte,

allez-vous entretenir tous trois dans mon Bachot, pendant que je ferons ici ſentinelle pour vous, dénichez.

(*Quand ils ſont partis.*)

Sarpedié, je ſis un fin Marle, com'je liai là tiré ſon ſecret en douceur : V'la la porte de cheux nous qui s'ouvre, ha, ha ! qu'eſt-ce que c'eſt que ſte figure-là ?

SCENE VI.

NICOLAS, THOMAS *en Femme.*

THOMAS.

AIR, *Du pain, de l'eau, elle vit.*

J'Ai la plus mechante Femme,
Dont ſe ſoit chargé Mari ;
Alle veut, comme eune Dame,
Le ragoût d'un Favori :
Il faut enfin que j'éclate,
J'allons la ſuivre partout :
Tu veux me trahir, Ingrate,
Tu n'en viendras pas àbout.

NICOLAS.

Quoi ! c'eſt vous, not' Maître, he, he, he, comme vous v'la fait ?

THOMAS.

AIR, *Pour danser, Biron.*

Heureux le sort d'un Garçon,
Ma Femme est un vrai Demon ;
La mutine,
Me lutine,
Nicolas,
J'en suis las :
J'en ai par dessus la tête ;
Dix pieds au-delà,
Mais que faire à cela ?

NICOLAS.

Baillez-nous donc la signifiance de ce que ça veu dire ?

THOMAS.

Je vians de trouver cheux nous un Billet, qu'un Galant adresse, sans doute, à ma femme Il li demande un rendez-vous pendant le tumulte de la Fête, pour deschoses qui conçarnent leur Amour.

NICOLAS.

Un rendez-vous à Madame Thomas !

THOMAS.

A qui donc ? Colette & Matureine sont trop bian élevées, & ma jalousie me baille un sûr avartissement ; mais je sommes madrés, j'ons

mis le papier où il étoit, & j'ons pris l'habit que vla, pour suivre ma Pendarde, sans qu'alle en ait doutance.

AIR, *je vous la gringole.*

'Alle veut soir & matin
Que l'on la cageole ;
Mais si j'aparçois enfin
Qu'alle fasse la fole,
Je vous la grin, grin, grin, grin,
Je vous la gringole.

NICOLAS.

Oh ! ne faut pas en revenir à cet estarmité là not' Maître.

THOMAS.

AIR, *Baise-moi donc, me disoit Blaise.*

Comme dit çartain Fisolofe,
Morgué, la femme est tout come une étofe,
Fort sujette à se chifonner :
Pour la conserver, il en coute,
On doit souvant la houssiner,
Crainte que le var ne si boute.

NICOLAS.

AIR, *Tant de valeur, tant de charmes.*

Ce Philosophe est une bête ;
D'une femme, craignez les droits :
Si vous chargiais son dos de bois,
Alle en chargeroit votre tête.

THOMAS.

Tarare.

NICOLAS.

AIR, *Je gage de boire autant qu'un Suisse.*

On dit que la Leune est l'image
De la bonne amiquié du menage,
Entertenez en Mari sage
Toujours votre amour dans son plein,
Sinon il arive du domage,
Et le Croissant suit le déclin.

THOMAS.

Oh ! si c,est com'ça, not' amiquié ne tardit guere à décliner : Quien, croi-moi, Nicolas, ne te risque point dans la chose du mariage n'y a pas pied là, autant vaut se jetter dans un principice.

NICOLAS.

AIR, *Confiteor.*

Vous me surprenez, mais pourtant
Il faut bian vrament que ça plaise,
Puisque l'on se réjouit tant.

THOMAS.

Le premier jour on est bien-aise,
Le second on en fait semblant,
Et el troisiéme on se repent.

NICOLAS.

AIR, *Nous autres bons Villageois.*

En cessant d'être Garçon,
D'où viant qu'à la joie on se livre.

THOMAS.

J'en sçavons bien la raison;
Car j'avons lû ça dans un livre,
Qui dit que les Epoux nouveaux
Sont du naturel des Chevreaux
Qu'on voit danser & tremousser,
Quand leur bois commence à pousser.

NICOLAS.

Je ne dispute point là-dessus, vous devez savoir ça mieux que moi.

THOMAS.

Par exemple, quand j'épousis ma Femme, tout chacun disoit que j'allions être contens comme des Rois: Mais au Diable soit le contentement qu'on nous envioit, la chance a bien tourné, ma foi.

NICOLAS.

Ne peut-on savoir de qui vous êtes jaloux?

THOMAS.

D'un Esprit, jarnigué.

NICOLAS.

D'un Esprit!

THOMAS.

AIR, *Ici sont venus en personnes, eh allons donc; jouez Violons.*

Eune nuit ronflant à merveille,
Pouf, patatras, un bruit m'éveille;
Jentens ouvrir notre volet,
Je vois une Figure blanche,
Que je veux saisir par la manche,
Mais ça me donne un bon souflet,
Et trois coups de manche à balet,
Et puis apèrs mainte gambade
Par la fenêtre, ça s'évade:
Ma Femme dit c'est le Folet
Qui viant panser notre Mulet,
Et l'air seul forme sa figure;
Moi j'ai bian senti, je te jure,
A ma joue, ainsi qu'à mon dos;
Que l'Esprit est de chair & d'os.

NICOLAS.

Bon, c'est queuque vision.

THOMAS,

Oh quenani! & j'ai soupçon que c'est li qui donne aujourd'hui rendez-vous à not' Femme; mais, sarpéjeu, si je le trouve avec alle.

NICOLAS.

Quel parti prenrez-vous ?

THOMAS.

Je ne li dirons rian , mais je nous en prenrens à ma Femme , & je publirons par tout ſon devargondage.

NICOLAS.

Vous ſerez bian vangé.

THOMAS.

Quien-toi là, & fais-moi ſignal, drés que tu la veras ſortir , jallons me poſter plus loin.

AIR, *Morgué laiſſe-la Pierrot.*

Faut-il en homme ſans cœur
Que jendure
Qu'on me faſſe injure ?
Faut-il en homme ſans cœur
Que jendure qu'on m'ôte l'honneur ? (*fin*)
Morgué ſi cette Volage
Se degage,
Je ferai tapage,
Je le publirai, je le dirai dans le Village.
Oui, je compte
L'accabler de honte,
Tretous le ſauront,
On ne peut trop li faire afront.
Faut-il en homme d'honneur, &c.

(*juſqu'au mot fin*)

SCENE VII.

THOMAS, NICOLAS,
Mde. THOMAS, *en homme.*

NICOLAS.

AH, ah, ah, qu'il eſt drole com'ça ! Mais quel eſt ce perſonnage qui ſort de cheux nous ?

Mde. THOMAS.

AIR, *Le Gourdin, dindin, dindin.*

Oui, Thomas n'eſt qu'un franc vaurien,
Qui diſſipe tout mon bien ;
C'eſt un Jaloux qui murmure,
Et qui tant que le jour dure,
S'enyvre & charche avanture,
Lure, lure, lure, lure, lure,
J'ai, pour l'en punir, bon moyen ;
Guereliguin, guerelinguin, guin, guereliguin, guin.

NICOLAS.

Ça ne ſent rien de bon pour not' Maître.

Mde. THOMAS.

AIR, *Charchez un autre Nicolas.*

Ah ! Nicolas, dis-moi de grace
As-tu vû ton Maître Thomas ?
Je veux par tout ſuivre ſes pas,
Inſtruis-moi de ce qui ſe paſſe.

NICOLAS.

Morgué, je ne vous connois pas,
Charchez un autre Nicolas.

Mde. THOMAS.

Tu ne reconnois point Madame Thomas.

NICOLAS.

Comment, c'eſt-ce vous, Maîtreſſe.

Mde. THOMAS.

Moi-même; un Billet que je vians de ramaſſer, m'aprend: qu'on donne aujourd'hui rendez-vous à mon Mari.

NICOLAS.

(*à part*) C'eſt peut-être le même Billet qu'il a trouvé, (*haut*) êtes vous bian ſure de ça, l'adreſſe eſt elle à Maître Thomas ?

Mde. THOMAS.

Non, mais j'ai des ſoupçons trop bian fondés, tu connois une certaine Avocate qui viant d'ordinaire en cette ſaiſon prendre le Bain à S. Cloud.

NICOLAS.

Je ne connois autre.

AIR, *Le Parlement est à Pontoise, sur Loise.*

Alle trouve liau de la Seine.
Moin sſaine,
Toute autre part qu'ici,

Mde. THOMAS.

Alle ne veut que mon Mari,
Jamais d'autre au Bain ne la meine:
Eh, oui, oui, Alle trouve liau de la Seine
Moins ſaine,
Toute autre part qu'ici.

AIR, *Il a la fin' Montre au gousset.*

Ce qui fait croître mon ſoupçon,
Thomas reviant à la maiſon,
Raportant pour ſa peine,
D'argent ſa poche pleine.

NICOLAS.

AIR, *On y va deux, on revient trois.*

Puiſqu'on li baille finance,
Pourquoi faire du fracas ?

Mde. THOMAS.

Oh ! tu ne ſais point, Nicolas;
Ce que j'en penſe;
Mon mari ne m'aporte pas
Ce qu'il dépenſe.

NICOLAS.

AIR, *Vous y perdez vos pas, Nicolas.*

Mais de ce qui lui reste,
Du moins il vous fait part.

Mde. THOMAS.

Il m'en fait part ! eh zeste,
C'est pour le tiers & le quart,
Je n'en profite pas, Nicolas,
Nicolas je ne m'en sens pas.

AIR, *C'est pour le badinage.*

Jamais il ne sera
Qu'un dépensier volage ;
Du peu de bien qu'il a,
Il fait mauvais usage :
Est-ce pour son menage
Qu'il se ruine ainsi, nani,
C'est pour le badinage ?

NICOLAS.

Il ne faut pas non plus, Maîtresse, se mettre des chimeres dans la tête.

Mde. THOMAS.

Oh! tu ne connois pas le Pellerin, il ne

montre pas ſes mauvaiſes magnieres à tout le monde.

AIR, *Adieu, Voiſine.*

Pour moi ce n'eſt qu'un impoli,
Qui toujours chante game,
Dans la pareſſe enſeveli,
C'eſt un yvrogne infâme,
Qui met toute choſe en oubli,
Juſqu'à ſa femme.

NICOLAS.

AIR, *Allons la voir à S. Cloud.*

Vous avez de la vartu,
Mepriſez ſon inconſtance.

Mde. THOMAS.

Si jen avois moins ſais-tu
Que je prenrois patience.

NICOLAS.

Pardi, c'eſt avoir du guinon.

Mde. THOMAS.

Je n'ons un Mari que de nom,
Et quand je me deſole.
Je n'ons rian qui m'en conſole.

NICOLAS.

Dame, c'eſt autre choſe.

Mde. THOMAS

Mde. THOMAS.

AIR, *La Bergere de nos Hameaux.*

Ce n'eſt qu'aux Dames qu'il fied bian
D'avoir un Epoux de parade,
Nous, je n'avons pas ce moyen,
Et je ne ſont point d'eſcapade:
Mon chien de mari
Eſt de moi trop cheri;
Je ſuis bian de mon village,
Moi qui n'en ons qu'un,
Faut-il qu'il ſoit commun,
Comme à Paris c'eſt l'uſage.

NICOLAS.

Je vous àvoue que c'eſt triſte.

Mde. THOMAS.

Je vais ſous cet habit l'épier de ſi prés, que rien ne m'échapera, ſeconde-moi de ton côté.

AIR, *On voit dés le deuxieme.*

Va voir, je t'en conjure,
Où peut être Thomas,
Guette ſi le parjure
Ne me fait point d'injure.

NICOLAS.

Laiſſez faire, je vous en rendrons bon compte (*à part*) Allons plûtôt avartir Colette de ce qui ſe paſſe. (*il ſort.*)

SCENE VIII.

MADAME THOMAS.

MADAME THOMAS. (*continue l'air*)

DE bon cœur je m'aprête
A rosser les apas
De sa belle Conquête,
Je m'en fais une fête ;
S'il est en tête à tête,
Je saurai l'en punir,
Thomas n'a qu'à se bian tenir ;
J'ai ma vengence prête.
Hois, v'la une femme qui me regarde bian.

SCENE IX.

MADAME THOMAS, THOMAS.

THOMAS.

VOILA un Vivant que je vois roder autour de de not' maison, ne seroit-ce point le Galant de not' Femme, sachons ça ?

THOMAS.

AIR, *Turlurette.*

Ici n'attendez-vous pas
La Femme à Maître Thomas,
C'eſt une franche Coquette,
Turlurette.

Mde. THOMAS.

AIR, *J'ai paſſé, rapaſſé par devant votre porte.*

Alte là, s'il vous plaît,
Votre audace eſt extrême,
C'eſt un autre moi-même,
J'en prenons l'interêt
Mieux que ſon Epoux même,
Je ſai ce qu'elle fait.

THOMAS (*à part*)

Ouf ! j'ai peine à me contenir.

Mde. THOMAS.

Mais répondez à votre tour, n'êtes vous pas celle qui donne des rendez-vous à Thomas.

AIR, *Vîte, battez la retraite.*

N'avez-vous pas là ſur vos hanches
L'habit de Madame Thomas ?
Voila ſon corcet des Dimanches,
Morbleu, je ne nous trompons pas ;

Allons, Madame la Grisette,
Deshabillez-vous à l'instant,
Ratapata patapan,
Et battez-moi la retraite.

THOMAS.

Mais, mais, de quel droit, s'il vous plaît?

Mde. THOMAS.

De quel droit? apernez que c'est moi qui sommes Madame Thomas.

THOMAS.

Oh! oh! & nous Thomas: Que veut dire ce déguisement-là, not' Femme?

Mde. THOMAS.

Que veut dire le votre, not' homme?

THOMAS.

C'est donc ainsi qu'au dépens de mon honneur.

Mde. THOMAS.

De votre honneur! Est-ce que vous avez un honneur, Maître Thomas.

THOMAS.

Jarnigué, qu'est-ce que ça signifie encore?

Mde. THOMAS.

Que vous êtes un sot, avec vos chimeres.

THOMAS.

En v'la morgué, plus que je n'en demandions.

Mde. THOMAS.

Il vous sied bian de soupçonner une Femme comme moi ; tout le monde sait que je suis sage extraordinairement.

THOMAS.

Oh ! oui ; extraordinairement.

Mde. THOMAS.

Allez, vous avez perdu l'esprit.

THOMAS.

A propos de ça, si je rencontrons vot' Esprit familier à vous.

Mde. THOMAS.

Et moi votre Avocate.

AIR, *La mort pour le malheureux.*

Quoi ! toujours sur un soupçon
Pris sans raison,
Tu fera carillon
Hors de saison :
A quoi bon ces éclats !
Tu te chêmes, Thomas ;
Et pour un mal que tu n'a pas ;
Tandis qu'on voit en tous lieux
Tant de Messieux
Qui ne sont pas, ma foi,
Francs comme toi,
Et tous ces gens de bien
Le savent bien,
Sans témoigner rien.

Je déplore mon malheur ;
Devois-je t'épouſer, volage ?
A Paris un Procureur
Me vouloit en mariage,
J'aurois eu chaque jour
Nombreuſe cour,
De Galans faits au tour,
Au lieu que je n'ons ici
Jamais que du ſouci.

THOMAS.

Bon, bon, quoique Villageois,
Je ſuis Matois,
De tout je m'aperçois,
En tapinois,
Vous voudriez, je crois,
Au mépris de mes droits,
Me traiter ainſi qu'un Bourgeois,
Pour moi c'eſt trop de faveur,
C'eſt trop d'honneur,
Je ſis un homme vil,
Trop peu civil
Pour connoître le prix
des Favoris,
Comme on fait à Paris.

Mde. THOMAS.

C'eſt toi, c'eſt toi qui n'es qu'un franc Libartin.
Ah, ha, ha, quel chagrin!
Helas! cruel, je paſſe tous les jours à gémir.
Fais, fais, fais-moi mourir,
Si tu ne veux mieux agir.

THOMAS.

C'eſt toi.

Mde. THOMAS.

C'eſt toi qui n'es qu'un franc Libartin;
Ah, ah, ah, quel chagrin!

THOMAS.

Morgué, taiſez-vous.

Mde. THOMAS.

Tu n'es qu'un Jaloux.

THOMAS.

Morgué, filez doux.

Mde. THOMAS.

Qu'un vieux Loup garoux.

THOMAS.

Vous criez trop fort.

Mde. THOMAS.

Tu n'es qu'un butort.

THOMAS.

Voyons qui de nous a tort;
Hier au ſoir.
Tu donnis un baiſer à Colinet.

Mde. THOMAS.

Non, eſprit noir,
Non, c'étoit lui qui me le donnoit.

THOMAS.

Avec gros Guillot.....

Mde. THOMAS.

Hebien, qu'en eſt-ti ?

THOMAS.

Tu fus à Chaillot.

Mde. THOMAS.

Oh ! t'en a menti.

THOMAS.

J'en fus avarti.

Mde. THOMAS.

C'étoit à Paſſi,
Peut-on m'accuſer ainſi ?

AIR, *Ah ! Barnaba, ta Bequille eſt aimable.*

ENSEMBLE

De ce tracas,
Il eſt tems que je me venge,
Ne puis-je pas
Agir, comme tu feras,
Change pour change,
N'y a rien là d'étrange,
Quand on ſe dérange.

Mde. Thomas.	Thomas.
Mon mari Thomas.	Ma femme Thomas.

Ah
Quel fracas, &c.

SCENE X ET DERNIERE.

NICOLAS, COLETTE, CLITANDRE, MATURINE, THOMAS, Mde. THOMAS.

Nicolas, *se mettant vîte entre Thomas & sa Femme.*

Qu'est ce qu'y a, qu'est-ce qu'y à not' Maître com'vous gueulez.

Thomas.

Comment eune femme qui accepte un rendez-vous qu'un Galant li demande par un billet.

Mde. Thomas.

Que voulez-vous dire, c'est bien pour vous ce billet & le voici.

Maturine.

Voyons, voyons, il n'est pour l'un ni pour l'autre.

NICOLAS.

Non, car c'eſt pour Matureine, contes leus ça, Hé, hé, hé, rien n'eſt pû drôle.

MATURINE.

Vous vous trompez tous, il eſt pour Colette.

Mde. THOMAS.

Pour Colette ?

COLETTE, *s'avançant.*

Oui ma mere.

Mde. THOMAS.

Et qu'eſt-ce qui vous écrit ça.

CLITANDRE, *s'avançant.*

Moi, Madame Thomas, je voulois être inſtruit des ſentimens de Colette avant de vous la demander en mariage, j'eſpere que vous ne me la refuſerez ni l'un ni l'autre.

Mde. THOMAS.

Comment c'eſt vous Monſieur Clitandre, tout de bon vous voulez.... en verité vous nous faites trop d'honneur & de grand cœur je vous l'accorde.

THOMAS.

J'y conſens itou, j'aime mieux qu'on recharche ma fille que ma femme.

NICOLAS.

Et je n'y consens point moi, jarnigué qu'eu trahison.

MATURINE.

Hé, hé. hé, tu ne trouves pas ça drole, Nicolas.

THOMAS.

Allons ma femme, puisque je n'ons eu qu'une fausse alarme, racommodons nous.

Mde. THOMAS.

Volontiers.

THOMAS.

Dans le fond je vous ai toujours consideré com'une bonne femme.

Mde. THOMAS.

En mon particulier, je vous ai toujours regardé comme un bon homme.

MATURINE.

Qu'il n'en soit plus parlé, ne songeons qu'à nous réjouir. *Elle sort.*

THOMAS, *emmenant sa femme.*

C'est bian dit.

CLITANDER *à Nicolas qui reste stupefait.*

Va je me souviendrai du petit service que tu m'as rendu. *Il emmene Colette.*

NICOLAS.

Allons donc gros gaufſeux, ventregué je m'en vengerons & quand je le rencontrerons ſeul à ſeul je veux bien que le Diable m'enleve ſi je l'y ôtons mon Chapeau. Adieu parſide Colette.

Il ſe retire en criant après Clitandre.

FIN.

LE PRIX DE CYTHERE,

OPERA COMIQUE.

Avec les Airs notés.

Représenté pour la premiere fois sur le Théâtre du Fauxbourg Saint Germain, le 12 Février 1742.

Le prix est de vingt-quatre sols.



A PARIS;

Chez PRAULT fils, Quay de Conty, à la descente du Pont-Neuf, à la Charité.

M. DCC. XLII.

AVEC APPROBATION ET PERMISSION.

APPROBATION.

J'AY lû, par Ordre de Monſeigneur le Chancelier, une Comédie qui a pour titre *Le Prix de Cythere*, & je crois que le Public en verra l'impreſſion avec plaiſir. A Paris ce 16 Février 1742.

Signé, CREBILLON.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos amés & feaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs Seneſchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé PIERRE CLEMENT, Libraire à Paris, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public une Piece intitulée *Le Prix de Cythere, Opera Comique*, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Permiſſion pour ce néceſſaires ; Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de trois années conſecutives, à compter du jour de la datte deſdites Preſentes. Faiſons défenſes à tous Libraires, Imprimeurs, & autres Perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance; , A la charge que ces Preſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la datte d'icelles; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, ſuivant la feüille imprimée, attachée pour modele ſous le contreſcel deſdites Preſentes, que l'Impetrant ſe conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725. Et qu'avant que de l'expoſer en vente, le Manuſcrit ou Imprimé qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Dagueſſeau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier le Sieur Dagueſſeau, Chancelier de France, le tout à peine de nullité des Preſentes : Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Expoſant ou ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucuns troubles ou empêchement. Voulons qu'à la Copie deſdites Preſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage,

foi soit ajoûtée comme à l'original; Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'éxecution d'icelles, tous Actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Versailles le deuxiéme jour du mois de Mars, l'an de grace mil sept cens quarante-deux, & de notre Regne le vingt-septiéme. Par le Roy en son Conseil. *Signé*, SAINSON.

Registré sur le Registre X. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N. 590. Folio 579. conformément aux anciens Reglemens, confirmés par celui du 28 Fevrier 1723. A Paris le 5. May 1742.

Signé, SAUGRAIN, Syndic.



PROLOGUE.

Récité par Mademoiselle DARIMATH.

MESSIEURS, vous attendez, dans la Piece nouvelle,
Le ſtyle vif, léger, charmant.
D'une riante Bagatelle.
L'y trouverez-vous? Nullement;
Nous avons tâché ſeulement
De plaire par le ſentiment.
Ah; par le ſentiment! On nous la donne belle;
C'eſt bien ici ſon élément!
Dit un Cauſtique en ce moment:
Ces gens ont perdu la cervelle,
Je vais ſiffler aſſûrément.
Eh! Monſieur, un peu d'indulgence;
Ou que, du moins, votre ſilence
Laiſſe écouter tranquillement.
Faut-il d'abord qu'on épilogue?
Par tout, le Sentiment fut toujours de ſaiſon:
Eh! pourquoi le banir de notre Dialogue?

A

Souffrez à ce ſujet une comparaiſon.

Les Orangers dans les champs d'Heſperie,
Hauts, touſus, croiſſent par forêts;
Sur leur cîme toujours fleurie,
Les Pommes d'or font briller leurs attraits;
Et les rameaux ſont courbés ſous le faix.
Les Nymphes quittent la prairie,
Pour folâtrer ſous leur ombrage épais;
Et reſpirer à longs traits
Les doux parfums & le frais.
Ces Arbres cultivés en France,
Ont, il eſt vrai, beaucoup dégénéré;
Mais malgré cette différence,
Un Parterre, ſans eux, n'eſt jamais bien paré.
On les voit ſurpaſſer encore,
Quoi qu'ici délicats & nains,
Tous les autres préſens de Pomone & de Flore,
Qui font l'honneur de nos Jardins.

Les ſentimens, Meſſieurs, ſont de pareille eſpece;
Ils ont toujours droit de charmer:
Tranſplantons-les, ils ſe font eſtimer,
Et conſervent leur nobleſſe.

Peut-être eſt-ce une erreur ; daignez nous animer
Dans l'épreuve qu'on en va faire.
Notre deſſein eſt téméraire ;
On n'atteint pas d'abord le Vrai :
Mais lorſque l'on tente un eſſai,
L'unique but, Meſſieurs, eſt de vous plaire :
Ce point ſeul mérite ſalaire.

Fin du Prologue.





ACTEURS.

L'AMOUR.

HEBE'.

UN ASIATIQUE.

UNE GEORGIENNE.

UN ESPAGNOL.

UN FRANÇOIS.

UNE FRANÇOISE.

UN HOLLANDOIS.

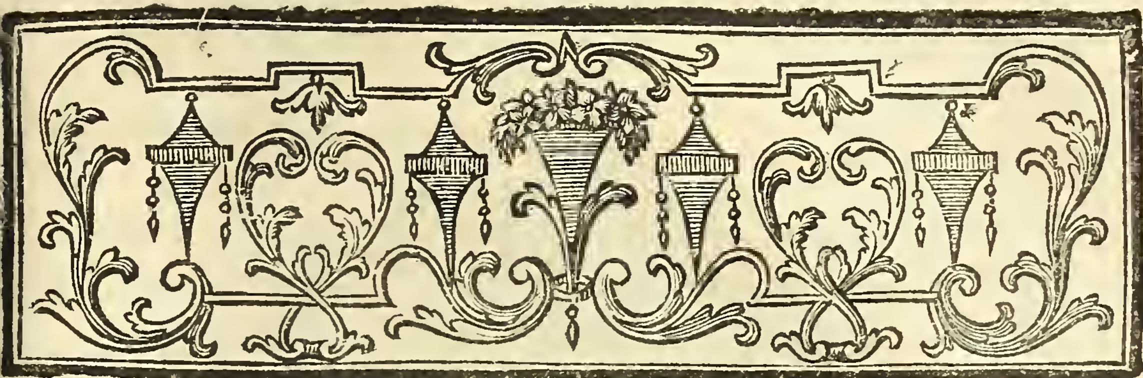
UNE HOLLANDOISE.

UN SAUVAGE.

UNE SAUVAGESSE.

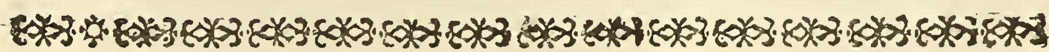
HABITANS de Cythere.

La Scene est dans l'Isle de Cythere.



LE PRIX DE CYTHERE,

OPERA COMIQUE.



SCENE PREMIERE.

L'AMOUR, HEBE'.

L'AMOUR.



MERCURE a-t-il exécuté mes ordres, Charmante Hebé ? A-t-on annoncé le prix que je propose aux Amans de tout Sexe & de toutes Nations ?

HEBE'.

Oui, puissant Amour.

AIR. *A l'ombre de ce vert boccage.*

On sçait déja dans tout Cythere,
Que pour l'Amant le plus épris,

Vénus, votre divine mere,
Réserve trois baisers pour Prix
Et que la plus parfaite Amante ;
Dont vous approuvez les ardeurs,
Obtiendra la faveur charmante,
De triompher de tous les cœurs.

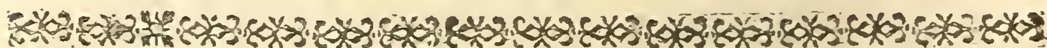
L'AMOUR.

C'est vous, aimable Nymphe, que je charge du soin d'examiner ceux qui se croiront dignes du Prix.

AIR. *De nécessité nécessitante.*

Pour juger ce point qui m'intéresse,
Je veux, Hebé, qu'à vous on s'adresse,
Qui peut mieux se connoître en tendresse,
Que la Déesse de la Jeunesse ?

Je vous quitte afin de laisser le champ libre aux prétendans.



SCENE II.

HEBE', UN HOLLANDOIS, UNE HOLLANDOISE.

HEBE'.

ACquittons nous de l'emploi que l'Amour me donne, mon Sexe est Juge compétent sur ces matieres. Il me vient déja de la pratique.

LE HOLLANDOIS.

Bonjour, Mamselle, enseigne moi Monsié l'Amour.

HEBE'.

Que lui voulez-vous ?

LA HOLLANDOISE.

Nous venir tous deux ensemblement pour avoir la Prix de Cythere.

HEBE'.

C'est à moi qu'il faut s'adresser. Qui êtes-vous ?

LE HOLLANDOIS.

Je vous dire Mamselle, que moi lietre Hollandois, Mamselle, & mon femme que vla lietre Hollandoise aussi pareillement, Mamselle.

HEBE'.

Deux Epoux Hollandois prétendre au Prix de Cythere ! Entre nous, vous ne me paroissez guéres susceptibles de sentimens amoureux.

AIR. *Tant de valeur & tant de charmes.*

L'Amour est un enfant aimable,
Enjoüé, folâtre, & badin;

LA HOLLANDOISE.

Il n'etre ici qu'un franc mutin,
Chez nous lietre plus risonable.

HEBE'.

Faites-moi donc connoître votre façon d'aimer ?

LE HOLLANDOIS.

Nous faire consister le véritable amour dans la mariage.

HEBE'.

Je suis de votre avis, si vous conservez dans les bras de l'Hymen tous les agrémens & la vivacité de l'Amour.

LA HOLLANDOISE.

Oh ! Nous n'entendre rien à tous les jolis petits

ſotiſes des amoureux des autres Nations. Nous commencer d'abord par l'épouſement, & nous faire après connoiſſance.

HEBE'.

C'eſt-à-dire, que votre amour commence où finit celui des autres.

LE HOLLANDOIS.

Sans doute. Moi, par exemple, avoir épouſé mon femme par Lettre de change.

HEBE'.

Comment cela?

LE HOLLANDOIS.

Un jour mon correſpondant de Batavia, envoyer à moi pléſiéres Marchandiſes, & moi trouver ſon fille dans la facture.

HEBE'.

Dans la facture?

LE HOLLANDOIS.

Oui, parblé. L'y avoit: *item j'envoye à vous, Monſié, un fille bien conditionnée, pour en faire votre femme.*

AIR. J'apporte une Plume.

Dans votre famille
Point manquer d'enfans,
Car ce jeune fille
N'avoir que trente ans;
Elle eſt bonne, groſſe, forte,
Vous ſerez content;
Mais le meilleur c'eſt qu'elle apporte
De l'argent comptant.

HEBE'.

Et vous l'avez épouſé à lettre vûë?

LE HOLLANDOIS.

A lettre vûë.

HEBE'.

Sans chercher auparavant à lui plaire ?

LE HOLLANDOIS.

AIR. *Margot ſur la brune.*

Moi n'a point l'adreſſe
De charmer mon Maîtreſſe
En parlant trendreſſe,
En faiſant le galant
L'or que je donne,
Pour moi raiſonne,
De mon perſonne
Fait l'agrément:
On y être aimé pour ſon largent

HEBE'.

A ce que je voi, l'Amour n'eſt chez vous qu'un affaire d'intereſt ?

LA HOLLANDOISE.

Pardonne-moi. L'Amour lietre chez nous la ſoûtien de la Républiqne, autant que le lien du Commerce.

LE HOLLANDOIS.

AIR. *Margot la Ravaudeuſe.*

Moi l'épouſer, Mondame,
Pour avoir un enfant,
Et mon petite femme
M'aime ſi grandement,
Que pour prouver ſon flâme,
Au bout de huit mois
Li m'en donnir trois.

HEBE'.

Voilà une grande preuve de tendreſſe.

LA HOLLANDOISE.

Oh! Nous aller d'abord au ſolide. C'eſt-là ce qui s'appelle du véritable amour, & non ces douceurs vaines, ces amuſemens inutiles qui font perdre le tems aux autres peuples.

AIR. *Hom, hom. Encore vit-on.*

A l'amour tout cela doit nuire,
Où peut conduire
L'excès de ces ſoins familiers?
Il faut produire
Des heritiers,
De peur que la race ne ceſſe,
J'en ai, Déeſſe,
Bien environ un quarteron.
Hom, hom. Encore vit-on

LE HOLLANDOIS.

Moi avoir un Manufacture d'étofes pour mon commerce avec un Manufacture de Sujets pour la République, & mon femme ſeconder moi également dans l'in & dans l'autre.

HEBE'.

C'eſt un tréſor.

LE HOLLANDOIS.

Auſſi, nous vivre tous deux dans un grand union.

LA HOLLANDOISE.

Jamais de débat entre nous, mon mari ne me dire jamais le moindre mot.

LE HOLLANDOIS.

Depuis que nous lietre enſemble, moi ne lui avoir ſeulement pas dit : Comment vous porte toi, mon femme?

HEBE'.

Tout cela eſt fort bien ; mais ce n'eſt pas aſſez pour remporter le Prix.

LE HOLLANDOIS.

Que faut-il donc ?

HEBE'.

Une convenance dans les cœurs plûtôt que dans les biens ; une sympathie étroite, & tous ces petits soins que vous méprisez, & sans lesquels l'Amour ne subsiste point.

AIR. *Pierre Bagnolet.*

Vous n'ignorez de quelle espece
Est un amour tendre & parfait ;
Il y a de la délicatesse,

LE HOLLANDOIS.

Oh ! ce n'estre point là son fait.

HEBE'.

Les François raisonnent plus juste ;
Chez eux l'amour est délicat,

LA HOLLANDOISE.

Si délicat,
Qu'un rien l'abat :
Chez nous plus fort & plus robuste ;
Lietre toûjours en même état.

AIR. *Nous sommes Précepteurs d'Amour.*

Sans jamais pousser de soupirs,
Ni dire de fadaises vaines,
Si nous goûter peu ses plaisirs,
Nous n'éprouver jamais ses peines.

HEBE'.

Et ce sont les peines mêmes qui font valoir ses charmes.

AIR. *Maître Blaise.* ou *Noirs orages.*

Qüand l'orage,
Sur l'Onde exerçe sa rage ;

Les flots jaloux,
Les vents en couroux,
Nous repoussent loin du rivage;
Mais après ce ravage,
Un vent doux
Rend le calme & nous encourage,
On suit son cours,
C'est l'image de nos amours
Soupçon, dépit,
Tout s'assoupit,
A de tristes soupirs
Succedent les plaisirs.

Je ne puis vous adjuger le Prix, votre union n'est qu'un trafic, vous n'avez jamais connu l'Amour.

LE HOLLANDOIS.

Hé bien, nous ne vouloir pas le connoître davantage, notre Commerce en aller beaucoup plé mieux. Bonjour Mamselle.



SCENE III.

HEBE', UN ASIATIQUE, UNE GEORGIENNE, Esclaves suivantes

HEBE'.

J'Aperçois un Asiatique suivi de ses femmes. Que demandez-vous, Seigneur?

L'ASIATIQUE.

Air. *Vivir, vivir grand Sultana.*

Je veux le Prix de Cythere,

HEBE'.

Sur quoi fondez-vous vos prétentions?

L'ASIATIQUE.

AIR. *Des Bostangis de l'Europe galante.*

Bien mieux qu'en ce séjour,
Dans les Sérails d'Asie,
Régne le charmant amour.
Une foule choisie
D'objets plus beaux que le jour,
Y compose sa Cour.
C'est-là que sous ses loix
On fait un libre choix.
Tout s'enflâme à ma voix :
Des belles l'heureux esclavage,
Maintient mes droits.
Là, de sa liberté,
Le Sexe est peu tenté.
Quel bien plus doux l'en dédommage?
La volupté.

AIR. *Dormez-vous! Quoi le sommeil même à table?*

Tous mes vœux
Sont comblés quand je soupire.
Sans martire
Je suis amoureux.
Vingt beautés que toûjours jadmire,
Ont l'art de suffire
A mes feux.
Par leurs yeux
Le doux plaisir qui m'inspire,
Doucement m'attire
Dans ses nœuds.
Tous leurs cœurs sont sous mon empire;
En un mot, pour être heureux,
Je n'ai qu'à dire :
Je le veux.

HEBE'.

Ce n'est pas assez d'être heureux, il faut que

l'objet de notre paſſion jouiſſe de la même félicité.

L'ASIATIQUE.

Toutes mes Eſclaves partagent mon bonheur & mes bienfaits. Conſtant au ſein de l'inconſtance, mon imagination vagabonde va, revient, s'arrête & parcourt le cercle enchanteur des beautés qui m'environnent : toutes, ſe diſputent l'heureux avantage de me plaire ; & leur émulation m'offre, ſans ceſſe, des charmes renaiſſans qui renouvellent mes deſirs.

AIR. *Ah ! que je me laſſe d'être d'un Procureur le valet.*

Un bon Jardinier arroſe
Avec ſoin, ſoir & matin ;
Le parterre de ſon jardin ;
Il fait éclore la roſe,
Il rame le jaſſemin ;
Il élague l'œillet, le thym ;
Moi, d'une ardeur auſſi vive ;
Toutes les fleurs je cultive
Dans mon joli joliet,
Toutes les fleurs je cultive
Dans mon joli Jardinet.

HEBE'.

Vous avez de l'occupation.

AIR. *Vous qui vous moquez par vos ris.*

Mais la vingtiéme part d'un cœur
Eſt bien peu, je vous jure,
Et de cette injuſte rigueur,
L'Amour je crois murmure,
Le pauvre enfant tombe en langueur
Faute de nourriture.

L'ASIATIQUE.

Ah ! Perſonne n'aime avec autant d'excès que moi.

HEBE'.

Quelle en eſt la preuve?

L'ASIATIQUE.

Ma jalouſie. Mes eſclaves me ſont ſi cheres ; que je n'épargne rien pour me les conſerver : je préfererois le trépas à leur perte.

HEBE'.

C'eſt quelque choſe.

L'ASIATIQUE.

Ce n'eſt pas tout.

AIR. *Dormir eſt un tems perdu.*

Je les eſtime ſi fort,
Ma flâme eſt ſi vive,
Que quand l'implacable ſort
Ne voudra plus que je vive ;
J'ordonne tant j'ai d'amour,
Que chacune en même jour
Dans le tombeau me ſuive.

HEBE'.

Oh! Ceci eſt de trop. Qu'en penſe ces belles ?

LA GEORGIENE.

Je répondrai avec la permiſſion du Souverain Seigneur de mes penſées, qu'il eſt le maître de ſes eſclaves ; nous ſommes ſon bien, c'eſt à lui d'en diſpoſer.

HEBE'.

Cette ſoûmiſſion eſt-elle bien ſincere ? N'enviez vous point la douce liberté des Européennes ?

LA GEORGIENE.

Nullement. Je ſuis Georgiene, eſclave née des plaiſirs d'un maître : je ne déſire point un bien dont j'ignore les douceurs.

HEBE'.

J'ai peine à vous croire.

LA GEORGIENE.

Une petite Fable peut vous convaincre. Voyons.

LE SERIN ET LE MOINEAU.

FABLE.

LA GEORGIENE.

Dans les beaux jours de l'Eté;
Un petit Moineau volage,
Tout boufi de vanité,
Insultoit à l'esclavage
D'un Serin né dans la cage.
Oh! charmante liberté!
Disoit-il en son ramage,
Au sein des airs je voyage;
Je dors couvert d'un feüillage;
Je folâtre sous l'ombrage;
Là, sur des grains je fourage;
Ici, je trouve un rivage,
Où sur un sable argenté,
L'eau coule en sa pureté;
J'y bois avec volupté.
Après un grand étalage
Il va d'un autre côté,
Le Serin en oiseau sage,
Ne l'avoit pas écouté.
L'Hyver tout change de face;
La beauté des Cieux s'efface:
Rien dans les Champs; l'eau se glace;
Aux Oiseaux on fait la chasse:
Le Moineau revint enfin,
Tranci, demi mort de faim;

Prier qu'on lui donne place
Dans la cage du Serin,
En tout tems pleine de grain.
Le Serin à ſon tour le fronde,
Et lui dit avec équité :
Genti moineau qui court le monde ;
Tu reviens bien gras de ta ronde ;
Voi, par ce qu'il t'en a coûté,
Qu'une liberté vagabonde,
Vaut beaucoup moins, tout bien compté ;
Qu'une douce captivité.

L'ASIATIQUE.

Que dites-vous à cela, Déeſſe?

HEBE'.

Qu'il n'eſt point d'heureux eſclave s'il n'eſt volontaire, & ſi l'Amour n'en fait les charmes.

L'ASIATIQUE *à la Georgiene.*

Continuez, fleur de beauté, à juſtifier des ſentimens qui vous rendent dignes du Prix de Cythere, auſſi-bien que moi.

LA GEORGIENE.

Je ne le deſire, Seigneur, que pour vous en faire hommage.

HEBE'.

AIR. *Quand le péril eſt agréable.*

Ses ſentimens ſont donc les vôtres ?
Et vous l'aimez beaucoup?

LA GEORGIENE.

Hélas !
Pourquoi ne l'aimerois-je pas ?
J'en ai bien aimé d'autres.

HEBE'.

Ah ah! Que dites-vous à cela, Seigneur patron ?

L'ASIATIQUE.

Que tous les différens maîtres qui l'ont possedée devoient jouir des mêmes priviléges.

LA GEORGIENE.

Je me suis toujours fait gloire d'une entiere soumission à leurs ordres.

HEBE'.

Et vous croyez par-là mériter le Prix ?

LA GEORGIENE.

Sans doute. N'est-ce pas une vertu de sçavoir commander à son cœur, de surmonter souvent ses dégoûts en faveur de celui qui nous achete ? car tous les hommes ont les mêmes droits sur notre amour ; naissons-nous plûtôt pour l'un que pour l'autre ?

HEBE'.

AIR. *Monsieur, en vérité.*

Si quelque Patron inconnu
De vous faisant emplette,
Vous disoit d'un air ingénu :
Je t'aime, ma poulette ;
Accorde-moi ton petit cœur.

LA GEORGIENE.

Je répondrois d'un air honnête,
M'y voilà prête ;
En vérité, Seigneur,
Vous me faites bien de l'honneur.

HEBE'.

AIR. *Tout cela m'est indifférent.*

S'il vous disoit, après cela :
Prouve-moi ce que tu dis là.
Que répondriez-vous, ma chere ?

LA GEORGIENE.

Refrain.

Tout comme il vous plaira,
Larira,
Tout comme il vous plaira.

HEBE'.

AIR. *Tâtez-en, tourlouriretté.*

Et puis, si son ardeur gourmande;
Vouloit une preuve trop grande;
Qu'un baiser lui fit apétit?
A cela, qu'auriez-vous à dire?

LA GEORGIENE.

AIR. *Très-volontiers, fort volontiers.*

Très-volontiers, fort volontiers, beau sire;
Je suis à vous;
Cela m'est doux;
Votre ordre doit suffire.

HEBE'.

AIR. *Ma mere étoit bien obligeante.*

Vous êtes par trop obligeante;
Je crois qu'on ne peut l'être plus.

LA GEORGIENE.

AIR. *Le Confiteor.*

Les attraits qui nous sont donnés
Ne sont pas faits pour notre usage;
Aux hommes ils sont destinés.
A la nature on fait outrage
En s'opposant à leurs desirs;
Lorsque l'on naît pour leurs plaisirs.

HEBE'.

Qu'osez-vous dire? De pareils sentimens dégradent la beauté, & doivent révolter une ame

délicate ; le Sexe eſt né libre & ſon cœur eſt moins un tribut qu'une récompenſe.

AIR. *Tu m'as juré foi d'honnête homme.*

Sexe charmant, dont le partage
Eſt de régner ſur tous les Rois,
Connoiſſez mieux votre avantage;
Et jouiſſez de tous vos droits.
Quand vous devez donner des loix,
Vous rendez un ſervile hommage :
Souveraines de l'Univers
Eſt-ce à vous de porter des fers ?

L'ASIATIQUE.

Vous pouviez vous paſſer de lui donner un ſemblable conſeil.

HEBE'.

Apprenez comme on aime en Europe.

AIR. *Nous jouiſſons dans nos Hameaux d'une douceur parfaite.*

Savoir contraindre ſes deſirs
Pour nous c'eſt une gloire.
Un tendre amant par des ſoupirs
Achette ſa victoire :
C'eſt le cœur ſeul qui fait ſentir
Un bien .... un bien ſuprême !
La douce attente du plaiſir
Vaut tout le plaiſir même.

LA GEORGIENE.

Oh ! je vous avoue que l'on ne connoît point en Aſie une pareille vertu ; mais je ſoupçonne que nous ſommes de meilleure foi.

AIR. *Le tout par nature.*

Mettre la contrainte à part,
En nous ſeroit-ce un écart ?

Vos amans pétris de fard
Nourriſſent l'impoſture :
Chez eux l'amour eſt un art,
Chez nous c'eſt la nature.

HEBE'.

Vous avez beau dire, je ne puis vous juger que ſur les uſages de Cythere : les vôtres y ſont trop oppoſés. Voici comme je penſe à l'égard de vous deux : Seigneur, votre paſſion jalouſe & deſpotique, effarouche l'Amour ; & vous, belle eſclave, votre ſoumiſſion s'avilit. Réformez-vous l'un & l'autre.

L'ASIATIQUE.

J'y perdrois trop. Adieu, Déeſſe.



SCENE IV.

HEBE', UN ESPAGNOL.

HEBE'.

AH ! voici le contraſte, un Eſpagnol.

L'ESPAGNOL.

AIR. *Folies d'Eſpagne.*

Charmante Hebé, ſi l'amour, la conſtance,
Accompagnés des ſoins les plus ſoumis,
En ce grand jour obtiennent récompenſe,
Qui mieux que moi doit ſe flatter du Prix ?

HEBE'.

Il faut me détailler vos droits.

L'ESPAGNOL.

AIR. *La liberté d'elle-même est charmante.*

J'ai de tout tems surpassé les modéles,
Des cœurs fidéles,
Tendres, constans,
Sans jamais la traiter de cruelle :
Sous le balcon de ma chere Isabelle
J'ai soupiré pendant vingt ans.

HEBE'.

Voilà une constance à l'épreuve; mais ce n'est pas un titre suffisant que d'avoir vieilli sous les fenêtres de sa maîtresse; il faut en Amour quelque chose de plus que la spéculation.

L'ESPAGNOL.

AIR. *C'est ce qui vous enrhume.*

Oh, pour m'introduire dans la maison,
J'assiége sa porte en toute saison,
Au serein, à la brune,
Pleurant mes ennuis,
J'y passe les nuits,

HEBE'.

C'est ce qui vous enrhume.

La fortune ne vous a-t elle jamais offert l'occasion de converser de plein pied avec votre maîtresse ?

L'ESPAGNOL.

Pardonnez-moi, & je dois pour ma gloire vous faire part de mon avanture.

HEBE'.

Oh ! voyons, voyons.

L'ESPAGNOL.

Je suis entreprenant de mon naturel.

HEBE'.

Hé bien !

L'ESPAGNOL.

AIR. *La nuit dans les bras du repos.*

En faiſant ma ronde, une nuit,
Je vois ſa porte à demi cloſe;
J'entre & parviens juſqu'au réduit
Où mon inhumaine repoſe;
D'un courage ſans pareil,
A tout hazard je m'expoſe;
Elle goûtoit le ſommeil,
Et j'attens en paix ſon réveil.

HEBE'.

Ah, vous joignez la prudence au courage!

L'ESPAGNOL.

AIR. *Il faut l'envoyer à l'école.*

Frappé de ſon divin aſpect,
Je la pris pour une Déeſſe,
Ma tendreſſe,
Fit auſſi-tôt place au reſpect:

HEBE'.

Mais un baiſer du moins ſe volle ?

L'ESPAGNOL.

J'aurois commis un attentat.

HEBE' *à part.*

Oh, le fat!
Il faut l'envoyer à l'école.

(*haut.*)
Votre Déeſſe fit-elle long-tems durer l'extaſe ?

L'ESPAGNOL.

Ah, je l'aurois ſouhaité, Qu'Iſabelle me paroiſſoit charmante!

AIR. *Joconde nouveau.*

Hélas! mes regards curieux
Avoient pleine franchise;
Elle ouvre enfin sur moi les yeux,
Mais quelle est sa surprise!
Le cœur saisi d'étonnement,
Cette beauté févere,
N'a pas la force seulement
D'exprimer sa colere.

HEBE'.

Comment en agîtes-vous avec une colere de cette espece?

L'ESPAGNOL.

En téméraire. Isabelle ne s'apperçoit pas que la surprise où elle est, m'offre ses charmes dans un état qui rappelle toute la vivacité de mon amour.

AIR. *Cher Alain! quel sujet nous agite.*
12e. *Air noté de la Chercheuse d'Esprit.*

J'oublie à l'instant les égards,
Et mon ardeur accroît son trouble.
Trop animé par ses regards,
Mon audace à l'instant redouble;
J'embrasse & presse ses genoux,
En lui disant: souffrez, ma chere,
Souffrez en ces momens si doux,
Que je vous jure un respect sincere.

HEBE'.

Quelle témérité. Eh! comment prit-elle la chose?

L'ESPAGNOL.

A cette protestation accompagnée d'une action aussi hardie, elle retombe demi-pâmée de courroux & de saisissement.

HEBE'.

Elle a dû vous sçavoir bon gré de votre modération.

L'ESPAGNOL.

C'est tout le contraire ; bien loin de rendre justice à la noblesse de mon procedé, elle sort de sa létargie pour se livrer à toute sa colere en me voyant gagner l'escalier.

AIR *Du haut en bas.*

Elle s'emporte, elle me traite
Du haut en bas ;
A peine étois-je au premier pas,
Que pour mieux hâter ma retraite,
Elle accourt, me pousse & me jette
Du haut en bas.

HEBE'.

Voilà une fille bien indifférente !

L'ESPAGNOL.

Depuis ce tems elle n'ouvre plus ses jalousies pour écouter mes plaintes amoureuses.

HEBE'.

Quelle ingratitude !

L'ESPAGNOL.

Mais il me reste une ressource.

AIR. *Tarare ponpon.*

Je puis, si j'ai le Prix, toucher son cœur barbare ;
Je puis, si j'ai le Prix,
Surmonter ses mépris ;
Alors de ma Guitare,
Le tendre & joli son
L'adoucira,

HEBE'.

Tarare!
Pon pon.

Il eſt tems de vous déſabuſer, mon cher. Le Prix n'eſt pas pour vous.

L'ESPAGNOL.

Comment! Un Amant qui ſait retenir la bride à ſes deſirs par excès d'amour; conſtant malgré les rigueurs, & dont les égards....

HEBE'.

Tout cela vous nuit.

AIR. *Pour bien peindre une femme.*

Le trop d'égards nous glace
Et d'un tems précieux,
Tout autre à votre place,
Eût profité bien mieux;
Un amant ennuyeux
De notre cœur s'efface;
Sçachez, amant tranci,
Qu'ici,
Un timide reſpect,
Suſpect,
Fâche plus que l'audace.

L'ESPAGNOL.

Mais....

HEBE'.

Il ſuffit, je m'y connois, j'ai prononcé.

AIR. *Je ſommeille.*

Quand l'Eſpagnol, plaintif amant,
Soupire & pleure ſon tourment,
On ſommeille.
J'aime mieux un François actif,
Quoique ſouvent un peut trop vif:
Cela réveille.

SCENE V.

HEBE', UN FRANÇOIS; UNE FRANÇOISE.

LE FRANÇOIS.

SErviteur, Déesse, nous sommes François,
Vous le voyez, qu'on nous donne le Prix.

HEBE'.

Il faut subir un petit examen.

LA FRANÇOISE.

AIR. *Il n'est point au Jardin d'Amour de rose sans épine.*

Mille amans, en ce séjour,
Pour ce Prix, beauté divine,
Viendroient en vain tour à tour.
Nous brillons dans cette Cour;
C'est à nous qu'on le destine.
Chaque jour,
Toureloure-lour,
Tourelour-tontine,
Nous cueillons au Jardin d'Amour
La rose sans épine.

HEBE'.

AIR. *Ce n'est qu'en France.*

Pour obtenir un Prix si doux,
Quels titres brillans avez-vous?

LE FRAFÇOIS.

L'agréable & vive inconstance.

LA FRANÇOISE.

Où trouver l'Amour ſans chagrin,
Toujours content, toujours badin,
Ce n'eſt qu'en France.

LE FRANÇOIS.

Chez nous l'Amour n'eſt jamais une paſſion; mais un arrangement dont le plaiſir eſt le principe, le lien & l'objet.

LA FRANÇOISE.

Chez nous la déclaration eſt douce, l'épreuve courte, les plaiſirs vifs, la fin tranquille.

LE FRANÇOIS.

J'aime aujourd'hui Madame, elle m'idolâtre; demain, nous nous quitterons ſans jalouſie, ſans dépit, ſans éclairciſſement.

HEBE'.

Voilà une maniere d'aimer fort commode.

LA FRANÇOISE.

AIR. *Jeune Etranger, veux-tu ſçavoir. Des Fêtes Vénitiennes.*

De l'empire du Dieu des cœurs,
Nous avons aplani la route;
On eſt heureux ſans qu'il en coûte,
Conſtance, ſoins, ſoupirs & pleurs;
Langueurs,
Douleurs,
Douceurs,
Fadeurs.

LE FRANÇOIS.

On ne peut nous refuſer le Prix ſans ingratitude.

LA FRANÇOISE.

MENUETS DE M. DE ROCHET.

Quelle douceur dans mon cœur.

PREMIER MENUET.

Par mes exploits,
A la fois,
Je ſoumets mille Amans ſous mes loix;
Du Dieu d'Amour,
Chaque jour
J'augmente la Cour:
Il m'en coûte en détail,
Un coup d'éventail,
Un tendre regard,
Un ſouris mignard,
Chacun a ſa part,
Et tous ſont dupes de mon art.

IIe. MENUET.

J'attends du fils de Cypris,
Le Prix;
J'ai vaincu juſqu'au jourd'hui,
Pour lui,
Et je cours avec ardeur
De victoire en victoire,
Sans livrer mon cœur.

HEBE'.

Il eſt moins doux de charmer
Que d'aimer.

LA FRANÇOISE.

J'y trouve plus de gloire;
J'aime, mais d'un feu léger,
Et de trop m'engager
J'évite le danger.

IIIe. MENUET.

L'Amour a des aisles en partage,
Pour voler de plaisirs en plaisirs;
Le volage,
En oiseau de passage,
Suit les zéphirs,
Le badinage,
Remplit ses loisirs,
Suffit à ses desirs.
L'Amour a des aisles en partage,
Pour voler de plaisirs en plaisirs.

HEBE'.

Oubliez-vous que la fidélité....

LE FRANÇOIS.

Oh parbleu, la fidélité aussi-bien que la jalousie est un monstre étranger que nous ne connoissons point.

LA FRANÇOISE.

AIR. *Je meurs d'amour, hé bien tampis.*
3e. *Air noté de la Chercheuse d'Esprit.*

On dépeint l'Amour dans l'enfance;
Il en a toute l'inconstance:
Aussi-tôt qu'il voit un bijou,
Jou jou.
Pour l'obtenir il pleure, il presse:
Par ses cris redoublés, il fait si bien qu'il l'a,
Ah! Ah!
Mais d'abord il le laisse,
Dès qu'il voit un autre Joyau,
Oh! Oh!
Ce dernier l'interesse.
Oui, l'objet le plus beau
N'est que le plus nouveau,
Nous le voyons dans ce tableau.

HEBE'.

Vous expliquez fort mal les attributs du charmant Dieu de Cythere.

AIR. *Je passe la nuit & le jour.*

Les aisles qu'on donne à l'Amour,
Nous marque sa vîtesse extrême
A suivre, à servir nuit & jour,
Avec ardeur l'objet qu'il aime :
Et si l'on le dépeint en enfant,
C'est qu'il doit aller en croissant,
En augmentant,
En grandissant.

LA FRANÇOISE,

Bon ! Il languit en vieillissant.

LE FRANÇOIS.

Tenez, entre nous, je crois qu'un Amant constant n'est purement qu'un être de raison.

LA FRANÇOISE.

AIR. *Ton humeur est Catherine.*

L'Amour à nous vaincre est preste,
Mais la défaite d'un cœur
Lui devient souvent funeste;
Il meurt dès qu'il est vainqueur ;
Ainsi quand le Frelon blesse,
Il succombe à son effort ;
Son aiguillon qu'il nous laisse,
Est la cause de sa mort.

LE FRANÇOIS.

Triolet.

L'honneur de passer pour constant,
Ne vaut pas la peine de l'être.
Doit-on briguer sincerement
L'honneur de passer pour constant,

Près de l'objet le plus charmant ?
C'eſt bien aſſez de le paroître,
L'honneur de paſſer pour conſtant
Ne vaut pas la peine de l'être.

LA FRANÇOISE.

AIRS *notés à la fin.* Ier. *Air.*

Ainſi qu'une Hyrondelle,
Par cent détours nouveaux,
Friſe du bout de l'aiſle
La ſurface des eaux ;
Je voltige où m'entraîne
Un inconſtant deſir :
Sans connoître la gêne,
J'effleure le plaiſir.

HEBE'.

Vous aurez peine à faire goûter ici votre ſyſtême ; il faut qu'une ardeur mutuelle ait pour but une union ſolide.

LA FRANÇOISE.

Ah Ciel ! Que dites-vous-là. Voudriez-vous inſinuer le mariage ?

HEBE'.

Pourquoi non ?

LE FRANÇOIS.

L'Hymen & l'Amour ſont les deux extrêmes ; tout le monde ſait cela.

LA FRANÇOISE.

Nous en avons mille preuves dans la nature.

AIRS *notés.* IIe. *Air.*

Le Roſſignol qui fait l'amour,
Toujours chante.
Sa voix touchante,
Sur tous les tons, ſéduit, enchante ;
Fredonne nuit & jour,

Mais

Mais au bout d'un mois, quel dommage !
Adieu tous ces accens gentils ;
bis. { Il cesse son tendre ramage,
Si-tôt qu'il a vû ses Petits.

LE FRANÇOIS.

Tout cela justifie assez notre façon de penser ; & vous n'hesitez plus, sans doute, à nous juger dignes du prix ?

HEBE'.

C'est ce qui vous trompe. Il n'y a point de véritable amour sans constance ; & vous n'êtes point amoureux.

AIR. *Une faveur, Lisette.*

Notre Prix ne se donne
Qu'à la sincerité.
Votre amour, ma mignone,
N'est rien que vanité,
Et cet amant folâtre
En servant vos appas,
Soi-même s'idolâtre,
Non, non, vous n'aimez pas.

LE FRANÇOIS.

J'appelle d'un pareil jugement.

LA FRANÇOISE.

Je voudrois bien sçavoir à qui vous reservez le prix ? Ah ah ! Est-ce à ces figures qui se présentent ?

HEBE'.

Il faut les examiner. Ce sont des Sauvages.





SCENE VI.

HEBE', LE FRANÇOIS, LA FRANÇOISE, UN SAUVAGE, UNE SAUVAGESSE.

HEBE' *aux Sauvages.*

NE fuyez pas. Prétendez-vous au Prix, mes enfans ?

LE SAUVAGE.

Ma chere Aurore peut le remporter.

AIR. *Je suis un croustilleux Chasseur.*

Je ne viens que pour me former ;
Car mon ignorance est profonde....

HEBE'.

Qui sçait plaire, qui sçait aimer,
A tout l'esprit du monde.

LA SAUVAGESSE.

Mon cher Itis, toi seul mérites le Prix, c'est à toi de prendre, pour modele, l'Amante qui le remportera, afin de t'aimer autant que tu es digne de l'être.

LE SAUVAGE & la SAUVAGESSE *ensemble.*

Duo d'Issé. *C'est moi qui vous aime.*

C'est moi, moi, qui t'aime le moins tendrement.

LA FRANÇOISE.

Ha, ha, ha ! Les droles d'Amoureux. Ils prennent le contrepied de l'Opera !

LE FRANÇOIS.

Voilà un Amour bien ſauvage.

LA SAUVAGESSE.

Ne cherche pas à aimer davantage, Itis ; ne m'aime-tu pas de tout ton cœur ?

LE SAUVAGE.

AIR. *Prends, mon Iris, prends ton verre.*

Oui, je t'aime, je t'adore ;
Eſt-ce aſſez de tout mon feu ?
Tu mérites plus, Aurore,
J'en dois faire ici l'aveu. (FIN.)
Mais l'amour, l'amour lui-même,
Dont l'ardeur doit être extrême,
T'aimeroit encore trop peu.
Oui, je t'aime, &c.

LA FRANÇOISE.

Comment donc ? Il n'a pas tant de tort.

LE FRANÇOIS *examinant la Sauvageſſe.*

La friponne eſt jolie !

HEBE'.

(*à la Sauvageſſe.*)

Interrogeons les. Belle Aurore, pourquoi aimez vous Itis ?

LA SAUVAGESSE.

Parce qu'il eſt aimable.

HEBE' *au Sauvage.*

Et toi, pourquoi l'aime-tu ?

LE SAUVAGE *montrant Aurore.*

Regardez-la.

HEBE'.

AIR. *Nous autres bons Villageois.*

Mais, en faiſant un tel choix,
N'as-tu point cherché la naiſſance ?

LE SAUVAGE.

On naît égaux dans nos Bois.

HEBE'.

N'as-tu point cherché l'opulence ?

LE SAUVAGE.

Nos cœurs en formant leur lien,
Ne connoissent ni tien, ni mien;
La nature est tout notre bien.
Elle ne nous refuse rien.

HEBE'.

AIR. *Il étoit un Moine blanc.*

'Aurore a de la beauté.
L'aime-tu par vanité ?

LE SAUVAGE.

Je l'aime pour elle-même ;

LA SAUVAGESSE.

J'aime Itis aussi de même.

LE SAUVAGE.

AIR. *Cela m'est égal.* 3e. *Air noté.*

Lui plaire est mon principal ;
Et quoique son choix m'honore ;
M'en vanter seroit fort mal :
Content d'être aimé d'Aurore,
Qu'on le sçache ou qu'on l'ignore,
Cela m'est égal.

LA FRANÇOISE.

J'avoue qu'on doit être flatté d'un pareil hommage.

LE FRANÇOIS *à la Françoise.*

Madame, permettez-moi de déranger un peu leur petite inclination.

LA FRANÇOISE.

J'y penſois. Déeſſe, nous allons vous montrer un échantillon de notre pouvoir.

HEBE'.

Je ne m'y oppoſe point.

LE FRANÇOIS *à la Sauvageſſe.*

Venez-ça, la belle enfant : on a des deſſeins ſur votre perſonne.

LA FRANÇOISE *au Sauvage.*

Beau garçon, regardez-moi : on vous veut du bien.

LA SAUVAGESSE.

Mon cher Itis.

LE SAUVAGE.

Ma petite Aurore.

LE FRANÇOIS.

Ils ne nous écoutent pas.

LA FRANÇOISE.

Ils ſe careſſent, ſans daigner nous répondre.

AIR. *Des voyages de l'Amour.* 4e. *Air noté.*

(*au Sauvage.*)

En m'aimant
Tu goûteras un ſort charmant ;
Et j'offre à tes déſirs
L'opulence & les plaiſirs.

LE SAUVAGE.

Offrez plus encore.
De l'amour de ma chere Aurore ;
Quel tréſor plein d'attraits,
Me dédommageroit jamais ?

HEBE' *aux François.*

Vos efforts
Ne rendent leurs nœuds que plus forts.

Vous ajoûtez un prix
Aux feux d'Aurore & d'Ytis.

LE FRANÇOIS *à la Sauvagesse.*

Vien fixer un Marquis;
Vois ces yeux attendris,
Ce souris;
Ton cœur n'est point épris?
De tes mépris
Ma foi je suis surpris.

LA SAUVAGESSE *au François.*

Dans nos bois
Nous ne faisons jamais qu'un choix;
Le don d'un cœur léger
Ne feroit que t'outrager.

LA FRANÇOISE.

Rien n'égale mon dépit, je sacrifierois volontiers toutes mes conquêtes pour être aimée de ce petit homme.

LE FRANÇOIS.

Je suis piqué, il n'en faut pas davantage pour me rendre constant.

LE SAUVAGE.

Si l'on ne peut être digne du Prix qu'en faisant une infidélité nous retournons dans nos Forêts.

HEBE'.

Demeurez, demeurez.

AIR. *Le charmant Berger que j'aime.*

Ce beau séjour a de quoi plaire,
A Cythere restez tous deux.

LE SAUVAGE & la SAUVAGESSE.

Non, je trouve par tout Cythere,
Où je vois l'objet de mes feux.

HEBE'.

Vous avez enfin l'avantage;
Je dois vous donner mon ſuffrage,
Belle Aurore, amoureux Ytis,
Vous méritez tous deux le Prix.

LE SAUVAGE.

Lorſque l'on s'aime avec tendreſſe,
Rien de plus ne ſçauroit flatter.

LA SAUVAGESSE.

Qu'a-t-on beſoin du Prix, Déeſſe,
C'eſt aſſez de le mériter.

HEBE'.

Vous ignorez apparemment l'un & l'autre, la récompenſe qui vous attend.

AIRS *notés.* 5e. *Air.*

Ytis tes feux ont la victoire,
Vénus va te combler de gloire;
Trois de ſes baiſers te ſont dûs.

LE SAUVAGE.

Pour rendre mon bonheur ſuprême,
Troquons les baiſers de Vénus,
Contre un ſeul de l'objet que j'aime.

HEBE'.

Aurore ne ſera pas ſi difficile, l'Amour lui reſerve le don de plaire univerſellement.

LA SAUVAGESSE.

Oh, qu'il garde ſon preſent pour une autre.

HEBE'.

AIR. *Non je ne ferai pas, &c.*

Eh quoi vous refuſez un bien ſi déſirable?

LA SAUVAGESSE.

Ce n'eſt qu'aux yeux d'Ytis que je veux être aimable;

HEBE'.

Vous verrez tous les cœurs ſoumis à votre loi,

LA SAUVAGESSE.

Le cœur de mon amant eſt l'univers pour moi.

LE FRANÇOIS

Madame, l'amour naïf l'emporte ſur le nôtre.

LA FRANÇOISE.

Il faut s'en conſoler, & nous dédommager à force de conquêtes; dépeuplons Cythere d'Amans fidéles. Suivez-moi.

SCENE DERNIERE.

HEBE', L'AMOUR, LE SAUVAGE, LA SAUVAGESSE.

HEBE'.

AMour, voilà les ſeuls Amans que vous devez récompenſer; mais ils refuſent le Prix.

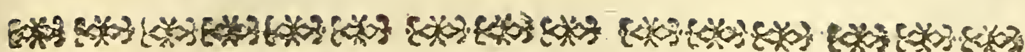
L'AMOUR.

Ils en ſeroient indignes s'ils l'avoient accepté, j'ai pris ſoin moi-même de les inſpirer.

AIR. *Du Cap de Bonne Eſperance.*

Des ardeurs toûjours nouvelles
Rendront leurs jours fortunés.
Que ces Amans pour modeles,
A Cythere ſoient donnés.
Que les Graces les couronnent;
Que les Jeux les environnent,
Venez, venez jeunes cœurs,
Reconnoître vos vainqueurs.

Fin de l'Opera Comique.



DIVERTISSEMENT.

AIR chanté par la SAUVAGESSE.

VIEN, doux Vainqueur,
Dieu de Cythere épuiſe tous tes traits
Sur mon cœur!
Tu ne pourras jamais
Augmenter mon ardeur. (*Fin.*)

Que j'aime mon cher amant!
Ah, qu'il me paroît charmant!
Oui, je l'aime autant qu'il m'aime,
Quel bonheur éclatant !
L'Amour conſtant
N'a pour prix que ſoi-même.

Vien, doux Vainqueur, &c. (*au mot fin.*)

Je me ris
Des biens de la fortune,
La Grandeur eſt importune ;
Je ne veux qu'Ytis,
Ses feux
Rempliſſent tous mes vœux.
Doux Vainqueur,
Dieu de Cythere, &c. (*au mot fin.*)

AIR chanté par la FRANÇOISE.

L'Inconſtance eſt un bien flateur,
Il faut voler, en amourette,
De fleurette en fleurette. (*Fin.*)

L'Abeille légere & coquette

Ne compoſe jamais ſon miel plein de douceur,
Du butin d'une ſeule fleur ;
Du Lys à la Violette
Elle voltige avec ardeur.
L'Inconſtance eſt un bien flateur ;
Il faut voler, en amourette,
De fleurette en fleurette.

Dans une riante Prairie
Fleurie,
Brille plus d'une couleur ;
Une Belle dans le jeune âge
Engage
A ſa ſuite plus d'un cœur.
L'Inconſtance eſt un bien flateur ;
Il faut voler, en amourettte,
De fleurette en fleurette.

VAUDEVILLE.

HEBE'.

QUI ſait bien aimer, ſait nous plaire ;
Un Sauvage a l'art néceſſaire ;
Et c'eſt lui qu'au galant Marquis
Je préfere :
Sans étude on obtient le Prix
De Cythere.

LA HOLLANDOISE.

Sans goûter li plaiſirs folâtres
Dont François li ſont idolâtres,
Moi vais au but, & de vingt fils
Lieſtre mere :
N'ai-je pas bien gagné ſti Prix
De Cythere.

L'ASIATIQUE.

Vingt Beautés regnent ſur mon ame,
A ma voix l'Amour les enflâme

Au milieu des Jeux & des Ris:
Pour me plaire,
Toutes viennent m'offrir le Prix
De Cythere.

LA GEORGIENNE.

Chaque Amant a droit de me plaire;
Sans jamais m'éprouver contraire;
Je n'ai ni haine, ni mépris,
Ni colere:
Et j'accorde toûjours le Prix
De Cythere.

L'ESPAGNOL.

Vain respect, tu n'es qu'une injure;
Je serai plus hardi, j'en jure;
On est, quand on est bien épris,
Témeraire:
Je ne manquerai plus le Prix
De Cythere.

LA FRANÇOISE.

Tous mes jours sont des jours de Fêtes;
Chaque instant étend mes conquêtes;
Dans tous les Cercles de Paris,
Je sai plaire:
N'est-ce pas obtenir le Prix
De Cythere.

LE FRANÇOIS.

Volupté douce & passagere
Je t'atteins d'une aîle légere,
Au milieu des Jeux & des Ris;
Sans mystere
Je cueille à tout moment le Prix
De Cythere.

LE SAUVAGE.

On couronne, charmante Aurore,
Un amour que tu fis éclore;
Sans toi peut-on bien être épris,
O ma chere!
C'est à toi que je dois le Prix
De Cythere.

LA SAUVAGESSE.

L'un à l'autre jamais contraire,
Nous cherchons en tout à nous plaire;
Le beau feu qui nous rend épris
Est sincere :
Notre amour est pour nous le Prix
De Cythere.

Si tu sers un objet sévere,
Tendre Amant, sois soumis, espere;
Pour triompher de ses mépris,
Perseveré :
Un jour vient qu'on obtient le Prix
De Cythere.

Appliquez-vous, beau Mousquetaire,
A bien aimer plûtôt qu'à plaire;
Rester fidéle à son Iris.
Et se taire :
C'est ainsi qu'on obtient le Prix
De Cythere.

Un Epoux Adjudicataire,
De sa Femme est Proprietaire;
Mais quelqu'un de ses bons amis,
Locataire,
A son insû cueille le Prix
De Cythere.

Belle, dont le cœur mercénaire,
Ose abuser du don de plaire;
Qui met les faveurs de Cypris
A l'enchere,
N'a pas droit de prétendre au Prix
De Cythere.

Le Public est juste & sévere,
Ne travaillons que pour lui plaire;
Profitons de tous ses avis
Pour mieux faire :
C'est ainsi qu'on obtient le Prix
Du Parterre.

FIN.

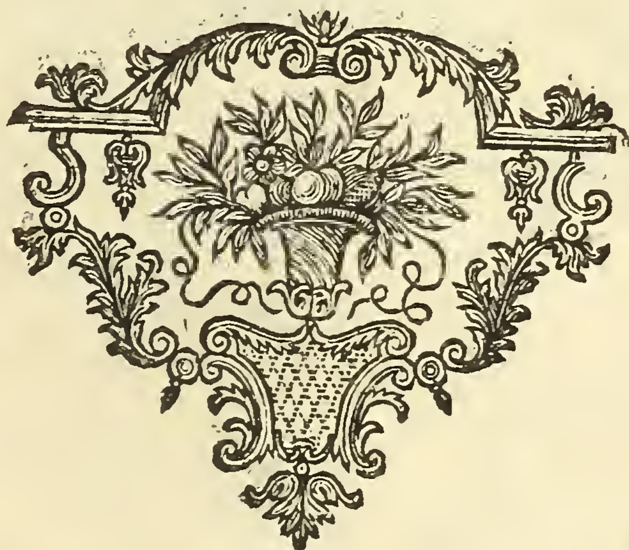
HIPOLYTE
ET
ARICIE.

PARODIE NOUVELLE,

HIPOLYTE
ET
ARICIE,

PARODIE NOUVELLE.

Repreſentée pour la premiere fois par les Comediens Italiens Ordinaires du Roy, le 11 Octobre 1742.



A PARIS,
Chez PRAULT fils, Libraire, Quay de Conty, vis-à-vis la deſcente du Pont-neuf, à la Charité.

M. DCC. XLIV.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

NOMS DES ACTEURS.

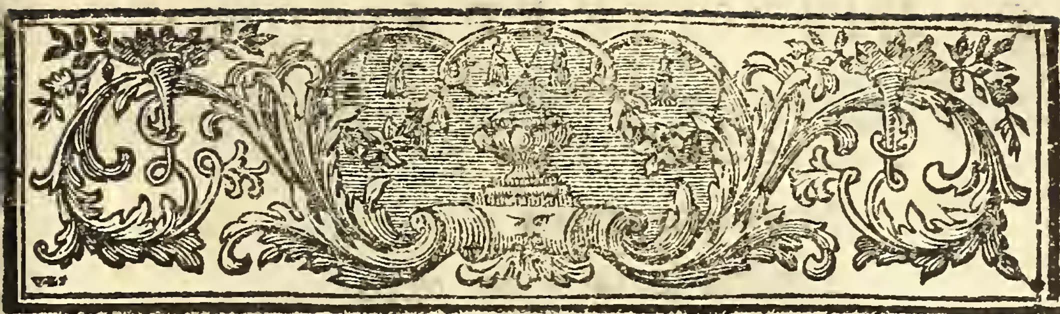
THESÉE,	*Mr. Rochard.*
HIPOLYTE,	*Me. Deshayes.*
ARICIE,	*Mlle. Sylvia.*
PHEDRE,	*Mlle. Sidonie.*
OENONE,	*Mlle. Agathe Sticotti.*
PLUTON,	*M. Sticotti.*
MERCURE,	*M. Carlin.*
DIANE,	*Mlle. Sidonie.*
TISIPHONE,	*Mr. Vincent.*
LES PARQUES,	*Mrs. Vincent, Joachim, Balletti.*

DEMONS.

MATELOTS.

CHASSEURS, CHASSERESSES.

BUCHERONS, BUCHERONNES.



HIPOLYTE ET ARICIE.

PARODIE.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre répréſente le Temple de Diane.

ARICIE *ſeule.*

AIR. *Qui des deux pourrons-nous choiſir ?*



L'AMOUR excite mon déſir,
Et je m'offre à Diane,
Qui des deux pourrai-je choiſir
Pour vivre avec plaiſir ?
Cherchons la paix :
Non, le monde profane

N'a jamais
Que faux attraits ;
Mais ſans amans
Perdrai-je ici mon tems
Dans les ennuis !
C'eſt encore pis.

AIR. *Qu'on en diſe ce qu'on voudra ; tout ci, tout ça.*

Qu'on en diſe ce qu'on voudra,
Tout ci, tout ça,
Que ſur moi la critique morde,
Hipolyte eſt fort à mon gré,
Poudré, tiré,
Chauſſé comme un Danſeur de corde :
Qui n'aimeroit ce beau cadet,
Coquet,
Ginguet,
Qui ſçait chanter ſi net ?

AIR. *Il m'eſt avis que l'on me foure.*

Dans la retraite où je vivrai
Toujours à lui je penſerai :
Quoiqu'il ſoit ſottement modeſte,
Diane n'aura que ſon reſte.



SCENE II.

HIPOLYTE, ARICIE.

HIPOLYTE.

AIR. *A l'ombre de ce verd boccage.*

VOus immolez à la Déeſſe
Des jours ſi chers, ſi précieux;
On doit conſacrer ſa jeuneſſe
Au Dieu qui brille dans vos yeux.
Le cœur eſt fait pour la tendreſſe,
Il eſt oiſif en ce ſéjour;
Notre hyver eſt à la ſageſſe,
Notre Printems eſt à l'amour.

ARICIE.

AIR. *Votre beauté ſoumet tout l'univers.*

Quel interêt y prenez-vous, Seigneur?
Vous n'aimez rien, les filles vous font peur.

HIPOLYTE.

Je rends les armes;
J'ai pour vos charmes
Une pitié
Qui paſſe l'amitié.

AIR. *Viens dans ma célule.*

Je veux ma poulete ,
Dans votre retraite ,
Pour prouver ceci ,
Avec vous m'enfermer auſſi.

ARICIE.

AIR. *A l'Amour rendez les armes.*

Bon, Monſieur , vous voulez rire.

HIPOLYTE.

Non , ma foi , c'eſt en honneur ,
Tenez , tout vers vous m'attire.
Je ſoupire.
C'eſt vous dire
Que je porte un tendre cœur.

ARICIE.

Que venez-vous de m'apprendre ?

HIPOLYTE.

Ah ! calmez votre couroux.
L'amour ne peut vous ſurprendre.
Je perds un eſpoir trop doux ,
Vous n'avez pas le cœur tendre.

ARICIE.

Abregeons. Il eſt à vous.

HIPOLYTE.

AIR. *Ah! qui vous a, qui vous a, qui vous a!*

Je n'aurois pas cru cela
De la fierté d'Aricie.

ARICIE.

Bon, but à but nous voilà ;
Trop de résistance ennuie,

Ensemble.

Bannissons, bannissons, bannissons-là,
Bannissons la cérémonie.

ARICIE.

AIR de Couperin. *Sœur Monique.*

Je n'aurai, l'Ami,
Aucun souci
De tout ce que l'on fait ici,
Je veux dans mon cœur,
Malgré l'honneur,
Conserver toujours mon ardeur.
On me verra nuit & jour,
En novice,
Speçulatrice,
Ne m'occuper que de l'amour.
Je n'aurai, l'Ami, &c.

HIPOLYTE.

AIR. *Pour voir un peu comment ça fra.*

Chaste Diane, écoute-nous.
A notre amour sois favorable.

ARICIE.

Laissez Diane, y pensez-vous ?
Tout amant près d'elle est coupable.

Cette honesta
Se vengera.

HIPOLYTE.

Voyons toujours comment ça fra ?

HIPOLYTE & ARICIE.

Duo. AIR. *Ah Therese.*

Ah ! Déesse,
Ta Sagesse,
Devroit punir notre penchant.
Tout m'accuse,
Mais excuse,
Nous nous aimons innocemment.
Tu vas jouer un rôle
Drole,
En servant
Les feux d'un galant.
Ah ! Déesse, &c.

Danse des Prêtresses de Diane.

HIPOLYTE.

AIR. Je vous la gringole.

Eh quoi ! sans se trémousser,
Tournoyer sans cesse,
Passer & puis repasser,
Ce Balet me blesse ;
Rangez-vous, laissez danser
La grande Prêtresse.

On danse.

ARICIE.

AIR. *Sur le pont d'Avignon.*

Mais il eſt à propos que la Danſe finiſſe,
La vieille Phedre vient, & ſa jeune Nourrice.

SCENE III.

PHEDRE, ŒNONE, HIPOLYTE, ARICIE.

PHEDRE.

Menuet de l'Opera. *Agnès qu'auparavant.*

PAr des nœuds éternels,
Ma chere Aricie,
Vous allez être unie
Aux immortels:
Pouvez-vous faire mieux ?
Ah ! qu'il eſt glorieux
D'aller, ma Mie,
De pair avec les Dieux !

ARICIE.

C'eſt trop d'honneur, hélas !
Je ne m'en flate pas:
Qui moi divinité !
Je m'en tiens à l'humanité.

PHEDRE.

AIR. *Comment donc petite effrontée.*

Comment donc, petite volage,
Vous osez avoir de tels sentimens?
Je prétens & j'entens
Qu'avec Diane l'on s'engage,
Dans ces lieux si charmans
On est à l'abri des Amans.
Comment donc, petite volage,
Vous osez avoir de tels sentimens?

ARICIE.

Oh, vraiment,
Oh, vraiment,
On reflèchit à mon âge;
Oh, vraiment,
Oh, vraiment,
A présent
Mon cœur se sent.

PHEDRE.

Un tel langage est nouveau!
Songez combien il est beau
D'être sage.

ARICIE.

Que vient-elle nous conter?
Ah! je dois me contenter
De vous imiter.

Oh, vraiment,
Oh, vraiment,
On refléchit à mon âge,
Oh, vraiment,
Oh, vraiment,
A préſent
Mon cœur ſe ſent.

PHEDRE *à Hipolyte.*

AIR. *La Bergere de nos hameaux.*

Vous voilà tout comme un nigaud ;
Vous ſouffrez qu'elle me raiſonne !
Réprimandez-la comme il faut.

HIPOLYTE.

Nous ne devons gêner perſonne.
C'eſt trop de rigueur,
Et ſi ſon petit cœur
Prend goût pour le ménage,
On doit ſe reprocher
De vouloir l'empêcher
D'en faire un bon uſage.

PHEDRE.

AIR. *Pata pata pan, ter lin tin tin.*

Ah ! je vous entens
Taran tantan, taran tantan.
Puiſqu'à m'obſtiner on s'aplique,
Qu'une muſique

Géométrique

Taran tantan, taran tantan,
Soutienne mes aigres accens,
Vengeons-nous, vengeons-nous.

ARICIE.

Quelle mouche la pique ?

PHEDRE.

Par mes cris forcés, par mes éclats ;
Je vais jetter ce Temple à bas;
Tremblez, tremblez, tremblez.

HIPOLYTE.

Mais vous n'y pensez pas.

PHEDRE.

Tremblez, tremblez, tremblez ;

ARICIE.

A quoi bon ce fracas ?

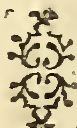
HIPOLYTE.

Ma foi, sa colere est comique.

PHEDRE.

Par mes cris forcez, & redoublez,
Déja ces murs sont ébranlez :
Tremblez, tremblez, tremblez.

Hipolyte & Aricie rentrent.



SCENE IV.

PHEDRE, ŒNONE.

PHEDRE.

AIR. *Ah ! morbleu, ſambleu, Marion.*

ENfin j'ai découvert leur feu,
Hipolyte ſuit ma rivale.
Sambleu !
Venez dépit, rage infernale ;
Morbleu !

ŒNONE.

AIR. *Ce qui n'eſt qu'enflure.*

Comment Monſieur votre époux
Prendra-t'il la choſe ?

PHEDRE.

Pourquoi n'eſt-il pas chez nous ?
De tout il eſt cauſe. (*bis.*)

AIR. *Y a bien de la difference.*

Theſée eſt chez les Diables,
Arcas te le dira.

ŒNONE.

Ah, Ah !

PHEDRE.

Dans ces lieux effroyables
Sans doute il reſtera.

ŒNONE.

Ah, Ah !
N'y a pas grand mal à ça.

AIR. *Nous autres bons Villageois.*

Par cette nouvelle-la
Votre flame eſt autoriſée.

PHEDRE.

Nourrice, comment cela ?
Hipolyte eſt fils de Theſée.

ŒNONE.

Bon, qui vous en aſſurera ?
Le doute vous excuſera,
Qui ſçait d'où je venons tretous,
A votre penchant livrez-vous.

AIR. *J'en frai la folie ma Mie.*

Pour avoir la préférence
Offrez la Couronne :
A votre âge l'on finance.

PHEDRE.

C'eſt bien dit, ma bonne,
Mais s'il ne m'aime, après cela,
On verra tout ce qu'on verra....

AIR. *Belle Brune.*

Ah! Nourrice, (*bis.*)
Si ce Gas
Ne m'aime pas,
Je mourrai de la jaunisse.

Elles rentrent.

SCENE V.

Le Théâtre représente les Enfers.

THESE'E, TISIPHONE.

THESE'E.

AIR. *Diablezot.*

EH! quoi, ne puis-je vous quitter?
Laissez-moi respirer, Madame.

TISIPHONE.

Non, ne pense pas éviter
L'ombre de ta premiere femme:
Je veux toujours te tourmenter,
C'est moi qui double Tisiphone.

THESE'E.

Tu m'as tant tourmenté la haut.

TISIPHONE.

Crois-tu qu'ici, je ſois moins bonne ?

Diablezot.

THESE'E.

AIR. *Iris eſt plus brillante.*

Que ton aſpect me fâche ?

TISIPHONE.

Apprens qu'ici ma tâche
Eſt d'aller ſans relâche
Boureler les Maris,
Pleure, lamente, prie,
Crie,
Il faut qu'une furie,
Rie,
Du trouble des Eſprits;
Tes tourmens ſont mes plaiſirs chéris.

Menuet de Cupis.

THESE'E.	TISIPHONE.
Quoi jamais,	Jamais
N'aurai-je de paix ?	De paix.
Démon,	
Eloigne-toi donc	Non.
Dans ces lieux de douleur	
Toi ſeul tu combles l'horreur	
De mon malheur.	Que ma fureur

Ta fureur	Trouble ton cœur.
En a trop joui,	
Ton cœur	Oui
En eſt réjoui :	
Aucun Diable à mes yeux	
N'eſt plus odieux.	Tant mieux
Faut-il qu'un héros ſubiſſe	
Le plus rigoureux ſupplice ;	
Qu'il fremiſſe :	
Qu'il gemiſſe,	Aux Enfers tu vas ſouffrir.
Pour ton unique plaiſir,	Languir,
C'eſt aſſez me voir ſouffrir.	Et la mort
Ah ! du moins que la mort	Ne peut finir
Termine mon ſort ?	Ton triſte ſort ?
Jamais, &c.	Jamais, &c.

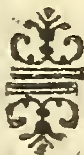
THESÉE.

AIR. *Que je ſuis à plaindre en cette débauche.*

Rien ne peut-il donc fléchir ton ame ?

TISIPHONE.

Mon devoir eſt de t'affliger.
Je ne ſerois pas l'ombre de ta femme
Si je ne te faiſois enrager.



SCENE VI.

L'Enfer s'ouvre, on voit Pluton sur son Trône, les Parques à ses pieds.

PLUTON, THESE'E, TISIPHONE, LES PARQUES.

THESE'E.

AIR. *Quand on parle de Lucifer.*

SAlut à Monsieur Lucifer,
Souverain du sombre Empire :
à part. Avec sa grand fourche de fer,
Sa gravité me fait rire :
haut. Je suis fatigué d'être dans l'Enfer,
Permettez que je me retire.

AIR. *Des pendus.*

Seigneur, je suis de qualité,
De Neptune l'Enfant gâté,
Ainsi je suis de la famille.

PLUTON.

Oh bien, je veux que l'on t'étrille,
En faveur de la parenté ;
Tu ne l'as que trop merité.

AIR. *Vous voulez me faire chanter.*

Vous veniez, Monſieur, mon Neveu,
Pour me ravir ma femme.

THESE'E.

C'étoit pour mon Ami :

PLUTON.

Morbleu !
L'action eſt infâme.

THESE'E.

Pirithoüs vouloit l'avoir,
J'aidois à l'entrepriſe,
Vous ne devez pas m'en vouloir,
L'uſage m'autoriſe.

PLUTON.

AIR. *Il faut ſuivre la mode.*

On eſt chez moi fort mal venu,
En ſuivant pareille maxime.

THESE'E.

De rendre le Diable cornu ;
Ah ! voyez, c'eſt faire un grand crime.

PLUTON.

Tu veux de ton oncle Pluton
Faire donc un mari commode ?
Eſt-ce le fait d'un Dieu Démon
De ſe mettre à la mode ?

AIR. *L'autre nuit j'apperçus en ſonge.*

Pirithoüs eſt la victime
De ſon amour mal-entendu,
Le même traitement t'eſt dû.

THESE'E.

AIR. *Paroles de l'Opera.*

Ah! ſi ſon amour eſt un crime,
L'amitié qui pour lui m'anime
N'eſt-elle pas une vertu?

PLUTON.

AIR. *Ah! Robin, tais-toi.*

L'antithéſe eſt pitoyable.

THESE'E.

Je ſuis un héros de bien.

PLUTON.

Quand on eſt l'appui d'un vaurien,
On eſt comme lui coupable.

THESE'E.

Ah! dis-moi pourquoi?

PLUTON.

Sur le ton du Vers précedent.

Ah! morbleu tais-toi,
Tu voudrois, je le croi,
Crier comme un Diable,
Et plus haut que moi.

Theſée rentre.

AIR. *Avez-vous vû ce héros.*

Aſſemblons le Tribunal
Infernal,
J'ai des Juges de mérite,
Des Procureurs, des Huiſſiers,
Des Greffiers,
Et des Avocats d'élite.

SCENE VII.

PLUTON, LES PARQUES, TROUPE DE DIABLES,

En robes de Palais, avec des cornes.

PLUTON.

AIR. *Que devant vous tout s'abaiſſe.*

OR écoutez, honorable aſſiſtance,
Deux inſolens ſont venus ic bas,
Pour me traiter comme un Mari de France,
Jugez le fait; vous êtiez dans le cas.
Que l'on opine
A Proſerpine:
On fait affront
Auſſi-bien qu'à mon front.

CHOEUR DE DEMONS.

AIR. *Que le mal de dents.*

Que le Phlegeton,
Le Styx, le Tenare,
Que tout ſe prépare
A venger le front
De Monſieur Pluton :
Qu'en ſtile barbare
L'on dreſſe un Factum ;
L'honneur ſe répare
Quand on y déclare
L'affront tout au long.

SCENE VIII.

PLUTON, TROUPE DE DEMONS, LES PARQUES, THESE'E, TISIPHONE.

THESE'E.

AIR. *C'eſt ce qui vous enrhume.*

VAinement j'appelle Pirithoüs,
Ah ! mes cris aigus
Ne ſont plus entendus ;
Et ma voix ſe conſume :

Je fais des efforts qui sont superflus,
Eh ! c'est ce qui m'enrhume.

PLUTON.

AIR. *Amis, sans regreter Paris.*

Il n'est qu'un moyen pour le voir,
C'est de perdre la vie,
Et ces trois Sœurs ont le pouvoir
De remplir ton envie.

LES PARQUES.

AIR. *Canon. Nous sommes trois fous, Mesdames.*

Nous sommes trois Sœurs fileuses,
Nous filons tes jours.

THESÉE.

AIR. *Vous qui voyez les Dames, blandè loquimini.*

Sans un ami si rare
De vivre je suis las,
Tuez-moi donc, barbare
Je ne m'en plaindrai pas.

LES PARQUES.

Nous ne pouvons, hélas !
Te donner le trépas ;
Le destin ici bas
Arrête notre bras.

THESÉE.

AIR. *Un jour le malheureux Lisandre.*

Oh ! toi qui regne sur les soles,

Neptune, entens ma triſte voix :
Tu m'as promis que par trois fois
Tu remplirois mes vœux frivoles.
Tu juras fort imprudemment,
J'en ai profité ſottement :
Mais ici tu m'es neceſſaire :
Le Styx a reçu ton ſerment.
Tire-moi d'ici, mon cher Pere,
Et ne vas pas être Normand.

CHŒUR.

AIR. *Refrain.*

T'as l'pié dans le margouilli,
Tirten tirten tirtentaine,
T'as l'pié dans le margouilli,
Nul ne peut ſortir d'ici.

SCENE IX.

MERCURE, *& les précedens.*

MERCURE.

AIR. *Refrain.*

OH ! rendez-nous Theſée ?
Que de bi que de bariolet.
Oh ! rendez-moi Theſée,
Au nom du chardon'ret ?

PLUTON.

Il eſt en mon pouvoir,
Augé, augé,
Il eſt en mon pouvoir,
On ne peut le ravoir.

AIR. *Un jour le bon pere Abraham.*

Il vouloit comme un ſuborneur
M'enlever Proſerpine,
Et de plus c'eſt un franc voleur
Il a pillé Racine :
Dans les Enfers il doit reſter,
Pour n'avoir pas ſçu profiter
D'une telle rapine.

MERCURE.

AIR. *Nous autres bons villageois.*

Il n'a pas cru faire mal,
Ayez pour lui quelqu'indulgence ;
S'il ſervoit votre rival,
Hélas ! c'étoit par innocence.
Qu'il ſorte de votre manoir ;
Car Neptune veut le ravoir.
Ne devons-nous pas, entre nous,
Excuſer les ſots & les foux ?

PLUTON.

AIR. *Le gourdin.*

Qu'il ſorte donc de ces lieux,

Mais il n'en ſera pas mieux.
Parques, je vous en conjure,
Avant qu'il ſuive Mercure,
Dites ſa bonne avanture.

THESE'E.

Lure, lure, lure, lure.

LES PARQUES.

Allons, donnez-nous votre main,
Guerelin, guin, guin, guerelin, guin, guin.

AIR. *Canon. Gros nez, gros nez.*

Frémis d'effroi,
Où cours-tu, malheureux Roi,
Tu vas retrouver les enfers chez toi.

Pluton & ſa ſuite rentrent.

THESE'E *à Tiſiphone.*

AIR. *Perette étant deſſus l'herbete.*

Ah! quelle horreur glace mon ame?
Expliquez-moi cela, Madame,
Les enfers chez-moi?

TISIPHONE.

Oui, chez-toi,
Tu vas revoir ton autre femme,
Encor plus diableſſe que moi.

Elle rentre.

Theſée ſuit Mercure.

SCENE X.

Le Théâtre repréſente le Palais de Theſée ; on voit la Mer daus l'enfoncement.

PHEDRE, ŒNONE.

PHEDRE.

AIR. *A ſa voiſine.*

GAlante mere des amours,
En moi ton feu petille,
Combien as-tu joué de tours
A ma tendre famille ?
Chez nous ton goût paſſa toujours
De mere en fille.

AIR. *Ah ! mon mal ne vient que d'aimer.*

Fais qu'Hipolyte m'aime bien,
Et je ne te blâme de rien.
C'eſt toi qui forma mon lien,
Dans le fond j'en ai honte :
Mais hélas ! mon crime eſt le tien,
Je mets tout ſur ton compte.

SCENE XI.

HIPOLYTE, PHEDRE, ŒNONE.

ŒNONE *à Phedre.*

AYR. *Le tout par nature.*

JE vois venir votre amant,

HIPOLYTE.

Madame, quel accident!
Mon pere n'eſt plus vivant.
Je viens en diligence
Vous faire mon compliment
De condoléance.

AIR. *Ma Nanon ne pleurez pas.*

On dit qu'il eſt aux enfers.

PHEDRE.

Oui, ce n'eſt plus un miſtere.

HIPOLYTE.

C'eſt un bon papa que je perds,
Sa mort auſſi vous déſeſpere.

PHEDRE.

Le bon homme avoit fait ſon tems,
Ne parlons plus que des vivans. [*bis.*]

AIR. *De l'amour tout ſubit les loix. Du Ballet des Sens.*

C'eſt trop feindre,
Connois mon ſort;
Qu'ai-je à craindre
Ton pere eſt mort.
Il n'eſt gueres
De belles-meres,
Dont les beaux fils
Ne ſoient hais;
Mais je donne
Dans l'autre excès;
Je ſuis bonne,
Et tu me plais:
Ma Couronne,
Et ma perſonne,
Tout eſt à toi,
Mon Roi.

HIPOLYTE.

AIR. *Si le Roi m'avoit donné.*

Croyez-vous que de ces biens,
Moi, je me ſoucie?
Je ſuis content ſi j'obtiens
Ma chere Aricie:
Je l'aime avec loyauté:
Gardez votre royauté.
Laiſſez-moi ma Mie,
O gué,
Laiſſez-moi ma Mie.

PHEDRE.

AIR. *Menuet du cotillon couleur de rose.*
Non je ne veux pas badiner.

Aucun espoir ne m'est permis,
On me préfere ma rivale.

HIPOLYTE.

Votre rivale ! je frémis.

PHEDRE.

Pour toi ma flame est sans égale,
Mon cher enfant, sois de moitié.

HIPOLYTE.

Vous allez causer du scandale.

PHEDRE.

Tu ne sens pas quelque amitié ?

HIPOLYTE.

Je ne sens que de la pitié.

PHEDRE.

AIR. *Je vois venir ma mere, arrêtez-vous donc.*

Il me raille encore en face !
Rens toi, mon petit mignon.

HIPOLYTE.

Songez-vous qu'en cette place
Quelqu'un peut vous voir ?

PHEDRE.

Bon, bon ;
Je n'entens point du tout raison.

HIPOLYTE.

Eh ! ſi donc, Madame, on va vous ſurprendre.
Arrêtez-vous donc.

PHEDRE.

AIR. *Monſieur le Prevôt des Marchands.*
Puiſque tu ne peux me ſouffrir,
Barbare, fais-moi donc mourir ?
Rens-toi digne fils de ton pere.
Des monſtres il fut la terreur,
Un ſeul échappe à ſa colere.
Frappe, ce monſtre eſt dans mon cœur.

AIR. *Tourne, tourne, tourne, c'eſt ton payement.*
Tu me hais autant que je t'aime,
Tire ſur moi ton coutelas.
Cruel, ſi tu ne l'oſe pas,
J'en prendrai la peine moi-même.
Tire, tire, ou bien mon bras plus ſubtil....

Elle lui arrache ſon épée.

HIPOLYTE *la reprenant.*

Arrêtez-donc, il a le fil.



SCENE XII.

THESE'E, PHEDRE, HIPOLYTE, ŒNONE.

THESE'E.

AIR. *Ah! j'ai tout vû.*

AH! j'ai tout vû,
J'en ſuis bien convaincu;
Qu'il l'eût dit? qu'il l'eût cru?
M'y ſerois-je attendu?

ŒNONE.

Dieux! c'eſt le Roi!

PHEDRE.

C'eſt mon époux!

HIPOLYTE.

Mon pere!

PHEDRE *bas à Oenone.*

Que faire?
Ma chere,
Hélas! tout eſt perdu.

ŒNONE.

O retour imprévû!

THESE'E.

Quel désaroi !

à Phedre.

Madame, expliquez-moi
Le tracas que je voi.

PHEDRE *à Thesée.*

N'approchez point, l'amour est outragé;
Que l'amour soit vengé.
De vous je prens congé.

Elle rentre.

THESE'E *à Hipolyte.*

Toi, mon fils,
Approche & m'éclaircis.

HIPOLYTE.

Ah! Seigneur... justes Dieux....

THESE'E.

Il ne répond pas mieux.

HIPOLYTE.

Je vous fais aussi mes adieux.

Il rentre.



SCENE III.

THESE'E, ŒNONE.

THESE'E.

Suite de l'Air.

PHedre me ſuit,
Hipolyte la ſuit,
Me voilà bien inſtruit.
Vous,
Dites-nous,
Qui mérite mes coups ?
Je prétens tout ſçavoir.

ŒNONE.

Juſqu'au revoir,
Bon ſoir.

Oenone veut rentrer, Theſée l'arrête.

THESE'E.

AIR. *Sont les garçons du port au bled.*

Reſtez, reſtez, par la ſangoi,
Se raille-t'on ici de moi ?
Je veux ſçavoir toute l'hiſtoire,

ŒNONE *à part.*

De la Reine ſauvons la gloire.

AIR. *Le Roi dit à la Reine.*

Votre fils & la Reine
La Reine & votre fils....

THESE'E.

Dieux ! je ſuis à la gêne,
Ah ! par pitié finis.

ŒNONE.

AIR. *L'occaſion fait le Larron.*

La Reine enfin... ce fer armé contre elle...

THESE'E.

Que veux-tu dire avec ton fer armé ?
Quel accident a brouillé leur cervelle ?
Ne puis-je mieux être informé.

ŒNONE.

AIR. *Tu tueras ton pere & ta mere.*

Sçachez donc qu'un amour funeſte...

THESE'E.

Ah ! j'entens ; épargne le reſte.

Oenone rentre.



SCENE XIV.

THESE'E, *seul.*

Suite de l'Air.

QU'ai-je appris ? j'ai le cœur navré ;
Je céde à toute ma colere ;
Méchant enfant dénaturé ,
Vous voulez honnir votre pere.

AIR. *Je suis gaillard.*

Hélas! le Diable me l'avoit bien dit ,
Grand Dieu des mers , sers mon dépit ,
Contre un enfant maudit.
Tu dois , étant son grand-pere ,
Corriger ce téméraire ,
Montre lui son tort ,
Tout d'abord ,
Fais lui subir la mort ,
Sans forme de procès ,
Pour prix de ses forfaits ;
Et nous nous instruirons après
Tout à loisir des faits.

Ritournelle pour le fremiſſement des flots.

AIR. *Les trembleurs.*

De courroux l'onde s'agite,
Tu vas périr, Hipolyte,
N'ai-je pas été trop vîte ?
Je ſuis un nigaud trois fois,
Mais ma ſotiſe derniere,
L'emporte ſur la premiere :
Et Neptune, à ma priere,
En un jour en a fait trois.

SCENE XV.

THESE'E, MATELOTS, MATELOTTES.

THESE'E.

AIR. *Allons donc, jouez violons.*

D'Où naît cet autre tintamare ?
Des Matelots, ſans dire gare,
Viennent exercer leurs jarets.
Allez danſer ſur le rivage.

UNE MATELOTTE.

Non, Sire, il y fait trop d'orage.

THESE'E.

Ils ſont faits comme des barbets,
Ils vont croter tout mon Palais.
On prend bien ſon tems pour des danſes,
Suprimez ces extravagances.

UNE MATELOTTE.

Ah! Sire, faites grace aux airs,
Retranchez plutòt tous les vers.

AIR. *Catherinette aſſiſſe ſur le bord de la mer.*

On vient ici ſe rendre,
Pour vous complimenter:
Daignez du moins entendre
Vos Matelots chanter:
La, la, mi, fa, fa, fa, fa, de, la, mi, fa, la, ſol, fa, mi, re, ut.

THESE'E.

AIR. *Non, non, je ne veux pas rire.*

Morbleu, faquins, vous tairez-vous?
Tous mes Sujets ſont-ils donc foux?
Allons, qu'on ſe retire.
Non, non, je ne veux pas rire,
Non, non, je ne veux pas rire, moi,
Non, non, je ne veux pas rire.

Ils rentrent tous.

SCENE XVI.

Le Théâtre représente une Forêt.

HIPOLYTE, *seul.*

AIR. *De l'Opéra.*

AH ! faut-il en un jour perdre tout ce que j'aime ?

AIR. *Le fameux Diogéne.*

Mon pere avec ménace,
De ses Etats me chasse
Assez mal-à-propos :
Moi, si plein d'innocence,
Je n'ai, pour ma défence,
Osé dire deux mots.

Ah ! faut-il, &c.

AIR. *Chanson des rues.*

Je ne regrette point la Ville,
Ni les Bourgeois qui sont dedans,
La lirette,
Ni les Bourgeois qui sont dedans.

Même Air.

Je ne regrette qu'une fille,
Qui m'auroit fait passer le tems,

La lirette,
Qui m'auroit fait passer le tems.
Ah ! faut-il, &c.

AIR. *Qu'importe, qu'importe ?*

C'est elle-même que je vois ;
Seule elle me cherche en ce Bois :
La bienséance y perd ses droits,
Qu'importe ?
Qu'importe ?
L'Opera traita mille fois
La vertu de la sorte.

SCENE XVII.

HIPOLYTE, ARICIE.

ARICIE.

AIR. *Le bonheur de ma vie n'a duré qu'un moment.*

TU quittes donc ces lieux ?

HIPOLYTE.

C'est contre mon envie,

ARICIE.

Sans faire tes adieux
A la tendre Aricie :

HIPOLYTE.

Souvent l'honneur s'oublie,

J'ai crains.....

ARICIE.

Que craignois-tu ?

HIPOLYTE.

Vous êtes trop jolie,

J'ai crains pour ma vertu.

AIR. *J'ai un coquin de frere.*

Il faut que je te quitte.

ARICIE.

Mais, pourquoi donc cela ?

ARICIE. } A... a... adieu donc, Hipolyte.
HIPOLYTE. } A... a... adieu donc, ma petite.

ARICIE.

Ah! ah! ah! quel galant j'ai là.

AIR. *Marguerite ma Mie, olire olire.*

Quoi partir comme un ſot ? (*bis.*)

Sans faire à ta Maîtreſſe

Politeſſe,

Sans dire à ta Maîtreſſe un petit mot.

HIPOLYTE.

AIR. *On y va deux, on revient trois.*

Hé bien! faiſons une choſe,

Suivez-moi.

ARICIE.

Que dis-tu là ?

HIPOLYTE.

L'hymen recouvrira cela.

ARICIE.

Tenez... je n'ose.
Je le voudrois bien, mais oui-da,
Le monde glose!

HIPOLYTE.

AIR. *Allons donc, Mademoiselle.*

Allons donc, Mademoiselle,
Vous n'avez point de raison.
Quand l'occasion est belle,
Vous feignez hors de saison.
Allons donc, Mademoiselle,
Vous n'avez point de raison.

AIR. *Comme deux sçeaux dans un puits.*

Reçois ma foi.

ARICIE.

Reçois aussi la mienne.

Ensemble.

Je suis à toi,
Quel heureux jour pour moi!

HIPOLYTE.

Nous n'avons pas langui long-tems
Tout d'un coup nous voilà contens,
Pourvû que cela tienne!
Dans mes amours,

Je vais droit à la fin.

ARICIE.

Pour moi je fais toujours
La moitié du chemin.

AIR. *Partez pour le Potosi.*

Mais ! j'entens donner du cor !

ARICIE.

Bon, c'est quelque Fête encor
Restons.

HIPOLYTE.

Pourquoi s'amuser ?
Du tems on peut mieux user.

ARICIE.

Non, j'aime à voir ces Ballets,
Où l'on ne s'attend jamais.

SCENE XVIII.

HIPOLYTE, ARICIE, CHASSEURS.

DIVERTISSEMENT.

AIR.

A La chasse, à la chasse, à la chasse ;
Jeunes Beautez, armez-vous d'audace,
Si vous craignez d'amoureux tourmens

Chaſſez,
Relancez
Les Amans;
Mais ſongez moins à prendre
Qu'à vous défendre :
A la chaſſe d'amour,
On eſt pris à ſon tour.

Autre Air.

Diane avec ſes armes,
A manqué cent fois
Les plus beaux exploits;
L'amour, avec ſes charmes,
Eſt un adroit chaſſeur
Qui tire droit au cœur;
Ilaime à cauſer des allarmes
Il ſe tient aux aguets,
Dans nos Forêts
Il tend ſes rêts,
Jamais
On n'évite ſes traits.
Diane, &c.
Ainſi qu'un Cerf aux abois,
En vain on verſe des larmes;
On ſuccombe, on perd la voix.
Diane, &c.

Après la Danſe on entend un bruit de tempête.

ARICIE.

AIR. *Aperlua bona.*

Oh! oh! oh !

HIPOLYTE.

Ah! ah! ah !

CHŒUR.

D'où vient ce fracas ?
Quels affreux éclats ?
Par un cas nouveau ;
Le feu ſort de l'eau ;
Un monſtre vient à nous ;
Sauvons, ſauvons-nous tous. (*bis.*)

HIPOLYTE.

AIR. *Les filles de Montpellier.*

Comment! tous ces gens ont peur ;
Malgré leur vaillante audace,
Moi ſeul j'en aurai l'honneur ;
Tirons mon couteau de chaſſe,
Aye, aye, aye.

AIR. *Refrain.*

Quand on en a, s'en faut ſervir ;
Dérouillons, dérouillons notre lame. ...

Il va combattre le Monſtre. Un nuage couvre Hipolyte.

ARICIE.

AIR. *O pierre, ô pierre !*

Je ſuis toute interdite.

Où cours-tu donc ? revien.
Quel feu couvre Hipolyte ?
Mais je ne vois plus rien;
La bête maudite
M'a ravi tout mon bien.

SCENE XIX.

ARICIE.

AIR. *Que je regrette mon Amant.*

QUe je regrette mon Amant !
Quel affreux revers pour ma flame !
Hélas ! dans un petit moment
J'eusse été tout à fait sa femme ;
D'un sort heureux j'allois jouir ;
C'est assez pour m'évanouir.

AIR. *Il vous faudroit un biscuit.*

Tirant son flacon.

Respirons cette liqueur,
Pour me, pour me, pour me remettre....

Appercevant Hipolyte.

Mais, que vois-je ? quel bonheur !
Ce n'est qu'une fausse peur.

SCENE

SCENE XX.

HIPOLYTE ET ARICIE.

Duo. AIR. *Ah! Barnaba.*

HIP. AH ! me voilà ,
ARI. Ah ! te voilà ,
En dépit de la bête.
HIP. Ah ! me voilà ,
ARI. Ah ! te voilà ;
Je ne ſçais comment cela.
Que l'on apprête
Pour nous une autre Fête
Qui ſoit ſans tempête ,
Et reſtons-en là.
Ah ! &c.

ARICIE.

AIR. *Ah ! que le Faubourg S. Jacques.*

Ah ! mon ami, je te jure ,
Que je te croyois croqué ;
Helas ! par quelle avanture
Le monſtre t'a-t'il manqué !

HIPOLYTE.

Tu n'en peux bien être inſtruite,

A cela les Dieux ont part,
Moi, j'ai toujours pris la fuite
A la faveur d'un brouillard.

SCENE XII. ET DERNIERE.

DIANE, HIPOLYTE, ARICIE.

ARICIE.

AIR. *Aimez, belle Pastourelle.*

O Chose surnaturelle,
La Lune tombe des Cieux !

HIPOLYTE.

A l'aide d'une ficelle,
Elle descend en ces lieux.

ARICIE.

Pourquoi donc ici la Lune ?

HIPOLYTE.

C'est la voiture commune
De Diane à l'Opera.

ARICIE.

Comment peut-on sans désastre,
Ainsi déplacer un Astre ?
Quelle sotise est-ce là ?

DIANE.

AIR. *L'occasion fait le Larron.*

Je viens aider à votre mariage.

ARICIE.

Auriez-vous dû prendre cet emploi-là ?

DIANE.

Comme Croissant, je préside au ménage,
Et comme Lune à l'Opera.

AIR. *Si ma Philis vient en vendange.*

D'avoir causé tant de ravages,
Phedre & Thesée enfin sont las :
On leur a fait jouer de si sots personnages,
Qu'au dénouëment ils ne s'exposent pas.

AIR. *Toujours va qui danse.*

à Hip. Diane a pris tes interêts,
J'ai fait dédire Neptune :
Je te fais Roi de ces Forêts.

HIPOLYTE ET ARICIE.

Pour nous, quelle fortune !

DIANE.

Qu'on vienne à ce nouveau Roi-là
Rendre hommage en cadence.

TOUS.

La, la, la, la, la, la, la,
Toujours va qui danse.

DIVERTISSEMENT.

VAUDEVILLE.

HEureux qui flatte votre goût,
On tâche de le ſuivre en tout;
Mais ſouvent on s'abuſe :
Quand on ne fait pas ce qu'on veut,
Meſſieurs, on fait ce que l'on peut;
C'eſt une excuſe.



Comment donc! qu'ai-je appris? vraiment,
De remplir les vœux d'un Amant,
Ma fille, ou vous accuſe.
La fille répond, d'un ton doux,
Maman, je fais tout comme vous;
C'eſt une excuſe.



De chérir ces muguets coquets,
Qui portent des petits colets,
A tort on nous accuſe :
On reçoit les gens à rabats,
Quand les guerriers ſont aux combats :
C'eſt une excuſe.



Quoique Lisette m'aime bien,
Mes rivaux ont tout & moi rien,
Voyez un peu la ruse.
Avec eux c'est pour s'amuser,
Avec moi c'est pour épouser;
C'est une excuse.



On doit toujours fuir un Amant,
Il ne faut pas me dit Maman,
Qu'à l'entendre on s'amuse:
Je fuyois Colin; mais hélas!
En fuyant je fis un faux pas;
C'est une excuse.



Auteurs, Acteurs timpanisez,
Ne soyez pas scandalisez
Des jeux de notre Muse:
Vous ne seriez pas critiquez,
Si vos talens n'étoient marquez;
C'est notre excuse.



Cette Piéce a beaucoup d'endroits
Qui peuvent vous paroître froids,
Messieurs, on s'en accuse:
Mais nous avous bâti cela
Sur des paroles d'Opera;
C'est une excuse.

BRANLE.

TOus nos tendrons ſont aux abois ;
Vla c'que c'eſt que d'aller aux bois.
Nos Bucherons ſont gens adroits ;
Quand on va ſeulette,
Cueillir la noiſette,
Jamais l'Amour ne perd ſes droits,
Vla c'que c'eſt qu'd'aller aux bois.



Jamais l'Amour ne perd ſes droits ;
Vla c'que, &c.
Un jour ce petit Dieu ſournois
Dormoit à l'ombrage,
Sous un verd feuillage,
Dorine approche en tapinois.
Vla, &c.



Dorine approche en tapinois
Vla, &c.
Elle dérobe ſon carquois,
En tire une fléche,
Propre à faire bréche ;
Dont elle ſe bleſſa, je crois.
Vla, &c.



Dont elle se blessa ; je crois ,
Vla , &c.
Depuis ce tems , je l'apperçois
Qui pleure , qui rêve ,
Morguene , elle endêve ;
L'imprudente s'en mord les doigts ;
Vla , &c.



Sa Sœur Colette une autrefois
Vla , &c.
Craignant qu'un loup dans ces endroits ,
Ne vint la surprendre ,
Pour mieux la défendre ,
Prit pour guide un jeune grivois.
Vla , &c.



Prit pour guide un jeune grivois ,
Vla , &c.
Mais l'amour , sûr de ses exploits ,
Est de la partie ,
Sans qu'on s'en défie ,
On croit être deux on est trois ,
Vla , &c.



Liſe craignoit de faire un choix ;
Vla , &c.
Sa vache s'égare une fois.
La pauvre fillette ,
Suivant la clochette ,
Dans un taillis trouve un Matois
Vla , &c.



Dans un taillis trouve un Matois,
Vla , &c.
Dont il lui faut ſubir les loix ;
La jeune Bergere ,
Appelle ſa mere ,
Qui ne peut entendre ſa voix ,
Vla c'que c'eſt qu'd'aller au bois.

FIN.

APPROBATION.

J'Ay lû par l'ordre de Monſeigneur le Chancelier, *Hipolyte & Aricie*, *Parodie* : ſuite du nouveau Théâtre Italien, à Paris ce 21 Octobre 1742.

DANCHET.



